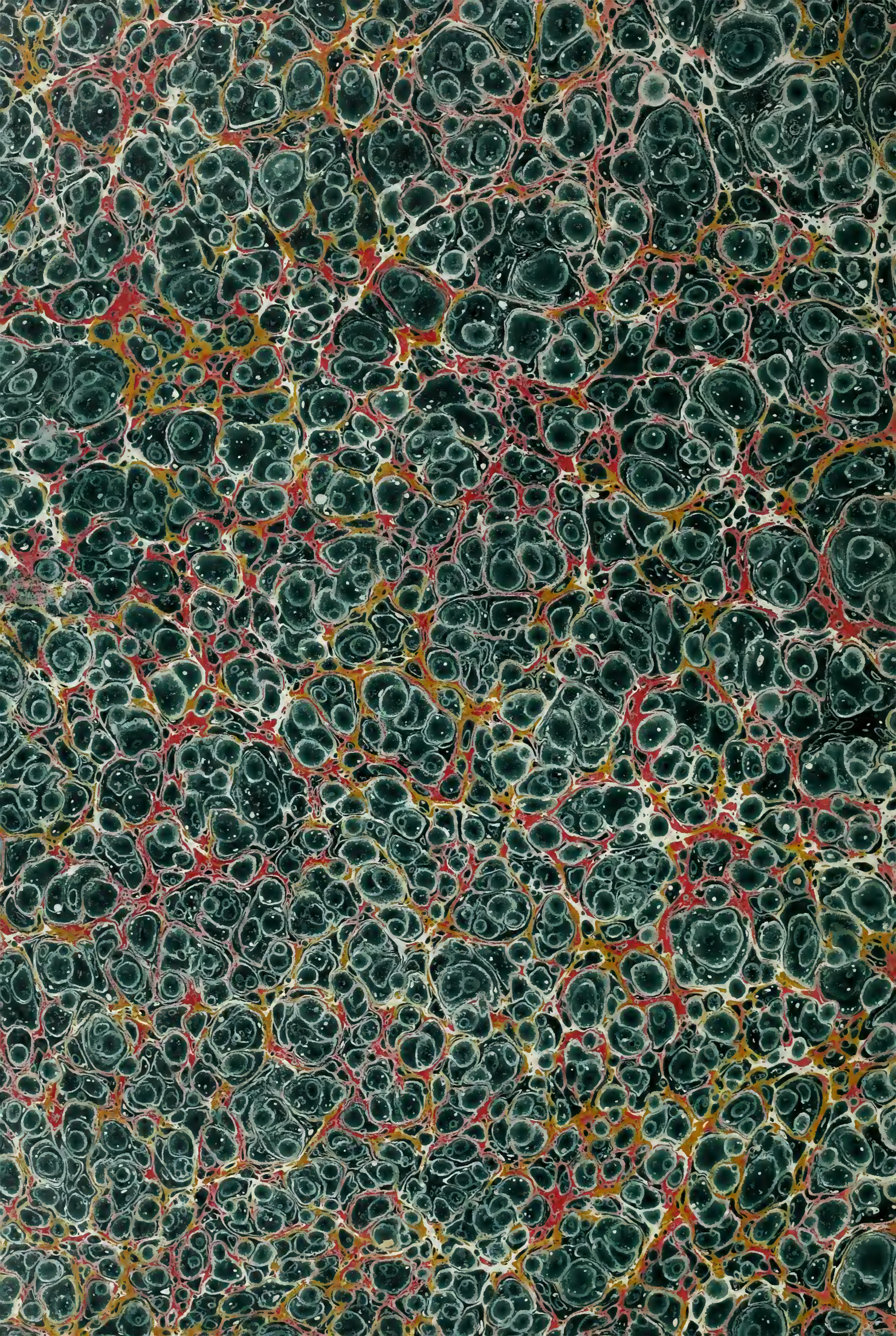
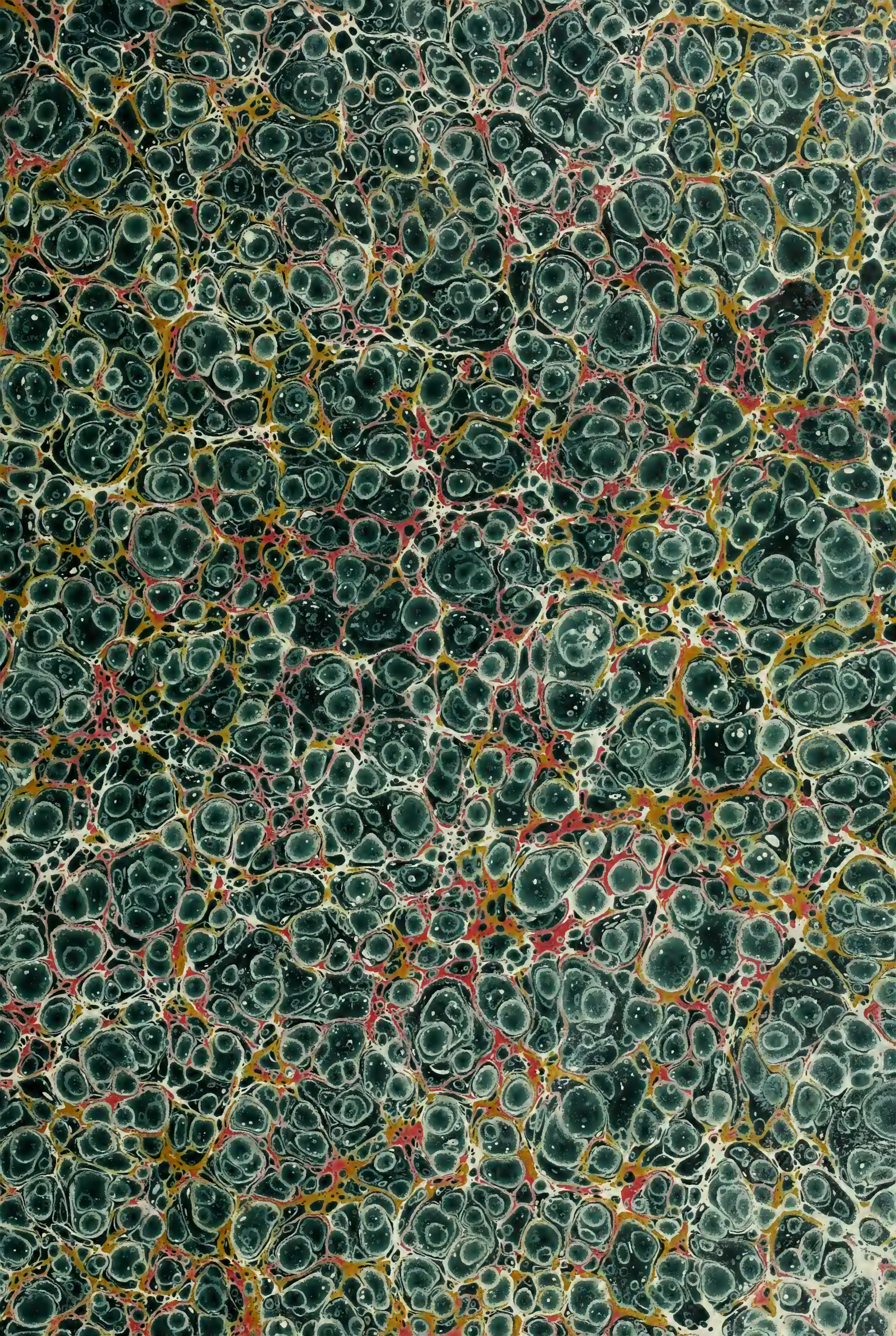
Musée Philipon





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/museeoumagasinco01phil

MUSÉE PHILIPON.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pag.
Au public, par Ch. Philipon	1
Salon de cette année, par Gavarni	1
Idem. Id.	38
Histoire de feu Barbe-Bleue, par Cham	3
Les Métamorphoses du jour, par Grandville	7
Idem. Id.	32
Idem. Id.	63
Idem. Id.	112
Idem. Id.	163
Idem. Id.	192
Murat, drame à pied et à cheval, par Cham	9
Les Bals masqués de la Mi-Carême, par Gavarni	13
Physionomies, poses et gestes des différents lecteurs, par Trimolet	14
Mélanges et croquis divers, par Cham, Daumier, Forest et Gavarni	15
Idem. Id.	16
Idem. Id.	23
Idem. Id.	39
Idem. Id.	48
Idem. Id.	87
La Reine de Chiffre, par Lorentz	17
Une scène de Quinola, par Seigneurgens	25
Promenade de Longchamps, par Lorentz et Cham	26
Le Petit Chaperon rouge, par Cham et Forest	27
Un Roman bien noir, par Cham	33
Nouvelle manière de lire les vieux auteurs, par Cham et Forest	36
Idem. Id.	120
Idem. Id.	136
Idem. Id.	144
Idem. Id.	152
Courses du Champ-de-Mars, par E. Lami	41
Idem. Cham	41
Les Mémoires du Diable, par Dollet	43
Histoire des Modes françaises, par Ch. Vernier	44
Les Champs-Élysées le 1er mai, par Cham	49
La Belle au bois dormant, par Cham	51
Les Gens qu'on rencontre au Salon, par Plattier	56
Les gens qu'on rencontre au Salon, par Plattier	64
Idem. Id.	111
Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, texte par P. Borel, et ***, dessins par Lorentz	57
Les Déplaisirs, par Gavarni	61
Grise-Aile, parodie de Giselle, par Lorentz	65
Mythologie comique, par Cham	70
Idem. Id.	101
Le Dedans jugé par le Dehors, texte par Philipon, dessins par Trimolet	71
Idem. Id.	129
Modes du jour, par Ch. Vernier	78
Idem. Id.	96
Histoire de Robinson Crusoé, par Cham	78
Idem. Id.	84
Les Plaisirs de l'omnibus, par Grandville	79
Invasion du Céleste-Empire, texte par Bourget, dessins par Lorentz	89
Pâris-le-Bohémien, par Eustache	97
Le Cirque-Olympique, par Lorentz	105
L'Éclipse de juillet, ou Robert-Macaire dans la lune, texte par Bourget, dessins par Lorentz	113
La Jolie marchande de gants, par Cham	121
Atala, ou la Femme sauvage, par Cham	126
Idem. Id.	174
Théâtre de Bourg en Bresse, texte par Bourget, dessins par Eustache	137
Les Mille et une ressources de Bilboquet, texte par Bourget, dessins par Cham	145
Les Passe-Temps équestres de M. Baucher, par Lorentz	153
Ah! quel plaisir d'être soldat! texte par Marco Saint-Hilaire, dessins par Ch. Vernier	161
Un Voyage d'agrément à Paris, texte par Louis Huart, dessins par Daumier	169
Pierrot en Afrique, par Cham	177
Satan, ou le Pacte infernal, par Eustache	181
Ouverture de la chasse, texte par Bourget, dessins par Cham	185

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

MUSÉE

OU

MAGASIN COMIQUE

DE

PHILIPON,

Contenant près de 800 Dessins

PAR MM. CHAM, — DAUMIER, — DOLLET, — EUSTACHE, — FOREST, — GAVARNI, — GRANDVILLE, — EUGÈNE LAMI, LORENTZ, — PLATTIER, — TRIMOLET, — VERNIER ET AUTRES:

Textes

PAR MM. BOURGET, — P. BOREL, — CHAM, — L. HUART, — LORENTZ, — MARCO SAINT-HILAIRE ET CH. PHILIPON.

PARIS,

CHEZ AUBERT ET Cie, PLACE DE LA BOURSE, 29.

MUSÉE PHILIPON.

Les observations de nos souscripteurs nous décident à changer de format; celui que nous avions adopté a généralement paru trop grand; celui-ci est commode, il ne sort pas de la dimension ordinaire des albums d'Aubert; nous avons lieu d'espérer qu'il satisfera tout le monde. Quelques dessins, dont la dimension était calculée pour le plus grand format, n'ont pu entrer dans ce numéro.

Souscription.

Le *Musée* ou *Magasin comique de Philipon* formera deux forts volumes (100 livraisons).

Les livraisons paraîtront le plus souvent possible, deux fois par mois au moins. Chaque livraison sera composée de 4 pages grand in-folio, toutes remplies de dessins par MM. Alophe, — Cham, — Daumier. — E. Forest, — Gavarni, — Grandville, — Janet-Lange, — Lorentz, — H. Monnier, — Trimolet, — Vernier et autres.

On souscrit pour 48 livraisons ou pour 24.

Prix pour Paris, rendues à domicile, 24 francs les 48 livraisons. — 12 francs les 24 livraisons.

Pour les départements : 28 francs pour 48 livraisons ; — 14 francs pour 24 livraisons (*franco*).

Bureau, chez Aubert et C^ie^, place de la Bourse, 29.

Au Public.

Tous les Musées plus ou moins pittoresques sont insuffisants aux myriades de têtes grotesques qui se présentent chaque jour pour poser dans le grand tableau de famille des originaux vivants.

D'où je conclus que le besoin d'un nouveau musée se fait généralement sentir, et j'ouvre le *Musée Philipon*.

C'est une large addition à toutes les exhibitions déjà connues,

Un cadre élastique qui s'agrandira suivant les apparitions des célébrités de nos jours.

C'est une illustration fantastique et comique.

C'est une mise en scène graphique des drames, des comédies du monde et des théâtres.

C'est un reflet des caprices, des ridicules de la mode et des impressions des arts.

C'est de l'épigramme au crayon.

C'est tout et ce n'est rien.

C'est un Musée sans prétention ; une galerie historique, comique et même philosophique de croquades, de charges et de pochades.

C'est un joujou pour les grands enfants, les flâneurs, les paresseux, les amateurs d'images, et pour tous ceux qui, par goût, par position, par méfiance ou par insouciance, ne lisent pas ou ne lisent plus.

C'est tout ce qui passe par la tête des artistes.

Peu de texte et beaucoup d'images, telle est la devise de notre bannière.

Nous ne promettons rien de plus afin qu'on nous sache gré si nous tenons davantage.

Charles Philipon.

Salon de cette année,

DESSINÉ PAR GAVARNI

Exposition des motifs secrets qui ont déterminé les plus charmants écrivains, les plus coquets diplomates, les plus vaporeux artistes, les plus jolis épiciers, à livrer le spécimen de leur physique à l'admiration de leurs concitoyens.

Modestie.

Mademoiselle Araminte **** cultive les arts et le célibat, croque tous les sexes, professe le dessin, la peinture, la sculpture, et se rend à volonté dans la Banlieue et les départements

Portrait.

Ce monsieur paraît profondément contrarié d'être ressemblant.

Un Diplomate.

2

M. le vicomte D..., lion que les rats de l'Opéra ont un peu endommagé, ayant peu de crédit à Paris, veut se faire accréditer près d'une cour d'Allemagne. Il part *chargé d'affaires*. Désirant voir l'aristocratie de son nom reliée par la chaîne d'or à l'aristocratie de l'argent, il offre de former une société en participation avec toute veuve de bonnetier ou toute fille de facteur à la halle qui voudra bien accepter son blason pour sa part de fonds social et lui confier la gestion des capitaux de la société (*Affranchir.*)

Un Homme aimé.

3

Portrait de M. Oscar Panade, auteur des romances

Je ne crains pas que tu m'oublies.

Et

Regarde-moi!
C'est le bonheur des anges.

Auteur d'une variation du *Stabat* de *Rossini* sur l'accordéon, et de beaucoup d'autres productions moins importantes.

Madame *, née Trissotin.**

4

Un bas-bleu s'est fait peindre au moment où *il* relit son œuvre que son mari a recopié, mis au net, fait imprimer, brocher et relier.

Il songe (ce n'est pas du mari que nous parlons, on n'en parle jamais), *il* songe aux nombreuses dédicaces qu'*il* doit faire de son roman anti-social et moral à tous les souverains de l'Europe ; *il* voit l'horizon gros de cadeaux et de lettres autographes.

La reine d'Espagne enverra une tabatière, l'empereur de Russie un boa de Sibérie, le grand Turc un damas... et le bas-bleu en disposera en faveur d'un feuilletoniste à qui elle se propose de le donner... dans le dos.

Mon Château.

6

Dans la grande comédie du siècle, les emplois et les rôles ont subi de prodigieuses permutations.

La noblesse fait du sucre de betterave et des machines à vapeur, la bourgeoisie achète des châteaux.

Un duc dit : Je vais à mon usine.

Un comte parle de ses charrues.

Et le restaurateur engraissé, le pâtissier retiré, l'huissier en retraite disent : Mon château.

Ce n'est pas assez pour l'enrichi de le dire, il le crie, il en rêve, il le fait peindre.

Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, *maître de ce château.*

L'Épicier retiré.

Un peu du poids légal étant ôté, combien faut-il vendre de grammes de cassonade ou de café-chicorée pour acheter une propriété rurale de 60,000 fr.?

Tel est le problème métallurgique que M. Mollard, négociant en résiné et pruneaux de Tours, s'était posé.

M. Mollard n'était pas fort sur l'algèbre ; cependant en quatre ans le problème fut résolu, et M. Mollard passa de la boutique à la villa. De plus, il devint conseiller municipal, électeur, juré et marguillier; sa femme tint la cloche sur les fonts baptismaux. Tant d'honneurs imposaient à M. Mollard l'obligation de transmettre ses nobles traits à la postérité, et le livret du Salon fut enrichi de cette note :

M. M..., PROPRIÉTAIRE.

Malheureusement la vie intellectuelle de M. Mollard s'est usée en détail dans l'épicerie, et il ne reste de l'homme que le nom, l'habit et la fortune.

HISTOIRE

DE

FEU BARBE-BLEUE,

MISE EN IMAGES

POUR LES GRANDS ET LES PETITS ENFANTS,

Par MM. CHAM et E. FOREST.

PRÉFACE.

Les contes de fées sont destinés à former l'esprit et le cœur de la jeunesse; ils sont surtout merveilleux pour développer le bon sens des jeunes lecteurs.

BARBE-BLEUE.

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, des meubles, des carrosses, de la vaisselle d'or et une belle barbe bleue : c'était un homme fort aimable

en société, mais si laid, si laid, que femmes et filles s'enfuyaient à son approche.

Une des voisines de M. Barbe-Bleue, qui demeurait à deux cents lieues de là, avait deux filles d'une beauté remarquable.

Barbe-Bleue lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de celle dont elle voudrait se débarrasser, toutes deux étaient également bonnes pour ce qu'il en voulait faire.

10

Barbe-Bleue, pour faire connaissance avec ses belles voisines, les mena dans une de ses maisons de campagne, et fit tant manger et tant boire la cadette, qu'elle perdit la raison et finit par le trouver fort gentil et très-honnête.

12

Amuse-toi bien, lui dit-il, fais avec tes bonnes amies des parties de plaisir, buvez, divertissez-vous. L'excellent homme ajouta : Ce voyage va me tenir six semaines au moins loin de toi ; pense à moi souvent, aime-moi toujours, et ne me désobéis jamais. Tiens, voici les clefs de la cave, voici celles du grenier : monte, descends, va, viens, fais tout ce que tu voudras.

11

On ne dormait point, on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres, ce qui était fort spirituel dans ce temps-là — Enfin, tout alla si bien que dès qu'on fut de retour à la ville, les bans se publièrent à la mairie de l'endroit et le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, Barbe-Bleue, amoureux-fou de sa femme, voulut la quitter; mais, avant son départ, il lui remit toutes ses clefs, y compris celle des champs, dont il l'invita à user largement.

13

Et comme il était plein de confiance dans la discrétion de sa petite femme, il lui défendit, sous peine de mort, d'ouvrir un certain cabinet.

Barbe-Bleue fut à peine parti, que l'épouse inconsolable fit venir ses voisines et ses bonnes amies, et prit avec elles quelques distractions.

14

Pensant qu'une histoire mystérieuse se rattachait au cabinet secret, elle voulut en avoir la clef.

15

D'abord elle ne vit rien. (Pourquoi ne vit-elle rien? — L'auteur va au-devant de cette question et répond péremptoirement : PARCE QUE LES FENÊTRES ÉTAIENT FERMÉES.) Ensuite elle distingua

16

six cadavres qui se miraient coquettement dans une mare de sang caillé..... c'étaient les premières femmes de Barbe-Bleue qu'il avait tout naturellement épousées d'abord et égorgées ensuite.

Madame Barbe-Bleue fut fort étonnée, et, dans son trouble, la clef qu'elle venait de retirer de la serrure lui tomba de la main; mais la satanée clef avait ramassé une tache de sang.

17

Madame Barbe-Bleue essuya cette tache,
La lava au savon noir,
La passa à l'eau de javelle,
La gratta avec la pierre ponce,
La racla de toute façon,
Rien n'y fit!
Elle eut beau la limer,
La récurer au sable et au grès;
Elle eut beau la mettre

18

même à la lessive, il y demeura toujours du sang, car cette clef était une fée indécrottable.

19

Barbe-Bleue revint de son voyage le soir même, disant qu'il avait réfléchi et qu'il aimait mieux ne pas partir.

20

L'infortunée châtelaine, à la nouvelle du retour de son cher époux, était tombée en syncope... néanmoins, elle fit semblant d'être enchantée de le revoir.

21

Colère et stupéfaction de Barbe-Bleue en voyant sa clef crottée des pieds à la tête.

— Mille tonnerres! s'écria-t-il, pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef?

— Je n'en sais rien, répondit adroitement la pauvre femme.

— Je le sais, moi, répliqua Barbe-Bleue en faisant sa grosse voix, vous avez voulu voir mon cabinet de curiosité! Eh bien, madame, vous figurerez aussi dans cette collection d'amateur.

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant et en gémissant; belle — et contrariée comme elle était, elle aurait attendri un rocher, Barbe-Bleue fut inébranlable.

Résolu de la tuer à l'instant même, mais plein d'égards pour le beau sexe, il lui donna vingt-quatre heures pour se reconnaître et faire sa prière. C'est pourquoi tous les demi-quarts d'heure, il criait : — Descends vite ou je monte!

22

Madame Barbe-Bleue, qui s'était empressée de faire venir sa sœur pour la circonstance, la fit monter au haut de sa tour, et de temps en temps elle lui demandait :

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

Et la sœur Anne répondait :

— Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

Cependant Barbe-Bleue, tenant son grand coutelas, criait toujours :

— Descends vite ou je monte.

A la fin, Anne se mit à dire : — Je vois des moutons.....

— Ce sont mes frères, Dieu soit loué! s'écria madame Barbe-Bleue, et la pauvre éplorée se hâta de descendre

23

et de se précipiter aux pieds de son mari, qui se mit à la traîner

par les cheveux, afin de donner aux frères le temps d'arriver.

24

Effectivement, les frères, qui ne se doutaient de rien, accoururent

25

au secours de leur sœur, et Barbe-Bleue fut si agréablement surpris qu'il en perdit la tête.

MORALITÉ.

Sans la curiosité de madame Barbe-Bleue et sa désobéissance aux ordres de son mari, elle eut éprouvé le sort des six défuntes.

Ce gentil petit conte prouve donc :

PREMIÈREMENT.

Que la femme doit obéissance à son époux.

SECONDEMENT.

Que la curiosité est un bien vilain défaut.

TROISIÈMEMENT.

Qu'un enfant ne doit jamais mettre les doigts dans son nez, faire des grimaces à sa bonne, ni répondre malhonnêtement à ses parens.

Il prouve encore la sagesse des pères et mères qui font lire à leurs enfants tous ces ouvrages propres à former leur petit jugement et à leur donner une idée aussi juste des choses de la vie.

Dans un prochain numéro nous offrirons à nos lecteurs le conte bleu du petit Chaperon-Rouge.

La 2e livraison contiendra la PARODIE CARICATURALE de MURAT, drame du CIRQUE-OLYMPIQUE.

LES

MÉTAMORPHOSES DU JOUR,

Par Grandville.

Mises sur bois par **E. FOREST.**

26

La Critique.

(LE RAT.) Je trouve le dos d'Apollon un peu trop plat... — Je ne suis pas de votre avis; mais je lui reproche d'avoir le nez beaucoup trop court... — (LE BOULE-DOGUE.) Trop court! allons donc! est-ce qu'on a jamais le nez trop court!

(LE RIEUR.) Ce musée est fort amusant.

(L'HOMME SÉRIEUX.) Pas toujours.

(L'HUMORISTE.) Fi donc! jamais.

27

Le Garde de Clichy-la-Garenne.

Ah! je t'y prends à la fin, petit lapin, petit maraudeur, petit voleur.....

Les blanchisseuses de Clichy-la-Garenne étaient vexées en diable! leurs fruits, leurs choux ne faisaient que *blanchir*, à peine étaient-ils mûrs qu'ils étaient enlevés, mangés ou *lavés* (LAVÉ, adj. des d. g. — *vendu*. — J'ai *lavé* la *toquante*. — J'ai vendu la montre. — Dictionnaire de l'académie de Toulon).

M. le maire de Clichy-la-Garenne, vieux pêcheur, mais aussi vieux chasseur, donna une chasse à César Tayau, garde champêtre qui, recevant cent écus d'honoraires, trompait la confiance du gouvernement et dormait la nuit dans sa niche (le sybarite!) au lieu de faire la ronde.

César Tayau secoua les oreilles, flaira la trace et courut se mettre en arrêt dans la plaine où il happa le fils de la mère Robin et l'apporta au maire, qui le mit en cage.

28

La Femme de Charge et le Chasseur,

Animaux domestiques.

La Femme de Charge est de l'espèce boule-dogue; elle a généralement le museau fort laid, elle mange beaucoup et profite bien.

Le Chasseur est une sorte de griffon à grandes moustaches, haut sur pattes, peu intelligent, mais qu'on dresse assez facilement à porter.

29

— Hardi! chippe, chippe la galette.

MÉLANGES,

Par CHAM et E. FOREST.

30

Une figure qui ne plaît pas au premier abord,

31

plaît quelquefois au second,

32

et séduit au troisième.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

MUSÉE PHILIPON.

MURAT,

Drame à pied et à cheval,

CRIÉ

Au Théâtre du Cirque-Olympique.

DESSINÉ PAR CHAM

LA

PARODIE CARICATURALE

DE LA

REINE DE CHYPRE,

GRAND OPÉRA.

Paraîtra dans le n° 3 du Musée Philipon.

Prix, pour Paris :	48 livraisons,	24 francs
—	24 —	12 —
Départements :	48 livraisons,	28 francs
—	24 —	14 —

33

PREMIER CRIEUR. — Voilà ce qui vient de paraître! C'est la grrrande nouvelle concernant l'armée d'Italie, le discours du directeur Barras en faveur du peuple frrrançais... Voilà ce qui vient de paraître!

34

DEUXIÈME CRIEUR. — Le traître Barbara crie à son confident Luidgi l'aveu de son amour pour une jeune boulangère qui le paie de détours.

TROISIÈME CRIEUR. — Le lieutenant Murat, taille de chasseur de voiture, cheveux de bottier allemand, tournure de garde municipal, manières élégantes de casseur faubourien, voix de Titi enroué.

Murat, le beau, l'intrépide Murat, se précipite chez le marchand de vin et enlève plusieurs canons.... de vin.

Ce brillant fait d'armes nuit quelque peu au charmant officier, car depuis ce moment il ne dit et ne fait plus que des bêtises.

Le citoyen Barbara, voulant absolument plaire à sa boulangère, imagine un excellent moyen; c'est de pousser le peuple à piller la maison du boulanger.

Mais Murat, qui n'est pas manchot, frappe l'émeute au cœur dans la personne de Barbara, et le peuple se retire.

Blessé dans son amour-propre, le citoyen Barbara jure d'en tirer vengeance et d'embêter Murat et le public du Cirque-Olympique pendant toute la soirée. — Le scélérat tient parole !

Trouvant que personne ne bat la campagne comme Murat, le général Bonaparte lui donne une division de cavalerie à l'armée d'Italie, où il se couvre de lauriers et fait des prodiges de valeur contre l'armée autrichienne composée de cinq hommes qui se battent comme quatre.

Devenu général en moins de cinq minutes, Murat se trouve à Aboukir, conversant avec son ami Mourad-Bey qu'il voit pour la première fois. La conversation a probablement lieu en arabe, car on n'y comprend rien; néanmoins, ces messieurs paraissent s'entendre à merveille; Mourad est fort comme un Turc sur la civilité puérile et honnête; il fait à son ennemi une foule de *m'amours*; il *pale* avec toute la *geâce* d'un lion de *Toetoni*. — C'est un délicieux Mamelouk de carnaval.

Murat et Mourad, ayant fini par se convenir parfaitement, se livrent immédiatement la bataille des Pyramides.

L'affaire est sanglante, mais la victoire et la gloire restent aux Frrrrançais. Après ce succès, la toile tombe sur ce magnifique tableau. On voit dans le fond le soleil d'Austerlitz.

DEUXIÈME ACTE.

Nous sommes à la Bastide; Murat, gouverneur de Paris, prince et maréchal d'empire, grand-amiral, grand cordon de la Légion-d'Honneur, toujours distingué dans sa tenue et dans ses manières, trinque avec un serrurier. Ce tableau est d'une grande vérité locale.

(L'acteur Perret joue admirablement le rôle du vieux serrurier.)

Après trois tours de coulisses, Murat reparaît roi de Naples, et fait ses malles pour la Russie, où, dit-il, il va faire chaud.

Encore un tour de coulisses, et l'enfant de la victoire, qui ne

redoute rien, prend la grande redoute de la Moscowa à lui tout seul.

Le carnage est affreux, et l'on voit tomber dans cette horrible mêlée... le bonnet d'un grenadier et la toile.

TROISIÈME ACTE.

46

Nous voici à Toulon (excusez l'expression) ; la bataille de Waterloo est perdue, Murat est dégommé, il ne lui reste plus de son ancienne splendeur qu'une fort belle paire de bottes à l'écuyère, un magnifique bolivar, et Cassagnac, un vrrrrai trrrrroupier frrrrrrrançais.

47

Un marin offre d'embarquer le roi pour l'Italie; ce marin, c'est l'infâme Barbara, l'ennemi juré de Murat, qui l'a fidèlement servi pendant dix ans. — Garder Barbara à son service, c'était une bêtise; s'embarquer avec lui, c'était bien pis; mais Murat, qui en faisait bien d'autres, ne manque pas celle-là : il

48

s'embarque donc et va se faire trahir en Calabre, où il est pris comme un dindon et conduit au violon avec toute sa suite.

49

Bientôt il est condamné et essaie de se suicider en faisant à Cassagnac des adieux à mourir d'ennui.

50

Mais il est fusillé à mort, et Cassagnac, qui n'est pour rien dans son affaire, tombe du même coup. Le paradis crie : Bravo, Cassagnac! Le parterre crie : Bravo, l'auteur! Les loges crient : Bravo, c'est fini! La pièce s'achève par des cris, comme elle a commencé.

54

Le plus beau c'est, sans contredit, quand la pièce est finie : on voit Napoléon, Franklin, Annibal, Fumade, Paganini, etc., etc., etc., prenant le thé dans les nuages. Napoléon craint le frais : il a conservé sa redingote et ses bottes à l'écuyère. Murat se précipite dans les bras de son empereur, qui lui dit ces mémorables paroles :

Ah ! tu es toujourrrs frrrançais !

LES BALS MASQUÉS DE LA MI-CARÈME.

Dessins par GAVARNI.

Chicard, le grand Chicard, l'empereur du carnaval, le roi des bals masqués, le protecteur de la confédération des flambards et balochards, a laissé retomber sa couronne dans la boue d'où il l'avait tirée, et l'empire qu'il a abandonné s'est partagé comme celui de Charlemagne. Mais en se retirant, le grand homme a dit à ses disciples : *Mon esprit reste avec vous*, et son esprit est resté invisible.

Le goût exquis, la grâce élégante de notre époque sont fidèlement représentés par les ingénieux costumes des successeurs de Chicard; c'est pourquoi nous croyons en devoir offrir le croquis à nos souscripteurs indigènes et étrangers.

52

Ces deux messieurs sont le type qui régnait jeudi 3 mars dans le bal du théâtre royal de l'Opéra-Comique. Il est à regretter que la langue écrite ne puisse rendre la richesse de cette partie de leur discours appelée l'*engueulement*.

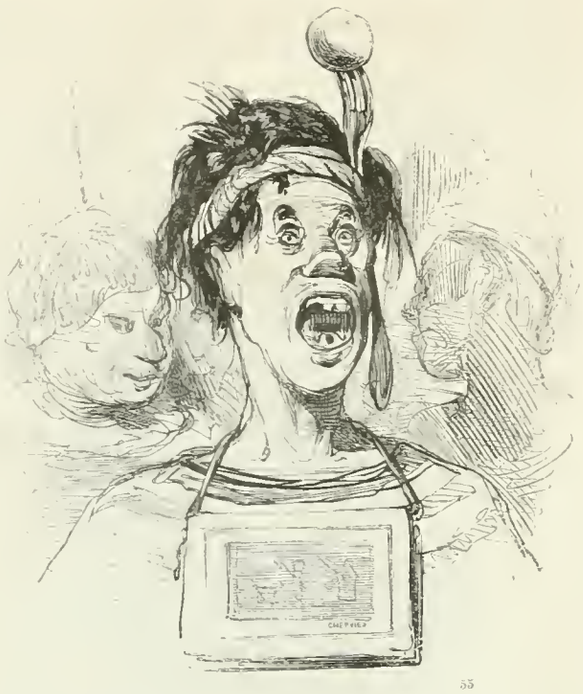
Ceux-ci trônaient au Vaudeville, dont ils formaient le plus bel ornement.

53

Et minuit n'avait pas encore sonné qu'une foule de *lions* vêtus de toute espèce de peaux assiégeaient déjà les portes de l'Académie royale de Musique.

54

A une heure du matin, le foyer de l'Opéra, cet ancien rendez-vous de la bonne compagnie parisienne, était envahi par une multitude de charmants cureurs d'égouts, de délicieux *badouillards*, de Turcs ornés de bonnets à poil, de pompiers en bottes de postillon, de Bayadères d'une gaieté, d'un sans-façon délirant. Le mystérieux domino s'est enfui à la vue de cette usurpation.



Et les spirituelles exclamations : Ohé! Titi! ohé!!! ont remplacé le bourdonnement de l'intrigue.

Lecteur, vous avez à présent une juste idée des bals publics de la mi-carême dernière.

PHYSIONOMIES, POSES, GESTES ET GRIMACES

DES DIFFÉRENTS LECTEURS.

Dessins par TRIMOLET.

Le lecteur par lequel nous devons commencer cette revue, c'est le martyr de l'alphabet; le pauvre bambin, mettant à regret le pied dans cette galère baptisée l'instruction, où son instinct semble déjà prévoir les privations, les pensums et les retenues qui l'attendent.

C'est bien à contre-cœur et en protestant par ses trépignements et par ses sanglots, qu'il subit la violence faite à sa liberté individuelle.

A seize ans vient la floraison de l'arbre de science arrosé par tant de pleurs; la lecture alors a des charmes qui font tout oublier.

A trente ans un livre est un bon et cher compagnon, un camarade de lit, un ami fidèle dont l'entretien console, distrait ou divertit.

A quarante ans l'instruction porte ses fruits... On les mange, et la carte du restaurateur devient notre lecture favorite.

C'est l'âge où le boutiquier de la rue Saint-Denis se couche dans les blés de Bourg-la-Reine et, n'ayant rien de mieux à y faire, lit à sa grosse moitié les romans grivois de Paul de Kock ou de Pigault-Lebrun.

60

A cet âge encore, un livre remplace un mari, et la femme veuve ou autre qu'on voit assise solitaire dans les Tuileries ou

61

dans le Luxembourg, conserve son rang de *femme comme il faut*, si elle s'est placée sous la sauvegarde d'un simple in-32, qu'elle a même le droit de tenir sens dessus dessous.

(*La suite à un prochain numéro.*)

MÉLANGES,

Par CHAM et E. FOREST.

62

Madame Gibou soulageant l'humanité souffrante dans la personne de son serin.

Leçon de bâton.

63

Pour bien connaître la valeur du coup qu'on doit porter, il faut d'abord le recevoir.

64

Le professeur de bâton ne demande pas de cachet, il marque sa leçon sur le nez des élèves.

Mœurs anglaises.

65

Les dames quittent d'abord la table, les messieurs la quittent après.

66

Bain de pieds préparé pour le locataire qui n'a pas donné d'étrennes.

67

Malheureux condamné au boulet.

REVUE DES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES.

68

Robert Macaire Avoué.

— Gagné, mon cher, gagné sur tous points! — C'est bien temps! un procès qui a duré dix ans et qui m'a ruiné. — Mieux vaut tard que jamais. — Enfin, combien me revient-il? — Le voici: la Cour vous accorde 12000 fr., nous avons 13500 fr. de frais, vous ne me devez plus que 1500 fr... — Mais alors je perds encore 1500 fr.! — Sans doute; mais, mon cher, vous gagnez votre procès.

Extrait des *Cent et un Robert Macaire*, 2 beaux volumes ornés de 101 dessins par DAUMIER, sur les légendes de CH. PHILIPON. Prix des 2 vol. : 20 fr., chez Aubert et Comp., place de la Bourse, 29.

69

(LE BOURREAU.) Je te dis que tu fais les yeux au petit de l'avant-scène. — (LA VICTIME.) Je te dis que non! — Je te dis que si! — Je te dis que non! — Je te dis que si! — Tu m'embêtes!

Extrait du *Musée pour rire*, 3 volumes contenant 150 caricatures de mœurs par DAUMIER, GAVARNI, GRANDVILLE et autres. 150 textes par MM. M. ALHOY, L. HUART et CH. PHILIPON. Prix des 3 vol : 30 fr., chez Aubert et Comp.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

MUSÉE PHILIPON.

LA

REINE DE CHIFFRE

OU LE

Calcul de l'Amour déjoué par Mocieunigaud,

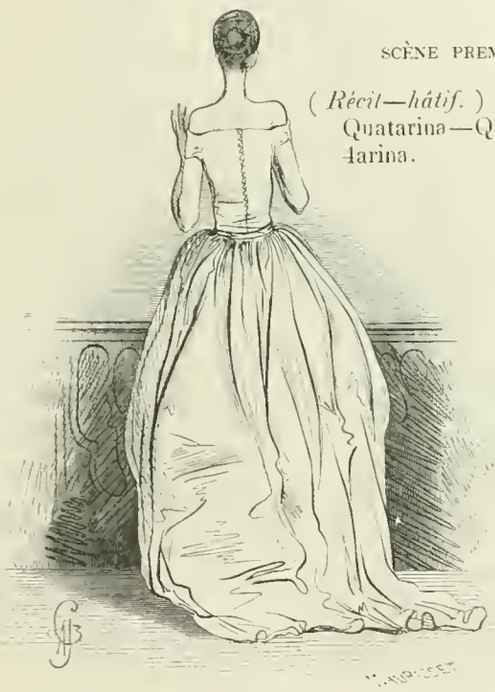
Membre politicodécimal du Conseil des Dix.

Méli-mélo-drame lyrique de l'Académie royale de Musique.

PAR LORENTZ.

ACTE UN

Le théâtre représente une salle d'agrément où personne n'en aura. *Aux pieds* c'e la terrasse coule la BRENTA, rivière, à ce qu'il parait, géographiquement protectrice des amours. Un balcon sur la campagne, où Catarina la bat en attendant son amant.



SCÈNE PREMIÈRE.

(*Récit—hâtif.*) Catarina—Quatarina—Quatrearina—Tarina.

Aurore,
Foi,
Encore,
Moi,
Fidèle,
Amour.
Nouvelle,
Retour.

SCÈNE DEUXIÈME.

C'est lui,
C'est elle,
Mon fiancé,
Ma fiancée,
Mon époux,
Mon épouse

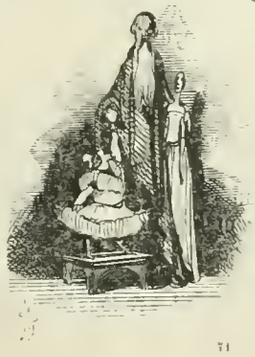
70

(Jour, amour, flamme, âme, vœux, cieux, charmes, alarmes, larmes, bonheur, ivresse, promesse, tendresse, amour, Venise, complots, méprise, flots.)

SCÈNE TROISIÈME.

Le père Andréa. Noble homme de Venise, quoique BOUCHÉ.

Trio de famille, dans lequel le père Bouché engage ses enfants à en avoir beaucoup d'autres, et les prie de sortir tout de suite pour laisser entrer ce pigaud de Mocieu qu'il n'attend pas du tout, et auquel il ne s'attend pas davantage. Effet surprenant de l'apparition du traître et décimal *Mocieunigaud*.



71

72

DUO POLITIQUE. — Je lui donne ma fille. — Il n'aura pas ta fille. — Pourquoi ça? — Ça ne te regarde pas. — Je l'ai promise; je n'ai qu'une parole de gentilhomme. — Le conseil des dix te donne *celui* de prendre un roi pour gendre. — Ah! c'est différent, s'écrie le beau-père.

Ciel! un roi dans ma famille!
Je cours le dire à ma fille. (*Mocieunigaud sort.*)

MONOLOGUE DU PÈRE. — Mais comment me dérober à ses regards (de sa fille)?

Chœurs d'invités à la noce.... Hyménée, journée, etc. (Arrivent GÉRARD et TARINA; tenue de noces et festins.)

73

Danse générale pendant laquelle le père n'y est pas (à la noce), parce qu'il s'en est allé pour revenir produire un grand effet à la fin de l'acte.

UN OFFICIER ENTRANT. — La boutique est préparée, vous pouvez vous marier (*Chœur.*) Allez, allez, serrez vos nœuds... Le père barbare, qui n'est pas le père, tombe comme une bombe. Plus d'hymen! Les amis de la famille, furieux de cette incar-

tade, la lui reprochent durement, mais sous des formules très-variées.

GÉRARD.
Qu'ai-je donc fait pour cet outrage? (*Deux fois.*)

4ARINA.
Pour repousser un tel outrage...

CHŒUR D'AMIS.
Qu'a-t-il donc fait pour cet outrage? (*Deux fois.*)

4ARINA.
Qu'a-t-il donc fait pour cet outrage?

DAMES ET SEIGNEURS.
Pour repousser un tel outrage...

74

Amis, dames, seigneurs, domestiques, soldats, portiers, peuple, pages, valets, diplomates, allumeur, bourreau, balayeurs, femmes enfants, vieillards, chevaliers, public.

Qu'a-t-il donc fait pour cet outrage?

Chœur de coups d'épée dans la salle d'agrément.

Le rideau baisse avec la pièce.

75

ACTE DEUX.

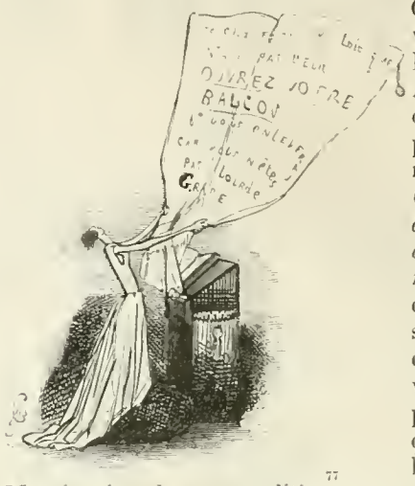
Le théâtre représente l'oratoire de Catarina, petit endroit mystérieux, innocent cube de quelques milliers de pieds (1). Par la fenêtre d'un grand balcon on aperçoit le canal — et la lune de Venise, flambeau obligé de l'amour.

CHŒUR DE GONDOLIERS, DANS LE LOINTAIN — On entend aussi un bruit de pieds (2) battant la mesure sur le plancher d'une gondole. Ce bruit est parfaitement imité

76

(1) Mettre mètres.
(2) Ne pas mettre mètres.

4ARINA seule pleure, gémit, mélodie, psalmodie, dolorifie, lit sa bible où elle trouve un petit poulet qu'elle dévore... Par ce poulet, Gérard annonce son arrivée et propose d'enlever Rosine (pas celle du comte Almaviva), enlèvement d'autant plus aisé pour le petit ténor, que la Rosine n'est pas lourde... Solo... *Quand on attend son amant, que l'attente est cruelle... Bonheur de se revoir*, et autres romances. Ici on a retranché une scène.... Rosine seule s'écrie.... avec pas mal de violons : Dieu, est-il possible! Et elle aperçoit Mocieunigaud qui lui fait pousser un cri... Moncieunigaud cause politique avec 4ARINA... Il soulève une portière derrière laquelle on voit des spadassins, bravis, et autres coquins appointés par l'administration royale de l'Opéra.



77

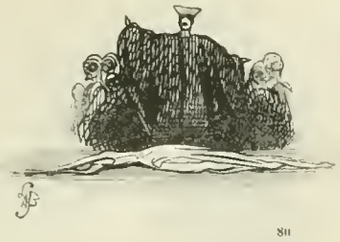
78

4ARINA repousse un nouveau cri... On entend la voix de Gérard... *Et vogue ma nacelle qui ne porte pas nos amours.* Gérard et 4ARINA ont l'air enchantés de refaire leur connaissance, mais Mocieunigaud veille sur eux et contraint cette pauvre Rosine à renvoyer son amoureux, sous prétexte qu'on le tuera si elle n'y consent. Gérard, repoussé cruellement, descend furieux par la fenêtre. 4ARINA se trouve mal et pousse un autre cri Mocieu-

79

nigaud étend les bras sur la jeune vierge trouvée mal, et propose à ses affidés d'aller faire un petit tour à Chiffre.

Le rideau baisse encore — la pièce aussi.



80

ACTE TROIS.

La scène représente le casino de Nicosie, — Tivoli, Prado, Vauxhall, Chaumière, Ermitage ou île d'Amour de l'île de Chiffre.

Les chœurs se succèdent. Les vins coulent d'une riche vaisselle de carton de vermeil. Les Venitiens et les Chiffriotiens, qui ne boivent pas sec, mais à sec, sont émus par les vapeurs de la rampe d'avant-scène. Ils se prennent de querelle pour s'amuser, et tirent leurs flamberges pour se découper. Mocieunigaud arrive et emploie la douceur naturelle de son caractère à calmer ces débordements honteux de la plus méprisable ivresse.

81

Alors on dresse des tables de jeux et l'on chante une joyeuse chiffrienne six-illienne à la façon de Robert sur un air fort gai et très-connu; Mocieunigaud le chante aussi à cause de sa position décimale et sinistre. Un grand sec vient fredonner tout haut,

82

à l'oreille de Mocieunigaud, que Gérard est à la fête, sans avoir été invité. Mocieunigaud trouve ce procédé inconvenant et envoie ses bravis taillader le pourpoint de ce jeune amoureux. Mais alors des danseuses viennent chanter en s'accompagnant sur la cithare. Un mocieu (pas nigaud) laisse tomber adroitement de l'avant-scène un billet sur une jeune fille si-tarée, dans lequel il la prie de ne pas venir *si tard*. Les lions ses amis rugissent quelques moments sur ce bon mot .. ce qui donne le temps à toute la population de quitter la scène, où la multitude est sensée s'amuser, et laisse adroitement entendre les cliquetis d'épées que les tohubohus de l'orgie auraient nécessairement empêché d'ouïr. Gérard chante au voleur, à l'assassin .. Strozzi est inquiet, — le coup est manqué..... Un homme masqué apparaît..... C'est monsieur Bar-oie-l'est. Mais il ne reste pas long-temps masqué... Pourquoi est-il masqué ?... C'est probablement une exigence musicale !... Ces compositeurs sont... d'une... bourgeoisie inconcevable ! Bar oie-laid se démasque... parce qu'il est masqué... Mais pourquoi ne garde-t-il pas son masque ! parce qu'il est masqué... Mais pourquoi est-il masqué ! pour se démasquer ; alors pourquoi n'est-il pas démasqué ! parce qu'il ne pourrait plus se démasquer. C'est clair, très-clair ! couleur locole ! Aussi le premier ténor dit-il au baryton qui lui a sauvé la vie avec son épée... Votre nom ! — Non. — Votre patrie ? — Ma patrie est la France, beugle le roi d'une voix de taureau. .

83

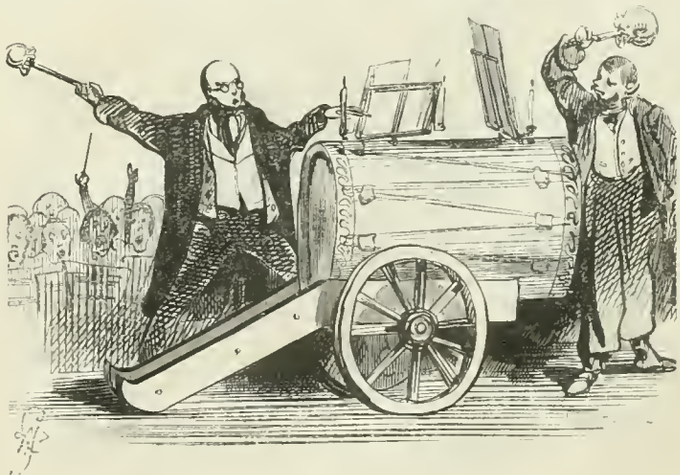
— C'est la mienne, s'écrie doucement Gérard, et j'y jouis de plus de cent mille francs d'appointements. — Et moi d'une cinquantaine de mille. — Dans mes bras. — Dans les miens (répond Gérard pour faire croire qu'il en a). (Duo) *Salut, belle patrie, où tous deux nous avons reçu le jour... (Je vais revoir ma Normandie, c'est le pays qui m'a donné le jour.)* — Vous êtes baryton ? — Je le suis. — O mon frère. —

Frère deux fois, la musique et l'honneur
Nous ont unis sous la même bannière.

Alors cantabilons, *Ave, Maria* de mademoiselle Puget sur l'air de *Triste exilé* de M. Halévy.

Le monarque Bar-oie-l'est commence... On entend un mugissement semblable à la tempête en fureur. C'est le baryton qui exhale tendrement les souvenirs de sa patrie. Plus il pleure, plus il gémit ; plus il souffre, plus il retentit. Ce n'est plus un chanteur, c'est un Stentor, c'est un chantre !... Mais le ténor riposte par un petit *Ave, Maria* doucereux, mélodieux, qui ne manque pas d'une certaine prétention au professorat. Le Baryton se gonfle, le ténor s'endolorit, scènes du Lièvre et de la Tortue, de la Grenouille et du Bœuf. dans lesquelles le roi Lusignan donne rendez-vous à Gérard afin de se faire assassiner par cet amoureux qui connaît d'autant moins son rival que ce rival vient de lui sauver la vie. Cela est encore parfaitement clair et logique.

C'est pourquoi étant liés d'une étroite amitié, ils s'embrassent et sortent de côtés opposés pour bien établir la joie qu'ils ont de se trouver ensemble. Le canon gronde, tonne, bourdonne et en



même temps tous les chants de la fête qu'on avait eu besoin de ne pas entendre depuis long-temps.

Le rideau baisse comme la pièce.

ACTE QUATRE

Chœur de peuple, trompettes du convoi de l'Empereur. Monsieur Petits-Pas vient en faire de grands devant l'assemblée

85

enchantée de ses pirouettes. Un héraut arrive les interrompre pour annoncer une procession qui va recevoir les époux royaux. On voit monsieur Halévy en habit noir diriger en personne sa musique de trompiers. Les tourlourous sont couverts de calicot rouge qui trahit leur incognito. C'est palpitant de localité, on se croirait au quinzième siècle — si on voulait... Mais le metteur en scène n'a pas voulu. La procession, les danseurs, les soldats, les bateaux, les choristes, les machinistes, les pompiers, les vétérans saluent la nouvelle mariée. A cet instant, le ténor tombe

86

87

88

en catastrophe modeste, obscure et cachée derrière un mur. Il parle amoroso-pianissimo-dolce-forte-pianissimo en termes tout nouveaux des douceurs de la vengeance.

La voici donc, enfin, l'heure de la vengeance!

89

Canon, orgue, chants religieux, chœurs d'enfants, enfants de chœur, encensoirs, guerriers armés de pied en cap, marche triomphale à l'autel chrétien de l'hymen, sur différentes variations de Musard, Jullien, Tolbecque et autres contre-dansiers, auxquels M. Halévy a bien voulu offrir l'occasion d'être entendus sur la scène de l'Opéra français. Au milieu de ces quadrilles

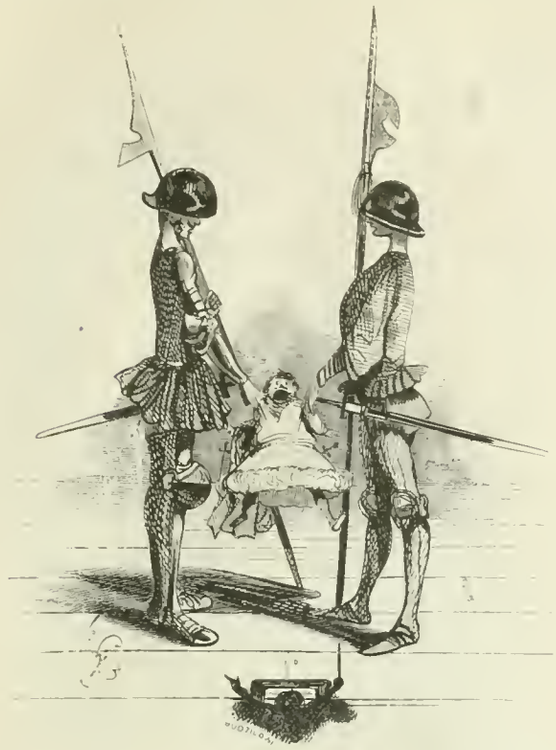
90

religieux, l'honnête et bon jeune homme d'amoureux s'élance avec

91

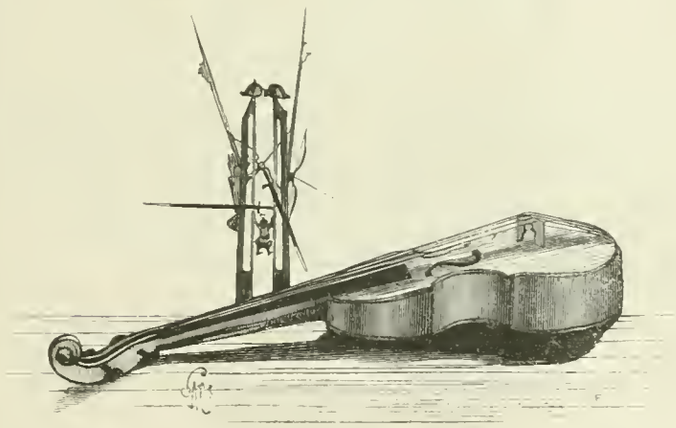
son poignard pour assouvir sa vengeance... quand il reconnaît son libérateur. — C'est lui — lui! est-il possible... tout le monde dit ça... chacun son tour, dans différents tons, et c'est d'un effet

d'ensemble fort incompréhensible. Le garde municipal du temps arrête le régicide



92

et le conduit dans le violon, aux sons de ce roi des instruments.



93

Iarina saisit avec empressement l'occasion de se trouver mal.

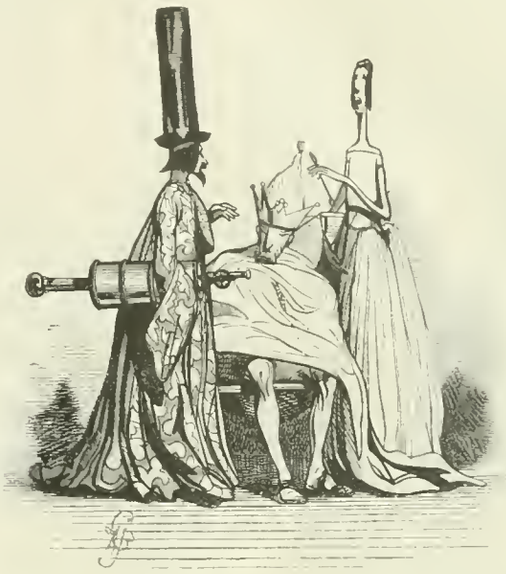
94

Le rideau baisse pour se relever... la pièce fait comme lui.

ACTE CINQ.

Le théâtre représente un petit cabinet particulier et royal de quelque mille toises (1) cubes. Il est fermé par une portière... logée au fond du théâtre.

Le roi est endormi. — Duo médical. - Un médecin chante de la médecine, la reine se prépare à en donner une à son royal



95

époux... Il y a là un songe de malade, dans lequel le monarque borborisme ou borborygme les noms de Gérard et Iarina. Cette noble reine chante un petit cant-à-bile qui fait sauver le médecin... Le roi dormant chante ferme et fort. Iarina chante éveillée. Quelques malotrus dans la salle partagent, sans chanter, la somnolescence du souffrant monarque. Les royaux époux continuent leur duo médical, qui est interrompu par Strozzi annonçant la naturelle entrée d'un chevalier français ... sait-on qui? Je t'en moque... Pourquoi?... le monarque moribond profite de cette occasion d'aller derrière la portière réfléchir aux effets de la médecine et laisse son épouse en proie aux doux propos de son fidèle amant... Gérard profite de l'occasion, entre seul et fait voir qu'il est chevalier de Rhodes... Immédiatement on vient annoncer la reine... que vous ne saviez pas être sortie...

Duo : O surprise extrême
inattendu
lui-même
entendu.
dans mon âme
madame.

96

Et la reine alors pousse un autre cri. Les amants se conduisent fort décemment, lorsque Mocieunigaud apparaît furibondamment et les traite d'adultères. Gérard appelle Mocieunigaud empoisonneur et Mocieunigaud menace de publier que le roi est comme

(1) Mettre mètres.

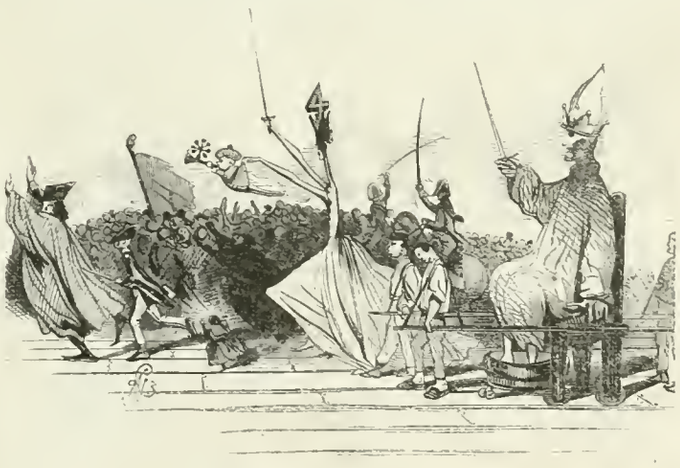
disait Poquelin de Molière... (pas imaginaire), sa femme tremble; car elle n'est pas coupable, et le royal malade, au lieu de rester derrière sa porte, en tire lui-même le cordon et s'avance pâle et mourant, en disant à Mocieunigaud : Vous êtes un polisson, une canaille, sortez de chez moi, dépêchez-vous, je vais mourir... Mocieunigaud lui répond : Je suis ici par la volonté de M. Léon Pillet, je n'en sortirai que par la force des baïonnettes; et il agite son écharpe, qui fait partir un gros pétard. Le roi sonne, sa domestique lui apporte des gendarmes, tout de suite, pour empoigner Mocieunigaud.

97

On entend un brouhaha révolutionnaire, qui donne le temps de changer de décors.

DEUXIÈME TABLEAU.

On est en pleine révolte. Le ténor, la prima donna et le malade se battent comme des bien-portants. Le peuple est vaincu. Le roi en meurt de plaisir et la reine montre son moutard à la populace, ce qui établit l'hérédité dans toutes ses phases d'une façon triomphante aux yeux du public ébahi. Gérard offre galam-



98

ment de donner le bras à la reine pour l'accompagner jusqu'au ciel. La toile tombe, se relève, mais la recette se soutient, et la morale est satisfaite, ainsi que M. Léon Pillet.

La Reine de Chiffre élèvera très-haut celui des bénéfices de l'administration. Amen!

91

PHYSIONOMIES, POSES, GESTES ET GRIMACES

DES DIFFÉRENTS LECTEURS.

Dessins par TRIMOLET.

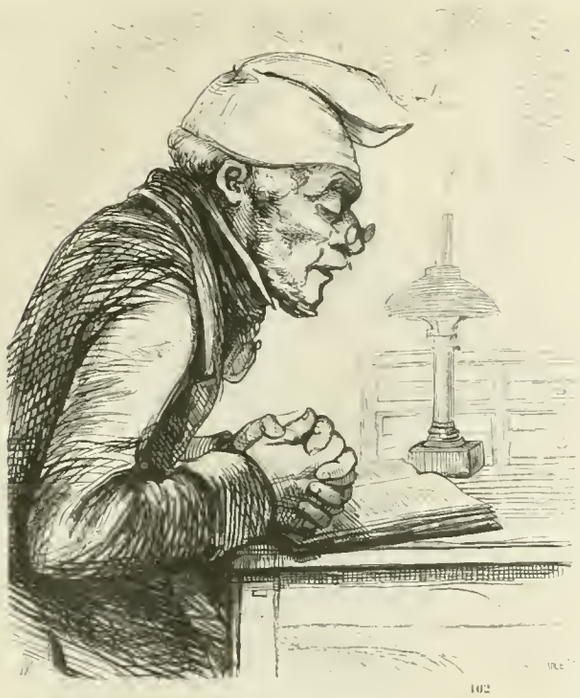
100

L'avocat venimeux.

C'est l'avocat des mauvaises passions, le défenseur naturel des mauvaises causes, celui qui se charge moyennant finance d'humilier un adversaire.—Pour cent écus, il traînera votre ennemi dans la boue; pour mille écus, il le déshonorera, lui, sa femme, et ses enfants. C'est un homme de talent, qui puise son éloquence dans son cœur.

Le lecteur de journaux

C'est l'honnête bonnetier du coin, qui, tous les jours, au café, avale son petit verre et les huit ou dix journaux de l'établissement. Demandez-lui ce qu'il a lu, — ce qu'il a retenu, — et surtout ce qu'il a compris...



102

Le vieux professeur.

103

L'amateur de vieux livres.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

Aubert, l'éditeur du *Musée Philipon*, met en vente un grand dessin comique dont tous les journaux ont parlé avec éloges : c'est le CHEMIN DE LA POSTÉRITÉ, par M. Benjamin.

L'auteur a placé dans cette piquante composition les hommes de lettres dont nous transcrivons le nom en suivant l'ordre de leur mise en scène.

MM. Victor Hugo, — Lamartine, — Théophile Gauthier, — Francis Wey, — Granier-Cassagnac, — Paul Fouché, — Eugène Sue, — Alexandre Dumas, — Frédéric Soulié, — Balzac, — Alfred de Vigny, — Gozlan, — Viennet, — Germain et Casimir Delavigne, — Méry, — M. et Mme Ancelot, — Alphonse Karr, — Scribe et ses collaborateurs, Mélesville, Bayard, Carmouche, Dupin et ***, — Rosier, — Lauzanne, — Duvert, — Masson, — Paul de Kock, — Varin, — Dumersan, — Jules Janin, — Gustave Planche, — Rolle, — Guinot, — Albert Cler, — Briffaut, — Alberic Second, — Louis Desnoyers, — Altaroche, — Hippolyte Lucas et Viardot.

Le CHEMIN DE LA POSTÉRITÉ restera comme une des bonnes *comicalités* de notre époque.

MÉLANGES,

Par CHAM et E. FOREST

104

(LE MONSIEUR A MOUSTACHES.) Ma femme, qui vous avait donné rendez-vous, est indisposée; elle m'a prié de venir vous le dire...

105

Visite de voisinage.

Expressions lyriques.

106

La reine de Chypre. — Expression d'effroi mêlé d'indignation.

107

Duprez. — Expression de la flamme qui brûle son âme pour sa dâme.

108

Toujours Duprez. — Expression de son malheur, de sa douleur et de son horreur pour le ravisseur.

109

Le vénérable père Cassandre-Andréa, expression d'étonnement.

110

Tu n'auras pas ma... fille. — Expressions diverses.

111

Les figurants. — Expressions de la plus aimable ivresse.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

MUSÉE PHILIPON.

Une scène de *Quinola*.

Pierre Durand, dans la spirituelle *Revue de Paris* qu'il fait au *Siècle*, dit à propos de *Quinola* :

« On pourrait défrayer plusieurs feuilletons avec les anecdotes et les » mots, bons ou mauvais, qui circulent au sujet de *Quinola*, le fameux » drame de M. de Balzac. Jamais Quinola, forcé par ruse dans une partie » de reversis entre quatre douairières de province, ne fit parler la société » d'une petite ville autant que le valet de cœur espagnol, héros de la » pièce nouvelle, fait parler depuis quelques jours tout ce qui, à Paris, » croit avoir le droit de porter la parole, c'est-à-dire à peu près tout le » monde.

» La veille du grand jour, l'auteur offrit une loge à un très-opulent » banquier d'origine allemande. Le financier en question parle français, » mais avec une prononciation déplorable. Il a su gagner des millions, » mais il n'a pas su perdre son accent tudesque. C'est qu'il y a des choses » données par la nature et que rien ne peut enlever, pas même la plus » grande fortune, et l'accent germanique est du nombre de ces choses-là. » Or donc, notre banquier, voulant faire un compliment à M. de Balzac, » et lui payer son coupon par une promesse flatteuse, lui aurait dit avec » un sourire doré :

» — Pien opligé, M. de Palssak, temain nous irons aplatir fotre chef- » t'œufre....

» Après avoir lu les feuilletons du lundi qui le traitaient avec la sévérité » que l'on doit à un homme d'un beau talent, et qui opposaient le roman- » cier au dramaturge, M. de Balzac aurait dit :

» — « A propos de mon drame, ils font l'éloge de mes romans; je vais » bien vite publier un roman pour qu'ils fassent l'éloge de mon drame. »

» Le calcul est ingénieux; nous verrons si l'événement en démontrera » la justesse. »

Quinola méritait donc une grande place dans le *Musée comique*, car son histoire se compose aussi bien des scènes plaisantes qui ont égayé la salle, le bureau de locations et la presse quotidienne, que de celles qui se sont jouées sur le théâtre. Mais il aurait fallu, pour cette exhibition, les galeries de Versailles, et nous n'avons pas la prétention de lutter avec notre colossal confrère. Nous nous bornerons à donner une idée du principal personnage, de son caractère et de son costume, en représentant la scène dans laquelle l'auteur a placé le fameux calembour O plus O. Nos lecteurs verront qu'elle est, quoi qu'on en ait dit, d'un excellent comique.

Quinola, déguisé et grimé en vieillard, vient, sous le nom du grand-père de Fontanarès, relever le crédit de son maître et berner le faux savant don Ramon.

Nous citons de mémoire, et nous devons nécessairement faire au texte original quelque tort involontaire.

TROISIÈME ACTE.

112

QUINOLA. — Quoi! vous seriez le fameux don Ramon?

DON RAMON. — Oui.

QUINOLA. — Le grand don Ramon?

DON RAMON. — Oui.

QUINOLA. — Ce savant qui a donné la raison de tant de choses qui se permettaient d'exister sans raisons?

DON RAMON. — Oui.

. . . . . .

QUINOLA. — Savez-vous, seigneur don Ramon, pourquoi la vapeur monte en l'air?

DON RAMON. — Je la crois plus légère que l'air.

QUINOLA. — Moi, je la crois plus lourde; puisqu'elle finit par se laisser tomber comme une sotte. Mon petit-fils formule ceci par R plus O; et comme il y a beaucoup d'eau dans l'air, il formule cela par O plus O: c'est-à-dire un nouveau *binum*.

DON RAMON. — Oui, je comprends.

PROMENADE DE LONGCHAMPS.

Tout ce qu'on a vu cette année. — Dessiné par LORENTZ.

Mercredi — premier jour — pas une âme.

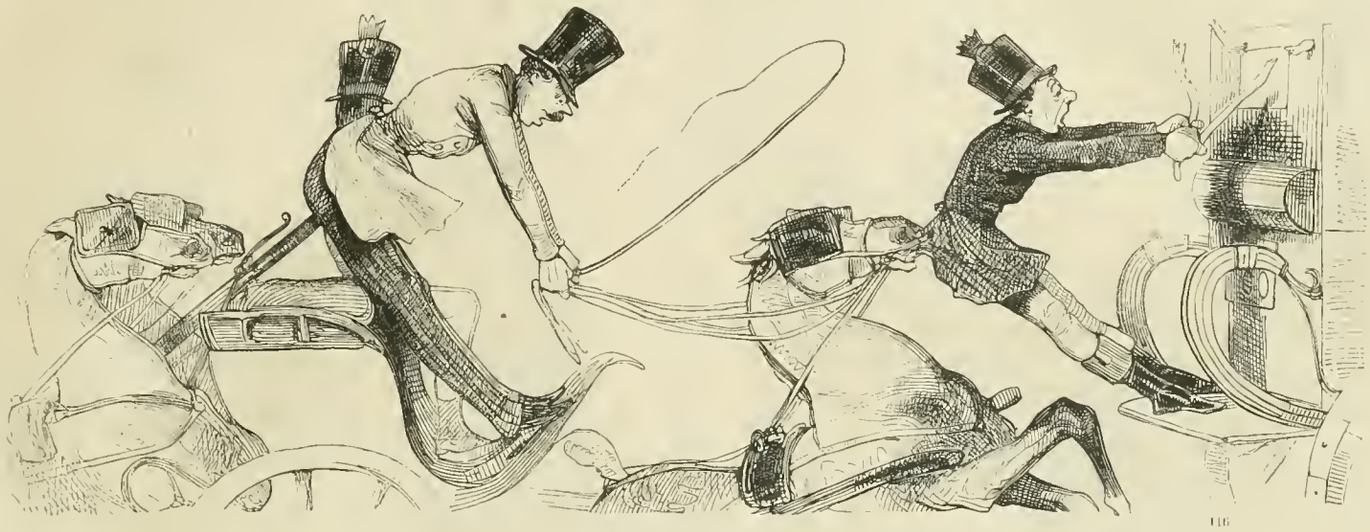
Jeudi — deuxième jour — pas un chat.

Vendredi — dernier jour — l'industrie s'est fait représenter par ses brillants équipages.

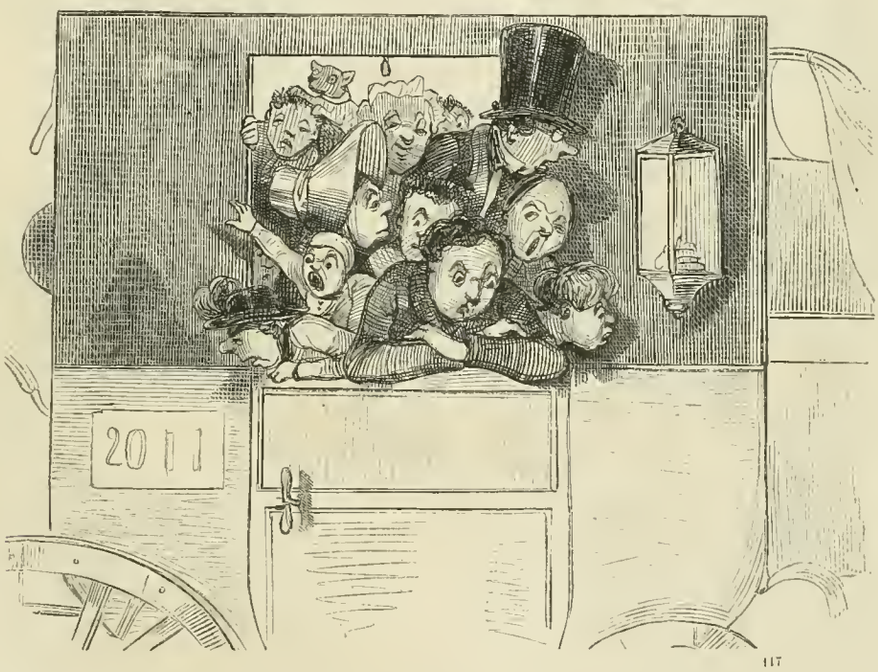
Voitures du gaz non comprimé, — vidanges-postes, — cheminées, — marchands d'allumettes chimiques, — marchands de calorifères, — fabricants de corsets, — bottiers au rabais, — lits en fer, — etc., etc.

PROMENADE DE LONGCHAMPS.

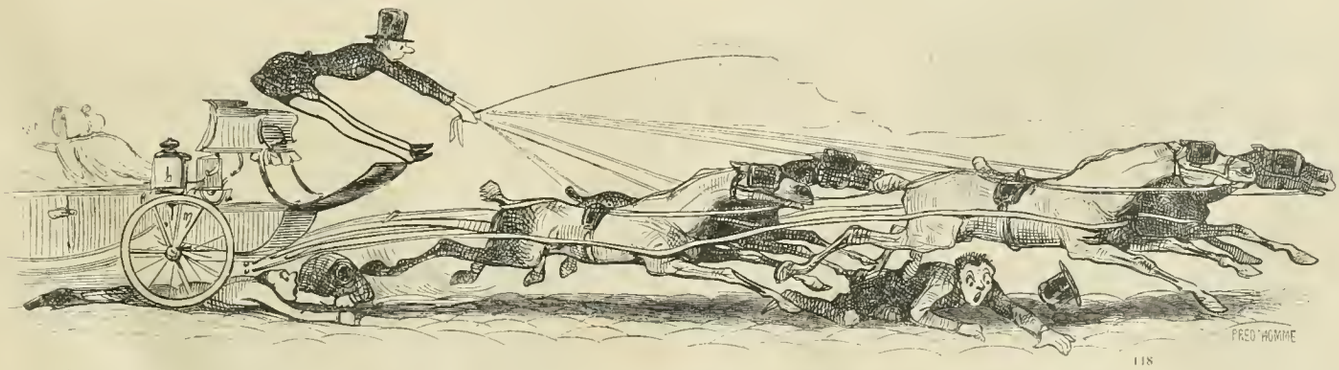
Ce qu'on voyait autrefois. — Dessiné par Cham.



Une file de voitures se touchant toutes par un point quelconque.



Une foule de fiacres remplis de provinciaux, — des tapissières chargées de faubouriens, — des courtauds de boutique montés sur des *locatis*, — des marchands de chevaux étalant leur marchandise.



Sur la chaussée des filles de théâtre renversant le populaire, et dans les contre-allées une multitude de badauds, de flâneurs, de curieux bâillant aux corneilles; des filous lorgnant les poches; des sergents de ville lorgnant les filous; des marchands de coco, des marchandes de gâteaux de Nanterre; tout ce monde-là allant, venant, poussé, pressé, couvet de poussière et fort surpris de ne pas s'amuser. — Quel dommage qu'une aussi belle fête soit perdue!

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

CONTE BLEU

DESTINÉ A FORMER LE BON SENS DE L'ENFANCE.

Composé par **CHAM**, dessiné par **E. FOREST**

Il était une fois une petite fille de village, fort gentille et très-obéissante, ne suçant jamais son pouce et ne faisant jamais de mensonges à sa maman. Aussi était-elle adorée de tout le monde.

Sa mère en était folle, et sa mère Grand' plus folle encore.

Cette bonne mère lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui allait si bien, que partout on l'appelait le petit Chaperon-Rouge

119

Un jour sa mère ayant fait des galettes, lui dit :

120

(L'auteur de ce conte, qui doit se connaître en galettes, affirme que la mère du petit Chaperon les savait faire parfaitement.)

« Va voir comment se porte ta mère Grand', car on m'a dit » qu'elle est malade et qu'elle ne peut rien prendre, ni par le » haut, ni par le bas. Porte-lui cette petite galette, ça la ra- » fraîchira; porte-lui aussi ce pot de beurre pour faire des tarti- » nes. Ta mère Grand' demeure un peu loin, il faut traverser » un bois; raison de plus, va, mon enfant, va toute seule. »

121

L'excellente mère mit le pot de beurre frais sur la galette chaude et la galette chaude sur la tête fraîche du petit Chaperon-Rouge.

Le petit Chaperon-Rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère Grand'.

Dans le bois elle rencontra un loup, donné à l'endroit par M. Dussumier, célèbre naturaliste-empailleur. Ce loup était un vieux lapin très-versé dans la langue française.

122

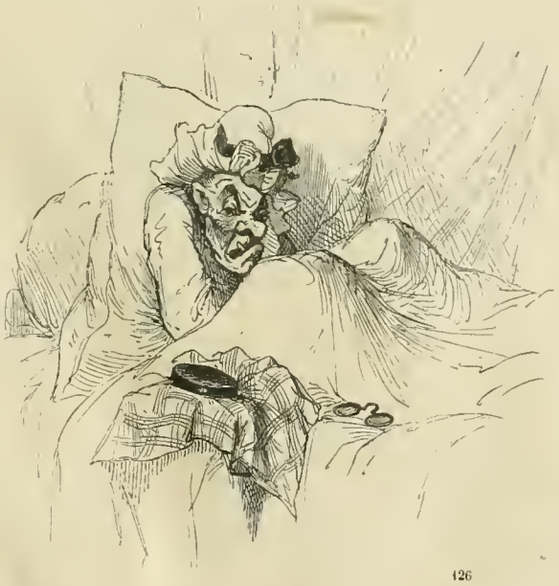
123

124

Où donc allez-vous, jeunesse? lui dit-il. La pauvre innocente, ignorant qu'il était dangereux pour une demoiselle d'écouter les propos d'un mauvais sujet, répondit : Je vais voir ma mère Grand' et lui porter une galette pour refaire *sa* pauvre estomac.

125

Muni de ce précieux renseignement, le loup, ayant consulté l'Almanach des 25,000 adresses, se mit à courir de toute sa force et se rendit chez la mère Grand'.



126

La mère Grand' allait pousser le hoquet de l'éternité quand le loup cogna à sa porte.

Toc, toc. — Qui est là? demanda la vieille mère Grand'. — Moi. — Qui, vous? — Ami. — Quel ami? — Ze suis le petit Saperon-Rouze, dit le loup astucieux contrefaisant la voix et la prononciation de la jeune fille, ze vous apporte une tite galette et un tit pot de beurre que m'man vous envoie.

La bonne mère Grand', qui était dans son lit (l'auteur dit : *à cause qu'elle se trouvait un peu mal*) et qui avait parfaitement

127

reconnu la voix de sa petite-fille, huma sa prise de tabac, secoua son linge et se mit à lui crier : Tire la chevillette, la bobinette cherra.

Le loup tira la chevillette et entra.... dans une colère de chien. Ce monstre

128

devora la mè tièrement et n'épargna d'elle que son peigne de cui ière de corne et ses lunettes.

129

L'infortunée mère Grand' trouva cela bien dur ; le loup, en la dévorant, fit la même réflexion. Mais après ce frugal repas il éprouva le besoin de se coucher, car la mère Grand' lui revenait à l'esprit et il voulait essayer d'endormir ses remords.

130

Pendant ce temps-là le petit Chaperon s'amusait en chemin, faisait le jongleur avec sa galette et son pot de beurre.

131

jouait à la toupie, cueillait des fraises et poursuivait les papillons.

132

A la fin pourtant elle eut peur d'un galop et prit le sien. Aussi arriva-t-elle tout essoufflée à la porte de sa vénérable mère Grand', dont elle était loin de soupçonner, hélas! le triste sort.

DIGRESSION.

L'histoire devient ici de plus en plus attendrissante; la fin est palpitante d'intérêt. Pleurez, pleurez, mes enfants, mais essuyez-vous et ne reniflez pas...

REPRENONS.

Le petit Chaperon-Rouge finit par arriver. Toc, toc. — Qui est là ? — Le petit Chaperon-Rouge, qui entendit la grosse voix du loup, eut peur d'abord ; mais réfléchissant que sa mère Grand' avait bien le droit d'être enrhumée, il répondit :

131

— Ze suis le petit Saperon-Rouze, qui vous apporte une tite galette et un tit pot de beurre que m'man vous envoie. — Le loup lui cria, le moins bêtement qu'il put : Tire la chevillette, la bobinette cherra.

134

Le sournois, se cachant sous la couverture, ajouta : Donne-toi la peine de t'asseoir.

135

Et comme le loup avait aussi mangé les chaises, le petit Chaperon sauta sur le lit.

136

Couche-toi avec moi, ajouta l'enjôleur. — Le pauvre petit Chaperon, qui était l'obéissance même, se déshabille et se met dans le lit, où il fut bien étonné de voir comment sa mère Grand' était en son déshabillé. L'enfant avait sauté sur le lit avec une pétulance bien excusable à cet âge, et le loup avait éprouvé une commotion tellement violente qu'il avait à l'instant même digéré la mère Grand'. Son appétit revenant de plus belle, le féroce animal se permit un second déjeuner dans la personne du petit Chaperon-Rouge.

137

Prodigieusement engraissé et poursuivi par les remords et par les gardes-champêtres, il s'enfuit dans une forêt vierge du Brésil, emportant avec lui la malédiction des bons citoyens et le mouchoir bleu à carreaux rouges de sa victime.

138

Il mourut dans un âge fort avancé, pleurant les bêtises de jeunesse que lui avait fait commettre l'imagination vagabonde de M. Charles Perrault.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

Après le GRAND CHEMIN DE LA POSTÉRITÉ, qui obtient toujours un succès de vogue, notre éditeur, Aubert, a mis en vente l'HISTOIRE DU PRINCE COLIBRI ET DE LA FÉE CAPERDULABOULA, par Cham, auteur de l'ALBUM SAUGRENU, des FOLIES CARICATURALES, de M. LAMÉLASSE, de M. LAJAUNISSE, de M. JOBARD et des DEUX VIEILLES FILLES A MARIER, albums de salon qui se vendent tous le même prix : 6 francs.

LES

MÉTAMORPHOSES DU JOUR,

Par Grandville.

Mises sur bois par E. FOREST.

139

Nez à nez.

Que diable! vous n'y voyez donc pas clair! — Et vous-même, donc!

140

Le jeune piou-piou.

Quand-quand-quand ficherai-je le camp d' ce maudit camp!

141

Prenez garde, monsieur Jaquot, mon vilain ours peut vous entendre.

142

Ma femme est sortie, ma petite chatte.

143

Y fait beau, à ce matin... —C'est bon! laissez-moi tranquille, vieille bavarde.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

MUSÉE PHILIPON.

UN

ROMAN BIEN NOIR,

PAR

Madame Valentine INDIANA.

ILLUSTRÉ PAR CHAM.

La route qui conduit de Paris à Astrakan renferme quelques lieues d'un paysage merveilleusement pittoresque. Dans ce singulier pays, se trouvent des ruisseaux mélancoliques et rêveurs, des arbres naïfs et suaves.

144

L'œil d'un observateur aurait aperçu au milieu de ce brillant paysage un grand bœuf blanc : son visage reflétait une joie expansive, enfantine parfois, et une légère expression d'ironie ou de pitié semblait animer sa bouche mince et mobile. Rien n'égale le repos de l'âme de ce bœuf ignoré : le luxe, les arts, la garde nationale, les révolutions, les allumettes chimiques et les portraits de M. Dubufe lui sont inconnus ; rien ne l'émeut, rien ne l'étonne. Si vous lui demandez le chemin de telle ville, toute sa réponse consistera dans un sourire de complaisance, comme pour vous prouver qu'il n'est pas dupe de votre facétie.

145

Tandis que le bœuf blanc se livrait à ses pensées en marchant le long d'un pré dont il respirait l'odeur saine et champêtre, une lourde berline de voyage roulait en soulevant les flots d'une poussière noirâtre et blanchâtre : ce n'était rien moins que la noble famille de Villegueux. Les chevaux étaient en proie à une noire mélancolie on eût dit qu'ils ne traînaient qu'à regret cette orgueilleuse aristocratie.

Dans la pesante berline, se trouvait une femme belle et tremblante, qui se plaisait à regarder le taureau : elle était petite, boulotte et rougeaude ; mais, du reste, son visage avait une rare distinction, et était

146

mélancolique comme la lune, — dans son plein, bien entendu, car les croissants ne font naître que des idées cocasses.

147

Bref, quand on contemplait cette jeune femme pendant seulement deux heures trois quarts, elle changeait complétement de physionomie, et se transformait en un être éthéré : on croyait voir un ange moins les ailes et plus deux jupons.

Louise était son nom ; — elle se plaisait à le prononcer Élodie.

Dans cette même berline, se trouvait un petit homme dont les cheveux finissaient de grisonner ; — c'était l'époux légitime d'Élodie, car cet homme avait eu le prosaïsme de lui offrir son nom et sa fortune. — De plus, il se montrait bon père de famille, et travaillait constamment pour laisser de la fortune à ses enfants.

148

Enfin c'était aux yeux d'Élodie un crétin, un monstre, un Papavoine. — Quelle est la femme qui ne l'excusera pas !

Il y avait aussi un troisième personnage..... Ou ?.... faut-il le dire ?.... Eh bien ! oui, je le dirai : le marquis avait eu la bassesse de le faire grimper derrière la voiture.

Son visage ne manquait pas d'une certaine beauté irrégulière ; son nez était camard, mais rempli de noblesse ; son teint, d'une pâleur bilieuse, était jaune mêlé de vert ; ses yeux longs n'avaient pas de couleur — du tout, du tout ! — mais son front

était d'une extrême pureté. Dieu! quel front il avait!... Par un prestige attaché aux beaux hommes, les regards s'habituaient peu à peu aux horribles défauts de sa figure pour ne voir que la beauté de ses épaules; son teint blême, jaune et vert, avait une apparence de calme; ses yeux, où la prunelle incolore nageait dans un émail vitreux, avaient une expression mystérieuse et effrayante, et une immobilité métallique; ses mains étaient remarquables par leur distinction : elles étaient rouges, mais elles étaient grandes. Aucune femme ne le voyait avec indifférence : il était beau à faire peur. Aucun artiste ne pouvait le voir sans désirer faire sa charge.

Et néanmoins Baptiste était un simple prolétaire, qui, trop fier pour cultiver humblement la terre, avait préféré cirer les bottes du marquis de Villegueux

Baptiste était un chasseur, genre de domestiques que l'on dénomme ainsi parce qu'ils ne chassent pas.

149

Aussi, quand Élodie (écrivez Louise) apercevait Baptiste dans l'exercice de ses fonctions, elle se livrait à un désespoir qui aurait attendri un Bédouin de Mascara ou un huissier de Paris

Louise (prononcez Élodie) se tordait comme un serpent boa dont les nerfs sont agacés, et ses yeux versaient des torrents de larmes à faire honte au puits de Grenelle, surtout pour la limpidité.

Quant à Baptiste, dans ces moments à la fois de suprême honte et de suprême bonheur, il baissait ses grands yeux gris ombragés de longs cils noirs et blonds, dont la plupart étaient roux, et ses traits prenaient à la fois une expression de résignation angélique et de farouche désespoir.

150

Laquais! lui, être laquais! lui, avoir la douleur d'être logé, chauffé, nourri et blanchi par un homme qui a de plus l'infamie de lui donner six cents francs par an!

Ah! c'est à se ronger de désespoir ses poings d'homme, c'est à se jeter par la fenêtre, c'est à donner une danse complète au marquis! — Eh bien! malgré cela notre héros eut assez d'empire sur lui-même pour rester pendant quelque temps tranquille comme Baptiste.

Hélas! pourquoi le marquis se mit-il en route pour Astrakan! Ce fut au moment où Élodie contemplait le suave paysage dont nous parlions plus haut et se penchait hors de la portière de la berline, que la vue des blanches épaules de sa maîtresse fit faire irruption au volcan qui bouillonnait depuis long-temps dans la poitrine de Baptiste; — et ne songeant plus à cacher l'amour maudit qui tordait ses entrailles d'homme,

151

152

il mordit la blanche épaule que la rouge Élodie livrait aux regards de son esclave doré; puis, ne mettant plus d'écluses au débordement d'une ivresse passionnée que rendaient bien excusable son organisation phosphorique et son tempérament chimique allemand, des épaules il passe à la tête!

Il voulait avoir une tresse des cheveux de sa bien-aimée, et, la saisissant avec frénésie, il chercha à la couper avec ses dents, tout en pleurant de rage et d'amour, d'amour et de rage.

153

Le mari, le monstre, le scélérat, l'aristocrate de mari, s'apercevant de la conduite échevelée de sa femme, au lieu de faire semblant de dormir et de fermer les yeux, comme l'aurait fait tout homme ayant un peu d'usage, saisit violemment

154

les mains d'Elodie dans ses mains osseuses, qui viennent d'acquérir tout à coup la force d'un étau, et les broie conjointement avec ses bagues et ses gants-Jouvin!

Horrible gâchis conjugal !

155

Ce n'est pas tout ! la vengeance de cet homme n'est pas assouvie : ses doigts étaient tout à l'heure un casse-noisette : maintenant ils se transforment en pinces, et ses ongles suffisent pour dévisser en un clin-d'œil le boulon qui se trouve au fond de la voiture ; puis patatra ! — le siége du malheureux Baptiste ne se trouvant plus suspendu, ils roulent tous deux au fond d'un précipice de quatre mille pieds au-dessous du niveau du taureau blanc !!!

A la vue de ce spectacle plein d'horreur, qu'ils ne pouvaient apercevoir, les chevaux de la voiture reculèrent d'horreur dans une caverne pleine de serpents noirs et de crapauds vert-émeraude ! — Il y a trois ans de cela, et ils n'en sont pas encore sortis !

156

Déplorable effet des passions et des précipices !

Qui jamais se serait douté que la noble famille des Villegueux aurait ainsi fini obscurément dans une caverne destinée primitivement par la nature à n'être l'asile que de simples crapauds ! — et, chose encore plus horrible, le postillon, le naïf postillon, qui n'avait trempé en rien dans toute cette affaire, n'en fut pas moins victime.

Le malheureux, deux minutes auparavant il chantait encore qu'il allait revoir sa Normandie ! — Faites donc des projets !

Quant au malheureux Baptiste, il est désormais plus tranquille que jamais ; — trouvé au fond de son torrent par des pâtres de la vallée qui recueillirent et gardèrent avec le soin le plus religieux ses restes mortels, — tels que redingote, chapeau, galons d'or et bottes, — il fut enseveli avec tous les honneurs qui n'étaient pas dus à son rang par les héritiers du marquis de Villegueux, qui crurent reconnaître le tibia de leur oncle.

D'autant mieux qu'ils n'étaient pas fâchés de le voir définitivement installé au Père-Lachaise pour se faire installer eux-mêmes non moins définitivement dans son château de Villegueux.

Du reste, toujours pleins d'égards pour leur oncle, ces héritiers burent à sa santé avec les pompiers funèbres.

157

Aujourd'hui, des quatre personnages qui ont joué un rôle dans cette lugubre histoire, il ne reste plus que le taureau blanc, qui est devenu noir d'effroi ; — et encore, lorsqu'on lui demande quelques détails sur ce drame si noir, s'obstine-t-il à garder le silence le plus profond !!

158

PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

M. Aubert met en vente le 10e Album de la collection des *Jabot*, — *Crépin*, — *Vieux-Bois*, — *Lajaunisse*, — *Lamelasse*, etc. C'est l'Histoire du prince Colibri et de la fée Caperdulaboula, par M Cham, auteur des deux cahiers intitulés les Folies caricaturales et l'Album saugrenu. Notre éditeur fera bientôt paraître les Aventures de M. Télémaque, par le même artiste.

La Galerie des femmes de George Sand est également publiée par la maison Aubert et comp. Cet ouvrage formera un très-riche keepsake, composé de 24 notices par M. Lacroix (le bibliophile Jacob) et de 24 magnifiques portraits gravés à Londres d'après les peintures de M. Charpentier. Le livre sera entièrement terminé à la fin de novembre, de manière à former un très-beau cadeau d'étrennes ; il paraît en 18 livraisons, composées chacune d'une notice, d'un portrait sur acier et de belles gravures sur bois intercalées dans le texte. Prix de la livraison : 1 franc.

Galerie royale de Costumes. Les cinq premières livraisons de cette collection, qui n'a pas de rivale dans l'estampe, donneront les cinquante plus beaux costumes de toute l'Italie ; ils sont lithographiés par MM. Alophe, Dollet et Janet-Lange, sur les études peintes d'après nature, en Italie, par M. Pingret, à qui S. M. le roi de Naples a bien voulu fournir les moyens d'exécuter cet intéressant travail. Chaque livraison, composée de 10 costumes in-folio coloriés avec le plus grand soin, se vend 30 francs.

Les Miroirs comiques, albums de poche par MM. Cham et de S*** : *Miroir du Bureaucrate*, — *Miroir du Calicot*, — *Id. de l'Étudiant de première année*, — *Id. de l'Étudiant en vacances*, — *Id. du Lovelace*, — *Id. du Dandy*, etc., etc. Ces très-gentils petits albums sont fort amusants ; ils sont destinés à servir de distraction aux personnes qui s'embarquent dans une diligence, sur un bateau à vapeur ou dans les wagons des chemins de fer.

Prix de chaque album : 50 centimes.

Sous peu paraîtra, chez les mêmes éditeurs, un Hiver a Paris par Jules Janin ; grand in-8° orné de 18 gravures anglaises de la plus grande beauté.

Nouvelle manière de lire les vieux auteurs.

BEAUTÉS COMIQUES

DES TRAGÉDIES

DE RACINE, CORNEILLE, etc.

Compositions de CHAM, mises sur bois par FOREST.

159

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a point instruit à les entendre,
Et les dieux contre moi dès long-temps indignés,
A mon oreille encor les avaient épargnés.
(*Iphigénie*, acte II, scène 5.)

160

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.
(*Iphigénie*, acte II, scène 7.)

161

. . . . Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez pas mes yeux.
(*Iphigénie*, acte III, scène 2.)

162

Rigoureuse fortune, achève ton courroux.
Ah! sans doute voici le dernier de tes coups.
(*La Thebaïde*, acte II, scène 3.)

163

C'est là tout le danger que vous pouvez courir,
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
(*Iphigénie*, acte II, scène

164

Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.
(*La Thebaïde*, acte III, scène 6.)

165

Un père en punissant, madame, est toujours père;
Un supplice léger suffit à sa colère.
(*Phèdre*, acte III, scène 3.)

166

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût!

167

Mais il faut des amants excuser l'injustice;
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon,
Achille préférât une fille sans nom...

(*Iphigénie*, acte II, scène 5.)

168

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.

(*Iphigénie*, acte III, scène 2.)

Dans les livraisons prochaines nous publierons :

COMME QUOI NAPOLÉON N'A JAMAIS EXISTÉ,
LE BALLET DE GISELLE,
LES MODES FRANÇAISES DEPUIS LOUIS XIII,
LA BELLE AU BOIS DORMANT, ETC., ETC.

L'EXPOSITION

DESSINEE PAR GAVARNI.

Raisons secrètes qui ont déterminé tant de curieux originaux à livrer au public le spécimen de leur physique.

167

Un Député. Portrait destiné à Mlle ***, danseuse de l'Académie royale de Musique.

168

Un Savant. L'artiste, sollicité par son modèle, lui a libéralement accordé quelques pouces de front au delà de ce qui lui revenait. Tableau commandé par la ville natale du grand homme.

171

Demoiselle a marier. Prospectus commandé à M. Dubufe pour aider au placement.

172

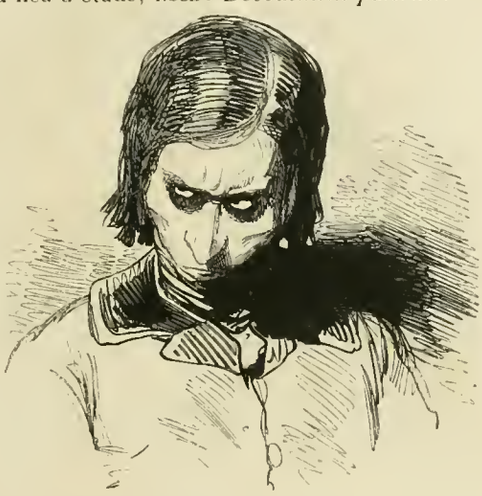
Un Monsieur qui a posé pour faire plaisir à sa femme.

173

Portrait de l'Auteur. L'artiste modeste a voulu rendre cette pensée naïve : *Les femmes sont folles de moi.*

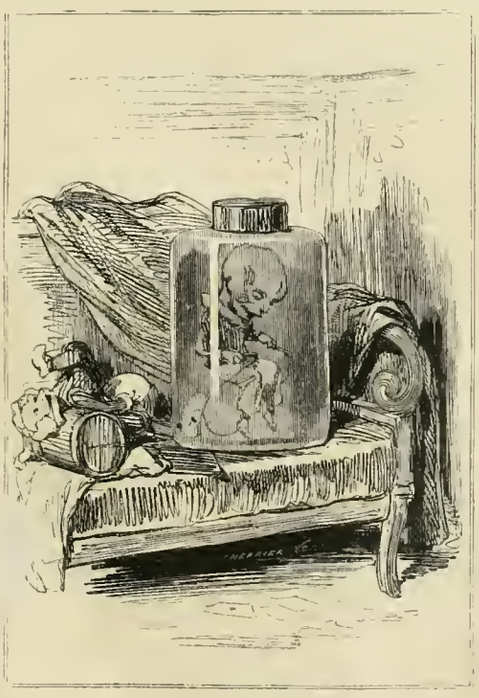
174

Étude. L'artiste a fait poser son malheureux père en plein soleil. Au lieu d'étude, lisez : *Dévouement paternel.*



175

M. ***, journaliste. Ce Monsieur prend l'air féroce, tant qu'il peut, afin qu'on dise : « Dieu ! doit-il être méchant ! »



176

Portrait d'Enfant. Le salon en est rempli, tous ne sont pas [illegible] des bocaux, mais beaucoup mériteraient d'y être.

177

Mademoiselle Eudoxie ***, née Bourdillard, ex-étudiante du quartier latin, ex-modiste, ex-lorette de troisième classe, aujourd'hui artiste dramatique aux appointements de 50 francs par mois. — Portrait payé sur ses économies, 10,000 francs.

Nota. Ce tableau étant destiné à son excellence le ministre plénipotentiaire de ***; mademoiselle Eudoxie *** n'a pu livrer à l'admiration du public que ses épaules; le complément se trouve dans le tableau de M. ***, exposé sous le titre : *Odalisque au bain.*

MÉLANGES

ET

CROQUIS SUR DIFFERENTS SUJETS,

PAR CHAM,

Mis sur bois par E. FOREST.

178

Une nuit quelque peu agitée.

179

— C'est comme ça que tu joues aux dominos? t'es pas fort du tout! T'as crânement l'air de n'avoir que le double blanc.

180

— Arthur, tu es un monstre! tu viens au bal t'amuser comme un Turc, tandis que ta pauvre petite femme pleure toute seule... le départ de son cousin... c'est affreux!

181

Lion et lionne de la banlieue.

182

— Les maîtres, voyez-vous, c'est des grigoux! Prétendaient-y-pas que l'petit n'avait pas sa première dent, et que j'disais ça pour avoir mes étrennes? Mais, pas si bête; j'y ai arraché sa dent, à c'pauv'chéri, et je leu-z-y ai fait voir. Ah! mais!

183

Première chanteuse, jeune première, amoureuse d'opéra-comique. — 30,000 francs d'appointements.

184

Ma portière, au moment où l'Aurore aux doigts de roses ouvre les portes du matin.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

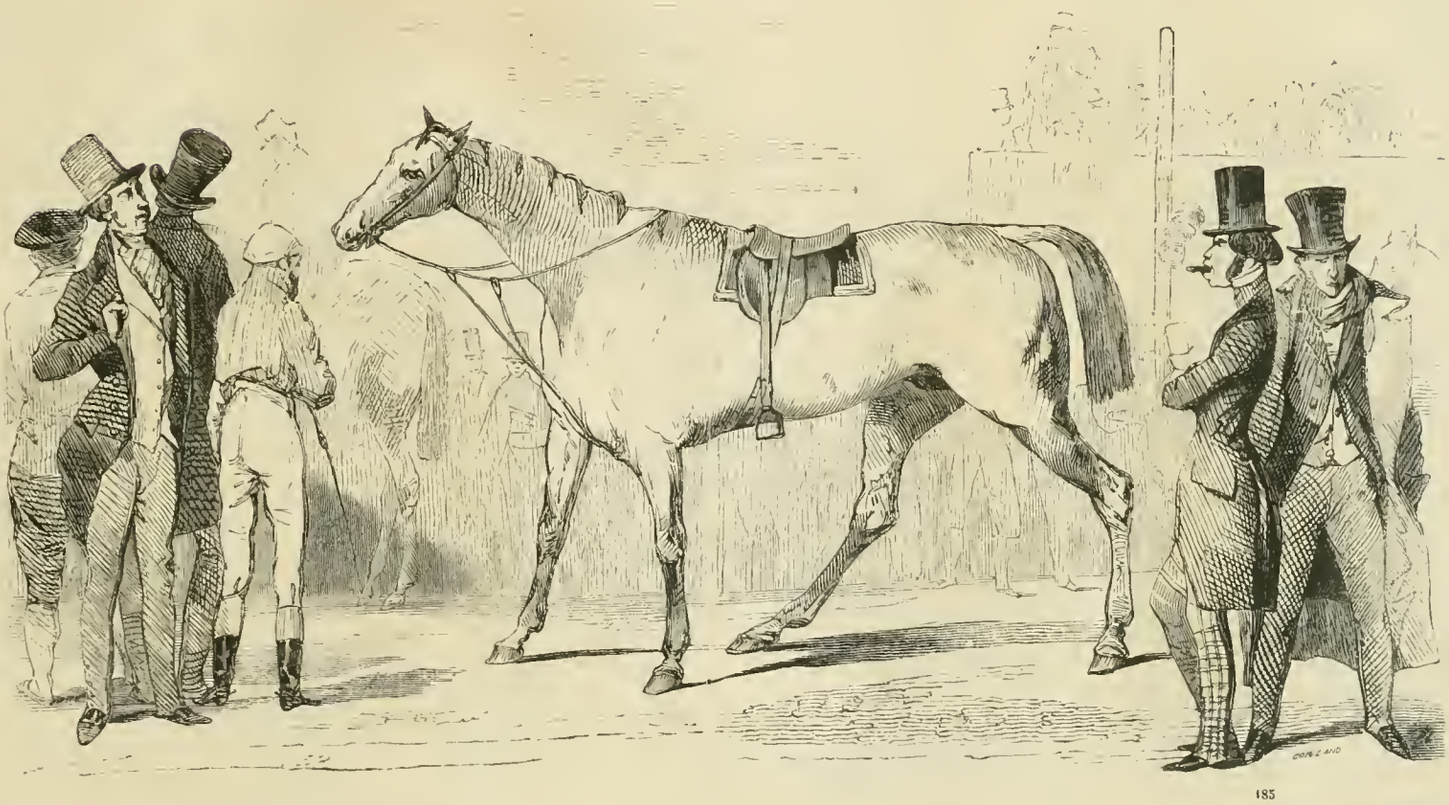
6e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

COURSES DU CHAMP-DE-MARS.

(Le premier dessin par M. Eugène Lami, les autres par M. Cham.)



185

Les courses du printemps, fondées par la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France, sont toujours les plus brillantes : celles de cette année offraient un nouvel attrait, c'était la première fois qu'on faisait dans le Champ-de-Mars une course à la haie. — Le premier prix était une bourse de 1,000 fr. offerte par le Jockey-Club pour chevaux et juments pur-sang nés et élevés en France.

Le prix a été gagné par *Marengo*, à M. Rivière — et noblement disputé par *Auriol*, à M. Achille Fould.

186

L'ardeur de quelques chevaux a long-temps rendu le départ difficile : *Witheface*, à M. d'Hédouville, s'est fatigué par son impatience au départ, et c'est à cela (disent ceux qui avaient parié pour lui) qu'il a dû de ne pas gagner le prix.

187

Quelques autres auraient eu besoin de pétards, de poussées et de trognons de choux pour se décider à partir : ils n'étaient pas disposés à lutter ce jour-là : sans cela, disent les parieurs désappointés, ils n'auraient pas perdu.

Spectacle amusant que présentent les Courses.

188

Ce qu'on appelle tomber en clown, — piquer une tête, — monter au rebours, -- compatir au malheur.

189

Arriver ventre à terre.

190

Les ricochets.

192

Grotesques.

191

M. le vicomte de Calicot.

193

Noble émulation.

194

Style Franconi.

195

Suspension.

196

Changement de cheval.

197

Félix, rôle de Robin.

LES

MÉMOIRES DU DIABLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM Étienne ARAGO et Paul VERMOND.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Dessins par M. Dollet.

De toutes les pièces jouées depuis dix ans sur les petits théâtres, il n'en est peut-être pas une qui ait obtenu un plus légitime succès que les Mémoires du Diable.

C'est le vaudeville à la mode, la *fureur* du jour; nous lui devions une place, et nous la lui donnons avec plaisir.

Tout ce qui fait le charme dramatique: l'intérêt, la curiosité, le sentiment et la gaieté, tout cela se rencontre dans le petit chef-d'œuvre de MM. E. Arago et P. Vermond.

Et, ce qui est à la vérité moins rare que la réunion de ces qualités, l'ouvrage est parfaitement joué.

Félix est un diable charmant, à ce point que nous ne serions pas surpris d'apprendre qu'il a ensorcelé quelque spectatrice. Peut-être le verrons-nous un jour, comme Elleviou, seigneur châtelain, maire et éligible!

Bardou a tiré le plus beau parti d'un bout de rôle dans lequel il n'a pas vingt mots à dire. Il représente un pauv
sert machin
drame. C
gné,
créa

199

Bardou, rôle de Jean Gauthier.

Adolphe, rôle de

HISTOIRE

DES

MODES FRANÇAISES

Depuis Henri III jusqu'à nos jours.

Dessins de Ch. Vernier.

Depuis environ vingt-cinq ans, le costume français est resté à peu près stationnaire, et pourtant ce n'est pas faute de tailleurs, car jamais on n'en compta un plus grand nombre à Paris, qui sont tous plus *brevetés* les uns que les autres. — Mais tous ces arbitres de la mode ont beau se mettre la tête entre les deux mains pendant une journée entière pour chercher quelque chose de nouveau, ils ne trouvent guère qu'une migraine, — chose qui ne vaut pas un brevet.

L'histoire de la mode en France formerait un livre beaucoup plus instructif qu'on ne pourrait le croire au premier abord, car M. de Buffon, cet écrivain de tant de style et de manchettes, aurait dû écrire : — *L'habit, c'est l'homme!*

Nous pourrions prouver cela en remontant jusqu'au déluge, époque très-décolletée où le paletot n'était pas inventé. Ce qui fut cause d'une foule de crimes. Mais nous nous contenterons de remonter jusqu'au règne de Henri III.

Voyez ce *Mignon* au justaucorps de velours, au manteau de satin et à la fraise empesée; — comment cet homme, qui porte des boucles d'oreilles, ne serait-il pas reconnu immédiatement pour un de ces êtres efféminés qui avaient transporté à la cour de France toute la mollesse de l'Italie?

202

Sous Louis XIII, le jeune seigneur français jette loin de lui tous ces oripeaux italiens ; — il ombrage sa tête chevelue d'un vaste chapeau gris à longue plume rouge, retrousse sa moustache avec fierté, et sa longue rapière ne le quitte pas plus que ses bottes à éperons. — Il fallait toujours être prêt à tuer son homme, puis à monter à cheval pour fuir la colère du Cardinal.

203

On aurait peine à reconnaître, dans les têtes si fières des *Frondeurs*, les fils des mignons d'Henri III. Mais si la mode du jour avait voulu que ces jeunes seigneurs ne connussent que

204

'able que les guerres de la
— Tenez donc campagne
blanche. — Même avec

206

nos tristes costumes actuels, la révolution de juillet n'aurait jamais eu lieu s'il avait plu pendant trois jours.

Comment le siècle de Louis XIV n'aurait-il pas aussi été celui de l'étiquette et du cérémonial, quand les seigneurs et les dames de la cour étaient toujours brillants d'or des pieds à la tête! — Tout était noble à cette noble époque; car on portait jusqu'à de nobles perruques

Du moment où Louis XIV eut la prétention d'être un soleil, tous les princes et ducs ne pouvaient pas faire moins que de se poser en autres astres plus petits, mais non moins brillants; — et il n'est pas jusqu'aux marquises qui ne fussent de véritables comètes dont la queue se trouvait portée par un petit négrillon, lui-même tout vêtu d'or.

Sous la Régence et sous Louis XV, la coiffure et le costume perdent de leur ampleur; et comme les cheveux grisonnent vite quand on passe les nuits dans des orgies échevelées, — la poudre vi[illegible]imuler les faiblesses de la nature, et désormais tous le[illegible]nt vingt ans jusqu'à soixante ans.

207

De plus, comme les femmes mariées rendaient beaucoup de visites en ville, elles adoptèrent généralement le vaste capuchon, qui, dans certaines circonstances, savait parfaitement voiler les traits.

Et puisqu'on était en train d'user d'artifices, il n'en coûtait pas plus de se grandir et de se donner une fine taille : on inventa les hauts talons et les hanches postiches, — sans compter les mouches, le blanc, le rouge, etc., etc. — Bref, tout était postiche, jusqu'à la vertu de ces dames.

208

Sous Louis XVI, la lutte des idées françaises et des idées anglaises, qui commençait alors à s'engager, se manifesta tout d'abord par la création de l'habit à la française et de l'habit à l'anglaise; — et les femmes elles-mêmes se partagèrent entre le

209

simple chapeau à la *Grandisson* et les orgueilleuses plumes blanches, derniers vestiges d'une aristocratie battue en brèche de parts.

210

Du reste, il faut avouer que l'habit de cour de cette époque était d'une élégance pleine de bon goût, que les tailleurs n'ont pas su retrouver depuis cinquante ans. L'habit à la française, que Humann et les autres arbitres de la mode ont essayé de ressusciter dans ces derniers temps, est bien taillé avec autant de grâce qu'en 1780; mais l'*Elbeuf* ou le *Sedan* ne peut pas lutter contre le magnifique velours de Lyon enrichi de broderies plus magnifiques encore.

211

Dix ans plus tard, le *Bourracan* régnait seul en France, le malheureux habit à l'anglaise avait été tellement tiraillé qu'il avait perdu ses pans dans la bagarre, et il se trouva transformé en veste.

212

La coiffure devait forcément suivre la simplicité du costume, et les cheveux peu frisés des Montagnards étaient surmontés du simple bonnet que vous connaissez. — Les femmes elles-mêmes bannirent un luxe devenu intempestif.

213

La réaction politique qui eut lieu après le 9 thermidor ne manqua pas d'avoir son contre-coup dans les modes, et les pans imperceptibles de la veste s'allongèrent tout à coup d'une manière gigantesque, — la petite cravate à la Colin se transforma en un immense rideau de mousseline, et, pour compléter leur costume, les *incroyables* s'affublèrent de boucles d'oreilles, de

214

chaînes, de pendeloques, de lorgnons et de tout ce qu'ils purent trouver de plus bizarre dans les boutiques des quincailliers

215

Sous l'empire, le costume officiel eut une pompe théâtrale; toutes les femmes s'étudiaient à prendre l'air d'impératrices; dam! on ne savait pas ce qui pouvait arriver!

216

Le costume du simple bourgeois était moins flatteur à l'œil, mais il n'était pas nécessaire que les *Pékins* fussent agréables

217

et pussent plaire aux femmes, qui, par parenthèse, avaient eu la déplorable idée de trouver que la coiffure de feu l'empereur *Titus* était le modèle idéal du joli, et la non moins déplorable fantaisie de porter leur taille sous le bras. — Cela pouvait être commode, mais ça n'était pas beau.

218

Sous la Restauration, les gigantesques chapeaux reprirent le dessus, et le règne des manches à gigot fut encore plus

219

long que celui de Louis XVIII, car il dura jusqu'en 1830.

220

La chose la plus mémorable du règne de Charles X fut l'ar-

rivée à Paris de la *girafe*; aussi les *coiffures à la girafe:* furent-elles en grande vogue.

221

Depuis 1830, une révolution complète s'est opérée dans le costume féminin par suite de l'apparition des manches plates et des mantelets, et dans le costume masculin par suite de l'invention du paletot, espèce de sac orné de poches dans lesquelles on fourre ses mains et sa canne.

De plus, comme nous vivons à une époque excessivement pacifique, tout le monde porte des moustaches.

222

Quant aux modistes, elles n'ont pas voulu rester en arrière en fait d'invention, et, après de nombreuses recherches, elles se sont décidées, comme nouveauté du dernier bon goût, à prendre pour patrons les chapeaux de *tireuses de cartes*, autrement dit *chapeaux à la vieille*, — et affublées de ce travestissement, toutes les Parisiennes les plus élégantes se trouvent excessivement jolies, ce qui nous laisserait croire qu'il n'y a plus un seul miroir à Paris!

PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

M. Delloye, que les bibliophiles connaissent déjà par tant de charmantes publications, fait paraître chez Aubert et Cie les CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE, illustrés par de fort belles gravures sur acier, d'après les dessins de notre collaborateur, M. Trimolet, et par M. Steinheil. *Malbroug*, — *Monsieur et Madame Denis*, — *Le roi d'Yvetot*, — *Il pleut, bergère*. — *Je l'ai plante*, — *Aussitôt que la lumière*, — *Nous n'avons qu'un temps à vivre*, — et le *Comte Ory*, sont en vente. Chaque livraison contient une ou deux chansons, quatre gravures, une notice historique et la musique de la chanson; tout cela pour soixante centimes.

Croquades de circonstance,

PAR M. CHAM.

223

Gare dessous!

224

De l'eau jusqu'à la cheville.

225

Cavalier à pied.

226

Deux invalides.

227

La course au village.

228

Le bidet de Jean-Louis.

229

Le cheval de M. le curé.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

7e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LES

CHAMPS-ÉLYSÉES, LE 1ER MAI.

JEUX, EXERCICES, SPECTACLES ET AMUSEMENTS POPULAIRES.

Dessins de M. CHAM.

231

Le nain. — Manière de lui donner de l'expression. Ce procédé, simple et facile, pourrait être employé fort utilement avec certains comédiens du roi.

232

Le jeu du crochet. — Ça ne vaut rien; c'est à refaire. — Donnez encore un sou, et recommencez.

233

L'Hercule patagon mange de la viande crue, des pierres *idem*, et porte à bras tendu toute personne de l'honorable société qui veut bien l'honorer de sa confiance.

230

234

Mademoiselle Bellelame fait des armes avec messieurs les militaires de tous grades; elle donne des leçons d'armes, de bâton et de savate. S'adresser chez le marchand de vin du coin.

235

Manière d'arracher les dents sans violence et sans la moindre douleur.

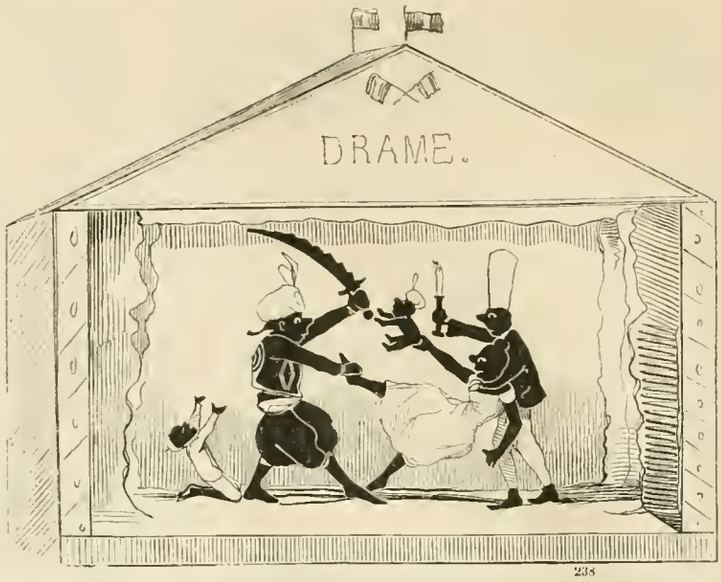
M. Mirobolo vend aussi la poudre dentifrice et vermifuge de Venise. Cette poudre donne à la bouche une odeur agréable, et guérit radicalement les cors aux pieds.

236

L'ours apprivoisé. — La douceur de ce docile animal permet aux pères et mères de famille de laisser approcher les personnes qui leur sont le plus étrangères.

237

Le mimodrame de fondation. — Grrrrrande victoirrrrre — rrrremporrrtée parrrr l'arrrrmée frrrançaise.



238

Le mélodrame classique. — Une femme amoureuse, malheureuse et persécutée ; — un affreux et cruel tyran ; — un domestique fidèle et dévoué, etc., etc.

239

Le jeu de l'obus. — Oh ! buse de joueur!

240

Le jeu de l'arbalète. — Touché!...

241

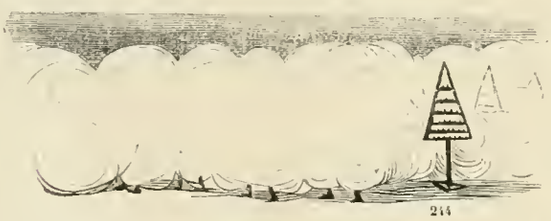
L'escamoteur. — Je vais escamoter le chien de madame ; j'escamoterai ensuite madame elle-même.

242

Rangez-vous !

243

Retour du feu d'artifice. — Un monsieur à la broche.



244

L'illumination. — Plus il y a de lampions, plus il y a de fumée.

245

La danse. — Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.

246

La loterie. — Le muméro 100 a gagné une tasse!

247

La balance. — Une femme de poids.

LA

BELLE AU BOIS DORMANT,

CONTE A DORMIR DEBOUT,

Invente par M. Ch. Perrault, illustre par M. Cham.

Il y avait une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir pas d'enfant, si fâchés, mais, là, si fâchés! qu'on ne saurait le dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : à Enghien, à Vichy, aux Eaux-Bonnes, — les bonnes étant spéciales pour les enfants. — Rien n'y fit.

248

Voyant que toutes les eaux, tous les bains de la terre ne faisaient rien, le roi essaya les eaux du ciel, et mit la reine à la

249

porte au plus fort d'une averse. Cette fois le remède opéra : la reine prit un excellent rhume de cerveau; elle éternua, éternua

250

tant et si bien, qu'elle accoucha d'une fille; ce qui remplit de joie le cœur du roi, son mari.

251

L'enfant était le portrait tout craché de monsieur son père, ce qui désolait madame sa mère.

On fit un beau baptême; on donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées qu'on put trouver dans le pays; et comme ce pays en produisait une assez grande quantité, on en trouva sept. Chacune lui fit un don, attendu que c'était la cou-

tume des fées, — en ce temps-là, — et la princesse eut par ce moyen toutes les perfections imaginables.

Après la cérémonie du baptême, les sept marraines revinrent au palais, où il y eut un grand festin. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui en or massif, dans lequel il y avait une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or.

252

Les beefteacks étaient en platine, accommodés aux rubis et aux émeraudes.

Les mâchoires de fées vinrent bien à bout des rubis et des émeraudes, mais elles trouvèrent les beefteacks un peu fermes; toutefois elles ne s'en formalisèrent pas, car ils étaient offerts de bon cœur.

Mais au moment où chacune prenait place à la table, on vit entrer une vieille fée, qu'on avait oubliée dans les lettres d'invitation parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour en ruines comme elle, et qu'on la croyait morte ou enchantée. Elle n'était pas enchantée du tout de ce

253

manque d'égards, et venait pour donner à la famille royale de l'endroit une leçon de civilité puérile et honnête.

Le malheureux roi vit alors toute l'énormité de sa boulette.

254

Il voulut la réparer, et courut à la cuisine chercher une assiette pour la huitième fée. Le dîner dès lors fut manqué; on en avait dérangé la symétrie par cette brioche du premier service.

La vieille fée se mit à table; mais il n'y eut pas moyen de lui faire la galanterie d'un étui d'or massif comme on en avait donné aux autres : elle n'eut qu'un pauvre couvert en métal d'Alger.

Elle en conclut qu'on la méprisait, bouda et grommela entre ses dents pendant tout le dîner. On remarqua le geste bizarre

255

qu'elle faisait chaque fois que les convives parlaient du bonheur dont ne manquerait pas de jouir la très-illustre princesse.

256

Tout cela parut plus ou moins irrévérencieux; mais les fées jouissaient de tous les priviléges des princes du sang : les lois n'étaient pas faites pour elles, et l'on n'eut rien à dire.

Une des jeunes fées (les fées étant immortelles, celle qui n'avait que mille ans était considérée comme une bambine), — une des jeunes fées qui se trouvait auprès de la vieille l'entendant prononcer les mots de pingre, drôle, et autres substantifs ou adjectifs insolites, et se doutant qu'elle pourrait faire quelque présent fâcheux à la petite princesse, sortit à la fin du repas sous un léger prétexte, et courut se cacher derrière une tapisserie, afin de parler la dernière, et de corriger, autant qu'il lui serait possible, le don funeste de la vieille rageuse.

Alors les fées commencèrent à gratifier la princesse de leurs dons magiques.

La première lui *donna pour don* qu'elle serait la plus belle personne du monde;

La seconde, qu'elle aurait de l'esprit comme un démon;

La troisième, qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait;

La quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien;

257

La cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol;

La sixième, qu'elle jouerait toutes sortes d'instruments dans la perfection.

Le rang de la vieille fée étant venu, elle s'approcha, toujours grommelant, toujours grognant, trouvant le café trop chaud, trop froid, trop léger, trop noir, trop ou pas assez sucré, et dit, en branlant la tête comme un Chinois de marchand de thé, que la princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'*elle en mourrait.*

258

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât, au moins par politesse.

Dans ce moment, la jeune fée, qui s'était cachée derrière la tapisserie sous le fallacieux prétexte de rattacher sa jarretière, apparut, et dit tout haut ces mémorables paroles : « Rassurez-» vous, grand et puissant roi! qui nous avez gracieusement » offert de si beaux beefteacks, votre fille ne mourra pas pour » une semblable bêtise. Il n'est pas en mon pouvoir de défaire » entièrement l'ouvrage de *mon ancienne*. Mais j'ajoute de mon » crû que la princesse sera portée dans son lit (pour y dormir, » s'entend), et qu'elle y restera le même nombre d'années (cent » ans); au bout de ce temps, le fils d'un roi viendra la réveiller. » J'ai dit. Que les destins s'accomplissent! »

259

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur dont sa fille était menacée, fit aussitôt publier une ordonnance qui prohibait les fuseaux, sous peine de mort.

Plusieurs malheureux, porteurs de jambes en fuseaux, furent arrêtés comme suspects de vouloir *filer*.

260

Au bout de quinze ans, le roi et la reine étant allés, un dimanche, faire une partie d'ânes à Montmorency, la jeune princesse entra chez une vieille bonne femme qui, n'ayant jamais entendu parler ni du grand roi ni de ses ordonnances, filait au fuseau. La jeune princesse, dont le sort était écrit là-haut, voulut

261

essayer cet exercice. Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que,

comme elle était très-vive et un peu étourdie, elle se perça la main avec le manche de la quenouille.

262

La bonne vieille, bien embarrassée, crie, va chercher la garde : on vient de tous côtés, on jette de l'eau à l'auguste nez de la princesse, on la délace, on lui fait respirer de la véritable eau de Cologne de Jean-Marie Farina, on lui frotte les tempes avec de l'eau de Botot; on lui tape dans les mains, dans le dos, partout; mais, je t'en fiche! rien ne la fait revenir : elle ronfle comme une toupie d'Allemagne.

263

Alors le roi, jugeant, avec la sagacité qui ne l'abandonnait jamais, qu'il fallait bien que la prédiction des fées s'accomplît, fit mettre la princesse, dans le plus bel appartement du palais, sur un lit dont les matelas étaient en or massif, — comme les couteaux des fées. — Il ordonna ensuite qu'on la laissât ronfler tranquille jusqu'à ce qu'elle en eût assez.

264

La bonne fée, qui lui avait sauvé la vie en ne la faisant mourir que cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là; elle fut cependant tout de suite avertie de l'événement par un petit nain qui avait des bottes vernies de sept lieues. Elle partit aussitôt, et on la vit immédiatement arriver.

Comme elle était grandement prévoyante, elle toucha de sa baguette tout ce qui se trouvait dans ce château (hors le roi et la reine, qui paraissent n'avoir pas été touchés du tout de l'accident), les gentilshommes de service, les cuisiniers, les puces, les dames d'honneur, les galopins, tous, bêtes et gens, jusqu'à la petite *Poufle*, petite chienne de la princesse, jusqu'à la

265

vieille fileuse, qui allait être pendue, et qui passa du cordon de la potence à celui de la porte.

Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent comme des marmotes.

Au bout de cent ans juste, le fils du roi, qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie (car, à cette époque, les dynasties ne duraient pas cent ans), étant allé à la chasse, aperçut les tours du vieux château royal, et demanda à une vieille femme ce que c'était. — Quel est ce château, Margot! dit-il. — C'est un château *pas laid*, comme vous voyez. Le prince, enchanté de la repartie, donna quinze centimes à la paysanne, et continua ses questions.

266

Il apprit que ce château abandonné était habité par un ogre, — que c'était une fabrique clandestine de monnaie frelatée, — que c'était la maison du sabbat; — il apprit un tas de bêtises à faire peur.

A la fin, un vieux paysan lui dit : — Mon doux prince, j'ai entendu dire par mon père, il y a quatre-vingts ans, que ce château, etc.

(*Ce serait trop ennuyeux de recommencer ici l'histoire de la Belle au bois dormant*; *c'est bien assez d'une fois, Dieu merci!*)

Le paysan ayant tout conté au prince, celui-ci se sentit tout de feu, et se précipita vers le château, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes à son approche.

267

Tout dormait : les mouches ronflaient sur les vitres, les puces rêvaient sur le dos de la petite Poufle, la jeune princesse de cent quinze ans resplendissait comme une sainte dans sa niche. Le prince tomba à genoux, et puisque l'enchantement était enfin fini, la princesse s'écria : — Est-ce vous, mon prince! Nom d'un petit bonhomme! vous vous êtes bien fait attendre; cela n'est guère aimable. Le prince courut réveiller l'aumônier, qui réveilla le bedeau, qui réveilla les enfants de chœur, qui rallumèrent l'encensoir.

Le prince se maria, et eut à l'instant même deux enfants : l'un se nomma *Aurore*, l'autre reçut le nom de *Jour*. Fier de sa nouvelle épouse, le prince ne s'en vanta pas; mais il s'éloignait souvent du toit paternel; ce qui fit penser à la reine, sa maman, que son jeune homme faisait ses farces. Cette respectable mère,

268

qui était une ogresse, conçut l'idée bien naturelle de manger le fruit des erreurs de son fils.

Le roi était mort, et le prince avait amené à la cour sa femme et ses deux enfants. Obligé de partir pour la guerre, il crut ne pouvoir mieux faire que de confier sa petite famille à sa chère maman, dont il connaissait cependant le travers.

Il était à peine parti, que la reine fit venir son cuisinier, et lui demanda un ragoût composé de sa belle-fille et de ses deux

269

enfants. Le cuisinier, qui était un brave homme, mit trois bêtes à leur place; l'ogresse n'y vit aucune différence.

Quelques jours après, elle rencontra sa belle-fille et ses deux enfants aux Tuileries; elle les croyait dans un tout autre endroit. Furieuse d'avoir été trompée dans sa digestion, elle voulut faire une fricassée de famille, à laquelle elle ajouterait l'infortuné cuisinier en guise de cornichon.

270

Mais au moment de mettre cet affreux pot-au-feu, elle voit revenir son fils... Poussée par le remords et par la crainte de Dieu et des gendarmes, elle se précipita dans la marmite destinée à ses chers petits enfants.

271

prince en fut fâché : — *Car*, disait-il, *elle était ma mère, et n'avons-nous pas tous nos petits défauts!*

Les gens qu'on rencontre au Salon le dimanche.

Dessins de M. PLATTIER.

272

Le cordonnier en vieux, dans sa tenue de noces et festins; c'est l'amateur de scènes bachiques et des gravures de M. Six-deniers.

274

L'épicier-droguiste, grand amateur d'intérieurs obscurs, avec un jour, une porte, une fenêtre dans le fond.

273

Le mercier retiré, habitant de la place Royale, amateur de jolis paysages épinards, de fleurs, fruits et miniatures.

275

Le bureaucrate, amateur de *sujets galants*, de nymphes au bain et d'odalisques.

La prochaine livraison contiendra : COMME QUOI NAPOLÉON N'A JAMAIS EXISTÉ.

TEXTE PAR M ***; DESSINS PAR LORENTZ, AUTEUR DE LA *REINE DE CHIFFRE*.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

La 5me livraison de cette magnifique collection connue sous le titre de : GALERIE ROYALE DE COSTUMES, est en vente : elle complette les 50 feuilles de costumes italiens, peints d'après nature par M. Pingret. Les livraisons prochaines seront formées de costumes égyptiens et syriens; — viendront bientôt aussi des costumes persans, turcs, arabes, tous peints d'après nature et rapportés par les artistes français attachés aux ambassades, ou partis en mission. Chaque livraison, composée de 10 feuilles, coloriées par des peintres, se vend 50 francs.

Le COMIC ALMANACK, petit keepsake français fort comique par le texte, mais plus remarquable encore par l'originalité des gravures de M. Trimolet. Ce volume contient 12 planches à l'eau-forte, sur acier, et une multitude de petits dessins gravés sur bois. C'est une des publications les plus piquantes de l'année. M. Trimolet rivalise avantageusement avec le célèbre Cruikshank, qui le premier a publié un livre sous ce titre. Prix, doré sur tranche et cartonné, 5 francs.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

8e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

Comme quoi Napoléon n'a jamais existé.

DESSINS PAR M. LORENTZ.

Voici une petite dissertation qui a déjà obtenu de grands succès, et qui est destinée à de plus grands succès encore; c'est assurément l'écrit le plus ingénieux qui ait été composé et mis en lumière de nos jours. Rien, en vérité, n'est plus fait pour jeter le doute et le trouble dans les croyances contemporaines; rien n'est plus fait pour *préparer des tortures*, non-seulement aux *Saumaise*, mais aux générations futures.

A ceux qu'un simple jeu d'esprit ne saurait satisfaire et qui veulent que leur conscience soit de moitié dans leurs plaisirs, nous dirons qu'une double pensée a pu présider à la conception de cet agréable opuscule : *Duplex libelli dos est.* D'abord on pourrait y voir, dans un intérêt religieux, la réfutation la meilleure et la plus forte de l'ouvrage de M. Dupuis, *l'Origine de tous les cultes*; puis, dans un intérêt plus terrestre, une parodie excellente de cette nouvelle école historique, qui s'est appliquée surtout en Allemagne, à rejeter les faits les plus avérés de l'antiquité, dans le domaine des mythes et des allégories.

Il existe une brochure anglaise, antérieure, croyons-nous, à ce présent travail, ayant pour titre : *Historical Doubt.* Une personne digne de foi, qui l'a lue, nous a donné l'assurance qu'il y a une grande analogie entre la composition étrangère et celle du savant et vénérable bibliothécaire de la ville d'Agen; mais quelque diligence que nous ayons faite, nous n'avons pu parvenir encore à nous la procurer. Si jamais elle tombe entre nos mains, nous nous empresserons de la faire connaître au public.

PETRUS BOREL.

276

Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique. C'est le soleil personnifié; et notre assertion sera prouvée, si nous faisons voir que tout ce qu'on publie de Napoléon-le-Grand est emprunté du grand astre.

Voyons donc sommairement ce qu'on nous dit de cet homme merveilleux.

On nous dit :

Qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte ;

Qu'il était né dans une île de la Méditerranée ;

Que sa mère se nommait *Letitia* ;

Qu'il avait trois sœurs et quatre frères, dont trois furent rois ;

Qu'il eut deux femmes, dont une lui donna un fils;

Qu'il mit fin à une grande révolution ;

Qu'il avait sous lui seize maréchaux de son empire, dont douze étaient en activité de service;

Qu'il triompha dans le Midi, et qu'il succomba dans le Nord ;

Qu'enfin, après un règne de douze ans, qu'il avait commencé en venant de l'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales.

Reste donc à savoir si ces différentes particularités sont empruntées du soleil, et nous espérons que quiconque lira ceci en sera convaincu.

277

Et, d'abord tout le monde sait que le soleil est nommé Apollon par les poètes; or la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande, et elle paraîtra encore bien moindre si on remonte à la signification de ces noms ou à leur origine.

Il est constant que le mot *Apollon* signifie exterminateur; et il paraît que ce nom fut donné au soleil par les Grecs à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une partie de leur armée périt par les chaleurs excessives et par la contagion qui en résulta, lors de l'outrage fait par Agamemnon à Chrysès, prêtre du soleil, comme on le voit au commencement de l'*Iliade* d'Homère; et la brillante imagination des poètes grecs transforma les rayons de l'astre en flèches enflammées que le dieu irrité lançait de toutes parts, et qui auraient tout exterminé si, pour apaiser sa colère, on n'eût rendu la liberté à Chryséis, fille du sacrificateur Chrysès.

C'est vraisemblablement alors et pour cette raison que le soleil fut nommé *Apollon;* mais, quelle que soit la circonstance ou la cause qui a fait donner à cet astre un tel nom, il est certain qu'il veut dire exterminateur.

Or, *Apollon* est le même mot qu'*Apoléon*. Ils dérivent de *Apolluo*, Απολλυω, ou *Apoleo*, Απολεω, deux verbes grecs qui n'en font qu'un, et qui signifient

perdre, tuer, exterminer. De sorte que si le prétendu héros de notre siècle s'appelait *Apoléon*, il aurait le même nom que le soleil, et il remplirait d'ailleurs toute la signification de ce nom; car on nous le dépeint comme le plus grand exterminateur d'hommes qui ait jamais existé. Mais ce personnage est nommé Napoléon, et conséquemment il y a dans son nom une lettre initiale qui n'est pas dans le nom du soleil. Oui, il y a une lettre de plus, et même une syllabe; car, suivant les inscriptions qu'on a gravées de toutes parts dans la capitale, le vrai nom de ce prétendu héros était *Néapoléon*. C'est ce que l'on voit notamment sur la colonne de la place Vendôme.

Or cette syllabe de plus n'y met aucune différence. Cette syllabe est grecque sans doute, comme le reste du nom, et en grec *nè*, νη, ou *nai*, ναι, est une des plus grandes affirmations que nous pouvons rendre par le mot *véritablement*. D'où il suit que Néapoléon signifie véritable exterminateur, véritable Apollon. C'est donc véritablement le soleil.

Mais que dire de son autre nom? Quel rapport le mot *Bonaparte* peut-il avoir avec l'astre du jour? On ne le voit point d'abord; mais on comprend au moins que, comme *bonaparte* signifie bonne partie, il s'agit sans doute là de quelque chose qui a deux parties, une bonne et l'autre mauvaise; de quelque chose qui, en outre, se rapporte au soleil Napoléon. Or, rien ne se rapporte plus directement au soleil que les effets de sa révolution diurne, et ces effets sont le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres; la lumière, que sa présence produit, et les ténèbres, qui prévalent dans son absence. C'est une allégorie empruntée des Perses. C'est l'empire d'Oromaze et celui d'Arimane, l'empire de la lumière et des ténèbres, l'empire des bons et des mauvais génies. Et c'est à ces derniers, c'est aux génies du mal et des ténèbres que l'on dévouait autrefois par cette expression imprécatoire : *Abi in malam partem*. Et si par *malâ parte* on entendait les ténèbres, nul doute que par *bonâ parte* on ne doive entendre la lumière. C'est le jour, par opposition à la nuit; ainsi on ne saurait douter que ce nom n'ait des rapports avec le soleil, surtout quand on le voit assorti avec Napoléon, qui est le soleil lui-même, comme nous venons de le prouver.

2° Apollon, suivant la mythologie grecque, était né dans une île de la Méditerranée (dans l'île de Délos); aussi a-t-on fait naître Napoléon dans une île de la Méditerranée, et de préférence on a choisi la Corse, parce que la situation de la

278

Corse, relativement à la France, où on a voulu le faire régner, est la plus conforme à la situation de Délos relativement à la Grèce, où Apollon avait ses temples principaux et ses oracles.

Pausanias, il est vrai, donne à Apollon le titre de divinité égyptienne; mais pour être divinité égyptienne il n'était pas nécessaire qu'il fût né en Égypte; il suffisait qu'il y fût regardé comme un dieu, et c'est ce que Pausanias a voulu nous dire; il a voulu nous dire que les Égyptiens l'adoraient, et cela encore établit un rapport de plus entre Napoléon et le soleil; car on a dit qu'en Égypte Napoléon fut regardé comme revêtu d'un caractère surnaturel, comme l'ami de Mahomet, et qu'il y reçut des hommages qui tenaient de l'adoration.

3° On prétend que sa mère se nommait Letitia. Mais sous le nom de *Letitia*, qui veut dire la joie, on a voulu désigner l'aurore, dont la lumière naissante répand la joie dans toute la nature; l'aurore, qui enfante au monde le soleil, comme disent les poètes, en lui ouvrant, avec ses doigts de rose, les portes de l'orient.

Encore est-il bien remarquable que, suivant la mythologie grecque, la mère d'Apollon s'appelait *leto*, ou Lètô, Λητω. Mais si de *Leto* les Romains firent *Latone*, mère d'Apollon, on a mieux aimé, dans notre siècle, en faire *Letitia*, parce que *lætitia* est le substantif du verbe *lætor* ou de l'inusité *læto*, qui voulait dire inspirer de la joie.

279

Il est donc certain que cette *Letitia* est prise, comme son fils, dans la mythologie grecque.

4° D'après ce qu'on en raconte, ce fils de Letitia avait trois sœurs, et il est indubitable que ces trois sœurs sont les trois Grâces, qui, avec les Muses, leurs compagnes, faisaient l'ornement et les charmes de la cour d'Apollon, leur frère.

5° On dit que ce moderne Apollon avait quatre frères. Or, ces quatre frères sont les quatre saisons de l'année, comme nous allons le démontrer. Mais d'abord qu'on ne s'effarouche point en voyant les saisons représentées par des hommes, plutôt que par des femmes. Cela ne doit pas même paraître nouveau, car, en français, des quatre saisons de l'année une seule est féminine, c'est l'automne, et encore nos grammairiens sont peu d'accord à cet égard. Mais en latin *autumnus* n'est pas plus féminin que les trois autres saisons. Ainsi, point de difficulté là-dessus. Les quatre frères de Napoléon peuvent représenter les quatre saisons de l'année; et ce qui suit va prouver qu'ils les représentent réellement.

Des quatre frères de Napoléon, trois, dit-on, furent rois, et ces trois rois sont le Printemps, qui règne sur les fleurs; l'Eté, qui règne sur les moissons; et l'Automne, qui règne sur les fruits. Et comme ces trois saisons tiennent tout de la puissante influence du soleil, on nous dit que les trois frères de Napoléon tenaient de lui leur royauté et ne régnaient que par lui. Et quand on ajoute que des quatre frères de Napoléon il y en eut un qui ne fut point roi, c'est par ce que, des quatre saisons de l'année, il en est une qui ne règne sur rien : c'est l'Hiver.

Mais si, pour infirmer notre parallèle, on prétendait que l'Hiver n'est pas sans empire, et qu'on voulût lui attribuer la triste *principauté* des neiges et des frimas, qui, dans cette fâcheuse saison, blanchissent nos campagnes, notre réponse serait toute prête : c'est, dirions-nous, ce qu'on a voulu nous indiquer par la vaine et ridicule principauté dont on pré[illegible] frère de Na-

poléon a été revêtu après la décadence de toute sa famille, principauté qu'on a attachée au village de *Canino* de préférence à tout autre, parce que *canino* vient de *cani*, qui veut dire les cheveux blancs de la froide vieillesse; ce qui rappelle l'Hiver. Car, aux yeux des poètes, les forêts qui couronnent nos coteaux en sont la chevelure; et quand l'Hiver les couvre de ses frimas, ce sont les cheveux blancs de la nature défaillante, dans la vieillesse de l'année,

Cùm gelidus crescit *canis* in montibus humor.

280

Ainsi, le prétendu prince de *Canino* n'est que l'Hiver personnifié; l'Hiver, qui commence quand il ne reste plus rien des trois belles saisons, et que le soleil est dans le plus grand éloignement de nos contrées envahies par les fougueux *enfants du Nord*, nom que les poètes donnent aux vents qui, venant de ces régions, décolorent nos campagnes et les couvrent d'une odieuse blancheur; ce qui a fourni le sujet de la fabuleuse invasion des

281

peuples du Nord dans la France, où ils auraient fait disparaître un drapeau de diverses couleurs dont elle était embellie, pour y substituer un drapeau blanc qui l'aurait couverte tout entière après l'éloignement du fabuleux Napoléon. Mais il serait inutile de répéter que ce n'est qu'un emblème des frimas que les vents du Nord nous apportent durant l'Hiver, à la place des *aimables* couleurs que le soleil maintenait dans nos contrées avant qu'il se fût éloigné de nous par son déclin vers le midi, toutes choses dont il est facile de voir l'analogie avec les fables ingénieuses que l'on a imaginées dans notre siècle.

6° Selon les mêmes fables, Napoléon eut deux femmes: aussi

282

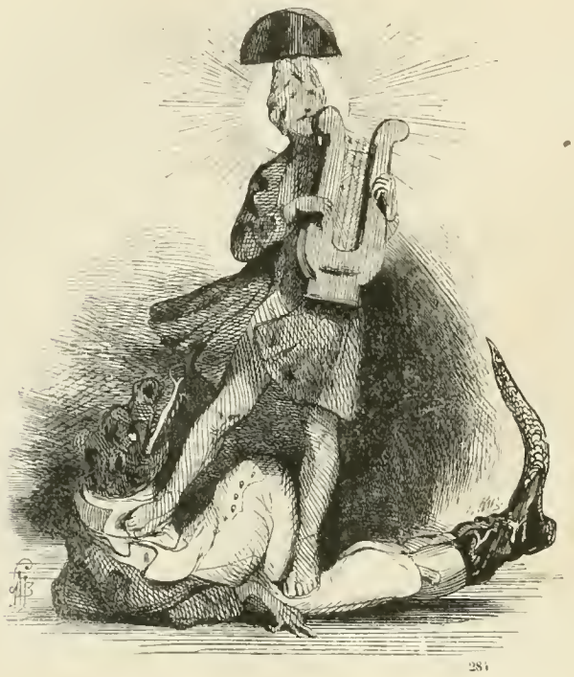
en avait-on attribué deux au soleil. Ces deux femmes du soleil étaient la Lune et la Terre; la Lune, selon les Grecs (c'est Plutarque qui l'atteste), et la Terre, selon les Egyptiens. Avec cette différence bien remarquable que, de l'une (c'est-à-dire de la Lune), le soleil n'eut point de postérité; et que de l'autre, il eut un fils, un *fils unique*, le petit *Horus*, fils d'Osiris et d'I-

283

sis, c'est-à-dire du Soleil et de la Terre, comme on le voit dans l'histoire du ciel, tome I, page 61 et suivantes. C'est une allé-

gorie égyptienne, dans laquelle le petit *Horus*, né de la terre fécondée par le Soleil, représente les fruits de l'agriculture ; et précisément on a placé la naissance du prétendu fils de Napoléon au 20 mars, à l'équinoxe du printemps, parce que c'est au printemps que les productions de l'agriculture prennent leur grand développement.

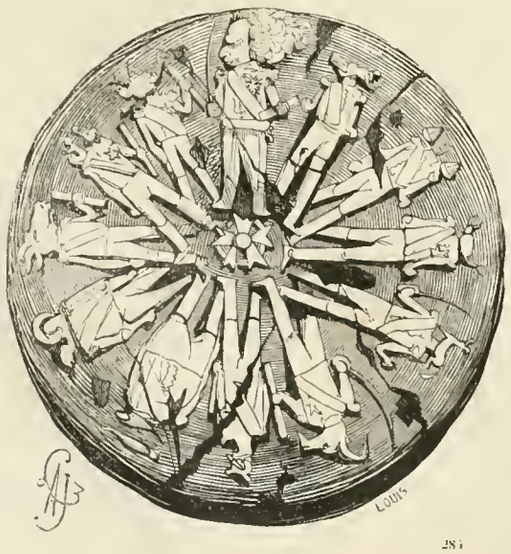
7° On dit que Napoléon mit fin à un fléau dévastateur qui *terrorisait* toute la France, et qu'on nomma l'hydre de la révolution. Or, une hydre est un serpent, et peu importe l'espèce, surtout quand il s'agit d'une fable. C'est le serpent Python, rep-



284

tile énorme qui était la *terreur* de la Grèce, et dont Apollon la délivra ; ce qui fut son premier exploit, suivant la mythologie ; et c'est pour cela qu'on nous dit que Napoléon commença son règne en étouffant la révolution française, aussi chimérique que tout le reste ; car on voit bien que révolution est emprunté du mot latin *revolutus*, qui indique la situation d'un serpent roulé sur lui-même. C'est Python, et rien de plus.

8° Le célèbre guerrier du dix-neuvième siècle avait, dit-on, douze maréchaux de son empire à la tête de ses armées, et quatre en non-activité. Or, les douze premiers (comme bien entendu) sont les douze signes du zodiaque, marchant sous les ordres du



285

soleil Napoléon, et commandant chacun une division de l'innombrable armée des étoiles, appelée milice céleste dans les livres de Moïse, et qui se trouve partagée en douze parties, correspondant aux douze signes. Tels sont les douze maréchaux qui, suivant nos fabuleuses chroniques, étaient en activité de service sous l'empereur Napoléon ; et les quatre autres vraisemblablement sont les quatre points cardinaux, qui, immobiles au milieu du mouvement général, représentent fort bien la non-activité dont il s'agit.

Ainsi tous ces maréchaux, tant actifs qu'inactifs, sont des êtres purement symboliques, qui n'ont pas eu plus de réalité que leur chef.

9° On nous dit que ce chef de tant de brillantes armées avait parcouru glorieusement les contrées du Midi ; mais qu'ayant trop pénétré dans le Nord, il ne put s'y maintenir. Or, tout cela caractérise parfaitement la marche du soleil.

Le soleil, on le sait bien, domine en souverain dans le Midi, comme on le dit de l'empereur Napoléon. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'après l'équinoxe du printemps le soleil cherche à gagner les régions septentrionales, en s'éloignant de l'équateur. Puis au bout de *trois mois* de marche vers ces contrées, il rencontre le tropique boréal, qui le force à reculer et à revenir sur ses pas vers le Midi, en suivant le signe du Cancer, c'est-à-dire de l'*Écrevisse*, signe auquel on a donné ce nom (dit Macrobe) pour exprimer la marche rétrograde du soleil dans cet endroit de la sphère. Et c'est là-dessus qu'on a calqué l'imaginaire expédition de Napoléon vers le Nord, vers Moscow, et la retraite humiliante dont on dit qu'elle fut suivie.

286

Ainsi, tout ce qu'on nous raconte des succès et des revers de cet étrange guerrier, ne sont que des allusions relatives au cours du soleil.

10° Enfin, et ceci n'a besoin d'aucune explication, le soleil se lève à l'orient et se couche à l'occident, comme tout le monde le sait. Mais pour des spectateurs situés aux extrémités des terres, le soleil paraît sortir le matin des mers orientales et se plonger, le soir, dans les mers occidentales. C'est ainsi, d'ailleurs, que tous les poètes nous dépeignent son lever et son coucher. Et c'est là tout ce que nous devons entendre quand on nous dit que Napoléon vint par mer de l'Orient (de l'Egypte) pour régner sur la France, et qu'il a été disparaître dans les mers occidentales après un règne de douze ans, qui ne sont autre chose que les douze heures du jour, les douze heures pendant lesquelles le soleil brille sur l'horizon.

Il n'a régné qu'un jour, dit l'auteur des *Nouvelles Messéniennes*, en parlant de Napoléon, et la manière dont il décrit son élévation, son déclin et sa chute, démontre clairement que cet agréable versificateur n'a vu, comme nous, dans Napoléon qu'une image du soleil; et il n'est pas autre chose : c'est prouvé par son nom, par le nom de sa mère, par ses trois sœurs, ses quatre frères, ses deux femmes, son fils, ses maréchaux et ses exploits; c'est prouvé par le lieu de sa naissance, par la région d'où il vint en entrant dans la carrière de sa domination, par le temps qu'il employa à la parcourir, par les contrées où il domina, par celles où il échoua, et par la région où il disparut, pâle et *découronné*, après sa brillante course, pour nous exprimer comme l'illustre académicien que nous citions tout à l'heure.

Il demeure donc certain et incontestable que le prétendu héros de notre époque n'est qu'un personnage allégorique dont tous les attributs sont empruntés du soleil; et, par conséquent, Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. L'erreur où tant de gens ont donné tête baissée ne vient que d'un *quiproquo*, — c'est qu'ils ont pris la mythologie du dix-neuvième siècle pour une histoire.

P. S. Mais, vraiment, nous avons été bien bon de nous donner tant de peine et d'invoquer à l'appui de notre thèse tant de rapprochements astronomiques et mythologiques, quand il aurait pu nous suffire de citer quelques ordonnances royales de Louis XVIII, celles de 1814, par exemple, qui sont datées de la dix-neuvième année de son avénement, pour faire disparaître entièrement, et de la façon la plus péremptoire, le règne imaginaire du prétendu Napoléon. — Ce n'est pas sans d'excellents motifs, toutefois, que nous avons dédaigné de faire usage, tout d'abord, d'une arme aussi facile.

287

Un journal du 25 juin 1838 renferme un article ainsi conçu :

« Bonaparte disait que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier, et qu'il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. On n'en voyait point les bornes, il n'avait ni commencement ni fin; c'était l'image de l'immensité, un océan de pied ferme. Ce spectacle plaisait à son imagination, et il aimait à faire observer que *Napoléon* veut dire *lion du désert*. »

Un tireur d'horoscopes a fait le calcul suivant sur le mot *Napoléon*. Ce nom propre est composé de deux mots grecs qui signifient *lion du désert*. Ce même mot, ingénieusement combiné, présente une phrase qui offre une singulière analogie avec le caractère de cet homme extraordinaire :

1	NAPOLEON
6	APOLEON
7	POLEON
3	OLEON
4	LEON
5	EON
2	ON

En enlevant successivement la première lettre de ce mot et ensuite celle de chaque mot restant, on forme six mots grecs dont la traduction littérale, dans l'ordre des numéros désignés, est :

Napoléon, *ôn oleôn leôn eon*, *apoleôn poleôn*; Ναπολεον, ων ολεων λεων εον, απολεων πολεων; ce qui signifie *; Napoléon, étant le lion des peuples, allait détruisant les cités.*

(*Dictionnaire étymologique de la langue française*, par Roquefort, t. II, p. 121.)

LES DÉPLAISIRS,

DESSINÉS

Par GAVARNI.

288

Faire sa barbe, en hiver, sans eau chaude; — avoir égaré son blaireau, — ne pouvoir placer son miroir qu'à faux jour, — et ne posséder qu'un mauvais rasoir!

289

L'heure d'une affaire importante, — l'heure d'un excellent dîner, — l'heure d'un rendez-vous qu'on tient à ne pas manquer va se passer, et l'on attend un habit neuf dont on a le plus grand besoin.... Le tailleur arrive au dernier moment, — mais l'habit ne va pas, il est trop étroit, on ne peut l'entrer, et la pendule sonne l'heure fatale....

291

Tapoter pendant deux ou trois ans un énorme bloc de pierre, en faire une magnifique Minerve, un bon Dieu, une statue quelconque; l'ouvrage laborieusement fini, l'exposer, s'endormir dans des rêves de gloire, et se réveiller au charivari des feuilletons moqueurs, impitoyables, et souvent ignorants!

290

Avoir, pendant sa jeunesse, maudit l'existence parce qu'on était maigre comme un clou, et devenir, à trente-six ans, grasse à ne pouvoir plus embrasser ses enfants : ce qui vous vieillit de dix ans et vous fait remaudire l'existence.

292

Appeler à son secours toutes les ressources de l'art, et ne pouvoir cependant se cacher à soi-même qu'on est laide, qu'on n'est plus jeune, qu'on a un visage et une taille sans distinction, enfin qu'on ne doit plus ou point songer aux amours.

LES

MÉTAMORPHOSES DU JOUR,

OU LES

Hommes à tête de bête,

PAR

Grandville.

Mises sur bois par E. FOREST.

293

— Pardon, monsieur, mais on m'a dit que j'étais toujours sûr de vous trouver à cette heure-ci....

294

— Hé ben ! c'est bon ! n'mavalez pas pour ça !

295

— Que pensez-vous de l'expédition? — Expédiez, bavard!

296

— Ma pauvre Agnès! l'valet de cœur m'apprend que vous avez un sentiment, et l'as de pique m'apprend le reste....

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET Cie.

GALERIE DE LA PRESSE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS : 3 beaux volumes in-4°, même format que les beaux volumes du *Musée pour rire*, des 101 *Robert-Macaire* et du *Paris daguerréotypé*. La *Galerie de la presse et des beaux-arts* contient 147 portraits et 147 biographies des notabilités parisiennes dans le journalisme, la littérature, le théâtre, la musique, etc. C'est le seul ouvrage qui donne une idée exacte des célébrités du jour. Prix par volume broché : 25 fr. ; les 3 volumes, 75 fr.

PROMENADE AU SALON,

RENCONTRES QU'ON Y FAIT,

Physionomies et scènes qu'on y voit,

Par PLATTIER.

(*Au milieu*). Le célèbre M. H. de Bal..., inventeur de la femme de trente ans.

(*En avant*). M. Th. Gaut...., feuilletoniste un peu choknosoque.

(*Près du tableau*). M. Paul Fou.... un des jolis hommes de la littérature

Un artiste refusé qui regarde l'exposition d'un œil de pitié.

Un exposant, qui stationne devant son tableau, donne gratis des explications sur sa composition, et distribuerait — s'il osait — ses adresses.

Un provincial venu au Salon pour s'amuser.

La foule arrêtée devant un tableau comique de Biard.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

9e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

Parodie de *Giselle* ou *les Willis*, ballet en deux actes.

GRISE-AILE,

Balayette (petit balai en deux actes de décès, par M. Cor-à-lit. — Poème étique de M. Singe-Orge. — Point de musique par le premier musicien du monde (Adam). — Décoration de M Théophile Gau... thiers.

Texte et dessins par LORENTZ.

302

ACTE I.

Le théâtre représente un vignoble allemand parfaitement imité par des pins de couleur verte.

L'Opéra, son public d'élite et ses cent cinquante musiciens étant créés, Adam, maître de ce paradis terrestre, saisit artistement l'occasion... de ne pas faire d'ouverture

Lever de la toile sur un petit air savoyard allemand. — Cabane à droite. — Cabane à gauche. Des vignerons viennent uniquement pour s'en aller.

La pantomime, ce sublime langage polyglotte, qui dit tant de choses en si peu de mots, nous apprend que la scène se passe à Thuringe, — qu'il fait à peine jour, — et que le monsieur qui arrive, tout de vert habillé, se nomme monsieur *Hi, hi, là, rions....*

303

Ce monsieur fait un œil d'amour à la cabane de Giselle... et un œil de vengeance à la cabane de l'*Oie*, dont la pantomime nous apprend encore le nom.

Aussitôt nous voyons entrer le jeune l'*Oie*, suivi de son fidèle écuyer et ami, rayé de brun et de jaune.

304

Les deux jeunes hommes paraissent n'être pas du même avis, la musique exprime parfaitement ce manque d'harmonie; nous apprenons, — toujours par la pantomime, — que l'oie n'est rien moins qu'un prince déguisé, voyageant incognito sous les habits d'un simple danseur de l'Opéra, un prince de Silésie, le grand Albert (ne confondez pas avec le grand Talberg); quelle belle chose que la pantomime! Elle nous apprend même que le traître *Hi, hi, là, rions* est garde-champêtre de chasse, qu'il est amoureux, qu'il est jaloux, et qu'il en veut à l'*Oie*, dont il voudrait manger le foie.

Que c'est beau, la pantomime!

Hi, hi, là, rions s'est caché. L'*Oie* frappe à la porte de *Grise-aile*, ainsi nommée parce qu'elle a des ailes jaunes... alors... pas d'amour.....

Remarquez l'immense avantage de la pantomime sur la langue parlée! Quelques ronds de jambe, quelques ronds de bras et quelques légers tortillements viennent de nous dire le nom de tous ces personnages, leur âge, leur profession, le lieu de leur naissance, et une foule d'autres choses; et nous, qui ne pouvons tortiller que notre langue ou notre plume, pour rendre une pensée simple comme bonjour, nous voici exposé à un odieux coq-à-l'âne.

Pas d'amour — ne veut pas dire pas d'amour, — mais bien pas d'amour. Y êtes-vous ?

Non.

C'est un pas d'amour, — une danse amoureuse que l'auteur a placée là.

Je vous demande si la pantomime serait embarrassée pour exprimer cette idée ?

Tout en exécutant ce *pas d'amour*, les amants effeuillent une marguerite. Charmante simplicité !

M'aïmez-vous ?

Un peu,

Beaucoup,

Passionnément,

Pas du tout !

Cette épreuve délirante se termine par deux baisers appliqués sur le blanc de céruse, appliqués en dansant, comme cela se pratique au village.

Hi, hi, là rions surprend les amoureux danseurs, mais *Grise-*

aile lui dit, par des pirouettes expressives : *qué que ça me fait, y a pas de quoi-z-en rougir !*

Hi, hi, là, rions sort furieux. — *Carotta Grise-aile* continue à développer son joli tallllent. Sa mère arrive et raconte un tas de balivernes, toujours à l'aide du langage polyglotte de la pantomime :

« Je suis sûre que si cette petite folle mourait, elle devien-
» drait Vile-Lise et danserait même après sa mort, comme
» toutes les filles qui ont trop aimé le bal. Tu sais, ma chère,
» que cela ne te vaut rien ; tu es bien chétive, bien délicate...
» le médecin te l'a dit... ça te portera malheur »

Que le jeu de cette vénérable mère est palpitant ! Quelle expression dans sa gesticulation. , dans ses frétillements du torse et des membres ! Comme elle rend bien cette phrase naïve : Le *médecin te l'a dit...*

Ça te portera malheur... On croit voir le médecin, l'apothicaire, tout !

Dieu ! que cette gaillarde mime bien !

Dans le principe, M. Cor-à-lit avait mis : cela te portera malheur... *peut-être*. Mais ce peut-être semblait une espèce de *qu'en dis-tu* mimique trop difficile à *dire*, on l'a supprimé, du moins nous le pensons, car nous n'avons pas reconnu le geste destiné à l'exprimer.

En ce moment on ouït le hautbois et bientôt après le cor... Ce cor semble faire horriblement souffrir l'Oie, qui ne peut tenir sur ses pieds, — C'est pourquoi il s'enfuit en dansant, ainsi que le corps de ballet.

Entrée de seigneurs, dames, chasseurs, veneurs, écuyers, pages, etc. C'est la cour du roi de Silésie montée sur les chevaux de Franconi.

Sortie de la chasse.

Les chevaux, qui ont dansé leur pas, s'en retournent au manége.

A l'aspect des chasseurs, l'amoureux s'est enfui comme une oie sauvage.

309

Hi, hi, là rions, resté seul, profite de cette occasion pour s'introduire chez l'*Oie* par la fenêtre, ainsi qu'un voleur, après quoi il sort par la porte comme un honnête homme; à preuve, il tient encore à la main une riche épée et un riche manteau qu'il a volés. Il a forcé le châssis avec son briquet de garde national, car l'Opéra, qui se pique de sévérité dans le costume, a donné à ce garde-champêtre le classique briquet parisien.

310

Des vendangeurs reviennent pour revenir. — Danse générale. — Bacchus. — Tambours de basque. — Duo de poses, très-long, très-long, excessivement long, quoique embelli par de la flûte variée. *Grise-aile* exécute une infinité de tricotés de pieds, sur la variation; elle est bombardée d'applaudissements.

L'amoureux l'*Oie* se pique d'honneur et se met à danser en

311

espalier : les deux amants jouent une partie de *marelle* de l'un

312

à l'autre. Ce cloche-pied est d'un effet admirablement laid, ce qui fait vraiment plaisir au public. Un tonnerre d'applaudissements couvre les danseurs et prouve à quel point les Parisiens connaissent l'art des poses et l'harmonie de la danse.

Apparaissent alors M. *Mal-habille* et mademoiselle *Nate-à-lit* Fils-James.

Oh! là, là! c'est la danse de style, la danse expressive.... Les rotules sont larmoyantes, les mollets passionnés, les bras douloureux. C'est la crampe des pieds, c'est le rond de jambe

313

élégiaque, c'est le fromage, — le fromage, ce joujou des pensionnats de demoiselles, mais le fromage calme, grand, noble, et imposant!

Danse des masses. — Rentrée du traître *Hi, hi, là, rions*, qui va caponner à l'oreille du seigneur en chef et lui mimer son cancan de l'épée et du manteau.

Toute la cour salue l'*Oie*, qui est reconnu pour le grand Albert de Silésie, — et non Talberg.

Ce respect général achève de faire tourner la tête de *Grise-aile*; elle danse comme une folle qu'elle est, car elle l'est; elle fait des écarts à fendre le cœur, des battements à donner des palpitations, des pirouettes à arracher les entrailles. Enfin, elle

dans», elle danse tant... qu'elle en meurt... L'*Oie* en gémit, *Hi, hi, là, rions* se désespère et devient *Hi, hi, là, pleurons* ; le rideau baisse, les jupons de ces dames n'imitent pas le rideau. Le parterre se lève, les lions rugissent dans leurs loges. Dans l'orchestre, Huran, l'alto, l'immense Huran, Huran, le pénitent à la face diaboliquement sainte, Huran reste seul immobile... Il a donc trop péché, Huran, qu'il ne veut plus voir la scène.

315

FIN DU PREMIER ACTE.

Pendant l'entr'acte les lorgnettes parcourent la salle et s'arrêtent sur une ou deux belles duchesses, brillantes comme des camélias dans une serre de rosiers.

315

Il n'y a guère qu'une duchesse par 30,000 hommes : il n'y a qu'une Carlota Grisi sur un million de Parisiens. — Ce million veut la voir.

Voir, c'est avoir,

dit Béranger.

ACTE II.

Le théâtre représente un site marécageux garni de rosiers en papier peint, et de roseaux en carton idem. — Il refait nuit.

Quelques gardes-champêtres de chasse arrivent et miment le chœur d'Euriante. Bien que mimé, ce chœur est parfaitement reconnaissable. Décidément la pantomime est une langue bien expressive!

Les chasseurs veulent s'asseoir au bord du lac : *Hi, hi, là, pleurons* les retient en leur mimant que les Willis vont venir les

316

prendre de force. Les choristes qui connaissent fort bien le personnel du corps de ballet, sont effrayés... Il y a de quoi!

Jour subit.

Apparition de la reine des Willis : la pantomime nous apprend encore qu'elle se nomme *Mirte-a*, et qu'elle est ainsi appelée parce qu'elle porte à sa main une branche de jonc-marin. Il eût été plus naturel de l'appeler *Jonc-marin-a*, M. *Singe-orge* ne l'a pas voulu, soit pour éviter la ressemblance avec *Jean-Marie Farina*, soit pour tout autre motif poétique ; car la minique ne doit point s'opposer à la prononciation de ce nom propre.

Les chasseurs s'étant sauvés, *Mirte-a*, la reine, se livre à une foule d'exercices acrobatiques. Fils de fer, barres de fer,

317

coulisseaux, roulettes, planches savonnées, arbres à ressorts, en un mot toutes les ficelles de la mise en scène, tous les tours

de passe-passe gymnastique sont mis en mouvement, puis *Mirte-a* fait un signe du doigt avec ses jambes, et le machiniste de dessous pousse une bande de fantômes en gaze verte et en robes de bal, ornés de deux ailes fixées dans le dos à un bouchon de bocal.

Tous ces mânes femelles, toutes ces ombres de jolies filles sont couvertes de jupons à la mode, garnies de tournures en crinoline, chaussées de souliers de satin, coiffées dans le dernier goût et peintes en rouge sur les joues, en blanc sur les bras, et en bleu sur les veines ; ce qui prouve incontestablement deux choses : la première, que les enfers sont peuplés de coiffeurs, de couturières et de cordonniers; la seconde, que Pluton a arboré les trois couleurs. Bravo, Pluton! La *Marseillaise*! la *Marseillaise*! *Grise-aile* sort de sa tombe, où elle

318

vient de se faire coiffer. La reine *Mirte-a*, qui la trouve un peu trop décolletée, lui pose une couronne sur la tête.

La nuit revient tout à coup avec des paysans. — Le jour renaît pour les éclairer. — La nuit revient pour laisser entrer un vieux fort cauchemardant — Le jour reparaît, et le vieux frère Philippe arrache ces oisons de paysans aux séductions des Willis.

319

— La nuit revient, et l'Oie entre avec son ami rayé de jaune et de brun.

L'Oie, fort légèrement vêtu d'un maillot de soie blanche, vient, la nuit, dans ce lieu solitaire et marécageux, pour visiter le tombeau de *Grise-aile*. Il n'a pas de manteau, mais il a des gants jaunes, et il s'avance langoureusement, accompagné... d'un petit air de hautbois.

Grise-aile apparaît; le prince l'*Oie* court après elle. C'est

320

une petite chasse au papillon, un gentil petit cache-cache: tou-tou! — me voilà! pendant lequel *Grise-aile* s'amuse à cueillir des fleurs et à les donner à son amant.

Ce benêt de prince fait à l'idole de son âme la gracieuseté de jeter dans la coulisse les fleurs qu'il a reçues d'elle. Le malhonnête!

Hi, hi, là, pleurons, entraîné par les Willis, doit mourir à force de danser; il meurt peut-être, mais il ne danse pas.

Grise-aile supplie son amant de ne pas danser, parce qu'il en mourra aussi : il en meurt d'envie. Les Willis le séduisent, *Grise-aile* lui fait tourner la tête; il finit par tourner le corps.

321

Il pirouette comme un tonton pour exprimer la joie qu'il ressent de s'unir par la mort à sa chère *Grise-aile*.

Enfin, comme il fait clair depuis fort long-temps, le jour est sensé reparaître ; *Grise-aile* en est enchantée; elle va cesser de ne pas vivre pour mourir tout de bon. Elle disparaît dans un buisson.

322

La royale fiancée arrive avec l'ami rayé de jaune, l'*Oie* se trouve mal, le public est tout à fait de son avis, il le

323

trouve fort mal; mais les Willis n'en sont pas moins un fort joli ballet et Carlota Grisi un delicieux fantôme que chacun rencontrerait avec plaisir, fut-ce même la nuit, dans un lieu écarté.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET Cie.

PARIS DAGUERRÉOTYPÉ, beau volume grand in-4° contenant soixante vues de Paris très-exactes, imprimées en deux teintes, et soixante articles explicatifs et historiques, par MM. A..., de la Bibliothèque royale, V. Ratier, Michelant et autres. Prix. 15 fr.

Le VOCABULAIRE ILLUSTRÉ, très-excellent ouvrage rempli de dessins dont l'enfant veut connaître le sujet, ce qui l'oblige à lire une multitude de mots et grave dans sa mémoire, sans peine et sans travail, le sens, le genre et l'orthographe de tous ces mots. Le *Vocabulaire illustré* contient plus de 800 dessins; il est imprimé sur fort beau papier. C'est un ouvrage de luxe, malgré la modicité de son prix. La première édition, tirée à 6,000, est presque entièrement épuisée. Prix. 12 fr.

LA

MYTHOLOGIE COMIQUE,

Illustrée par CHAM.

J'entreprends de chanter comment dans la nature
Tant d'êtres différents ont changé de figure.
OVIDE.

Les hommes adorèrent d'abord les astres, puis les héros, ensuite les vertus, les légumes, les tiges de bottes, les lézards, les crapauds, tout, et bien d'autres choses encore.

324

LE CHAOS.

La nature sans vie, indigeste, uniforme,
N'était qu'un tout confus où rien n'avait sa forme.
On l'appela chaos, mélange ténébreux
D'éléments discordants et mal unis entre eux.

Le chaos n'était autre chose qu'une ratatouille générale, un tohu-bohu physique et moral dans lequel tout était mélangé, confondu; des bottes dépareillées traversaient le vide, la gendarmerie fraternisait avec les voleurs, les procureurs du roi dansaient le cancan avec n'importe qui : c'était le bouleversement des bouleversements.

325

Cependant le jour, vexé de rester dans l'obscurité, voulut se

326

distraire : le fruit de cette distraction fut la naissance d'Uranus.

Uranus, qui devait le jour à son père et à sa tante, pensa qu'il ne leur devait pas la nuit, et, en conséquence, il la mit à profit.

327

De là naquirent les Titans, qui vinrent au monde les uns au bout des autres, comme une rangée de pains d'épices, et furent l'origine des rassemblements.

328

Ces gaillards-là

N'étaient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
DEMOUSTIER.

Le papa Uranus, fort peu charmé des grâces de sa progéniture, mais en revanche très-effrayé de ses excellentes dispositions, enferma messieurs ses fils dans un cachot où ils pouvaient à peine voir le jour, mais où ils ne pouvaient le donner à personne.

329

330

Cependant, malgré l'obscurité qui enveloppe ces faits déjà un peu anciens, il paraît qu'un des Titans, le jeune Saturne, vit plus clair que les autres dans ses affaires; il souleva la porte, s'enfuit de prison, et se dirigea vers l'hôtel de M. son père.

331

Le brave homme de père, qui ne se doutait de rien (dans ce temps-là les dieux n'étaient pas forts sur la prescience; ils étaient ce que nous appelons bons enfants), Uranus allait dîner en ville

332

lorsque son fils Saturne se présenta brusquement et lui brûla malhonnêtement la cervelle.

Le sang d'Uranus avait la vertu des jupons de la mère Gigogne, il enfanta les géants (dont nous avons fait plus tard des tambours-majors et des chasseurs de voiture), féconda l'eau qui

333

devint alors mer (mère), et donna naissance à Vénus Aphrodite.

Titan, fils aîné d'Uranus, abandonna son droit d'aînesse à Saturne dont il admirait la vilaine conduite, et ne mit d'autre con-

334

dition à cet acte généreux que l'obligation pour Saturne de manger tous ses enfants mâles.

On conçoit qu'un si bon fils ne pouvait refuser une semblable bagatelle à son aîné.

335

Fidèle donc à sa promesse royale, Saturne ne manquait jamais d'avaler les enfants mâles que sa femme lui donnait.

Les historiens du temps rapportent que le malheureux se plaignait beaucoup, son appétit n'étant plus en rapport avec la fécondité de madame Saturne; il devenait obèse en diable.

336

De son côté Cybèle se fatiguait aussi d'une fabrication complétement inutile. Un jour elle accoucha de Jupiter et de Junon : c'était son chef-d'œuvre ; jamais elle n'avait aussi bien

337

réussi ; elle voulut en conséquence [illegible] à la voracité de son mari,

A son appétit fit un tour
Assez plaisant, et voici comme.

(La suite à un p[illegible]néro.)

Imprimé par Bethune

10e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LE

DEDANS JUGÉ PAR LE DEHORS,

PAR CHARLES PHILIPON,

DESSINS DE M. TRIMOLET.

CHAPITRE PREMIER.

J'ai publié dans le *Charivari*, sous le titre de CARICATURES ÉCRITES, une série de petits articles auxquels le public a fait bon accueil; assurément ces esquisses incomplètes ne méritaient pas les honneurs de la réimpression, cependant je me propose de les reprendre et de les continuer dans le *Musée comique* parce qu'elles peuvent fournir un cadre aux spirituels croquis de mes collaborateurs. Le crayon si naïf et si fin de M. Trimolet servira de passe-port à ce premier chapitre.

CH. PH.

DANS LA RUE.

Le fat sourit, marche roide et cambré, va doucement, rajuste à chaque instant sa coiffure, sa cravate, son gilet et se mire dans toutes les glaces des boutiques. — L'orgueilleux, clignant les yeux et feignant de ne pas voir ceux qu'il rencontre, marche plus lentement encore, se tient droit et roide, la tête en arrière et la main dans son gilet. — Le niais va très-vite, les bras ballants, le chapeau en arrière, les yeux écarquillés et la bouche béante.

L'homme qui pense à l'avenir regarde en haut, — celui qui songe au passé regarde en bas; — s'il regarde devant lui il est occupé du présent, — il ne pense à rien s'il regarde à droite et à gauche; mais s'il regarde fréquemment derrière lui, il pense certainement à ses créanciers.

L'homme qui, marchant seul dans la rue, parle tout haut et gesticule, est content de lui-même, content surtout de son esprit.

L'homme qui se rend à un rendez-vous d'amour marche très-vite et ne regarde pas les femmes, celui qui en revient va doucement et les passe toutes en revue.

L'homme bien élevé qui se laisse entraîner à fumer dans la rue dissimule son cigare en passant près d'une femme quelconque; le manant, le rustre, le clerc d'huissier souffle imperturbablement sa fumée au visage des dames.

L'homme qui va doucement réfléchit, médite ou calcule; — celui qui projette une affaire va très-vite; — celui qui court rêve un succès d'argent, d'amour ou de vanité.

L'homme qui trotte à petits pas, cligne des yeux, porte le visage en avant et remue les épaules, est bavard, pointilleux, chicaneur.

L'homme tiré à quatre épingles, qui passe la main sur son chapeau, époussette son pantalon avec son mouchoir de poche, frotte le devant de son habit avec sa manche, est un esprit minutieux, susceptible et pointu.

Celui qui porte des chaînes d'or visibles à l'œil nu, des camées, des bagues, des breloques, est un rustre enrichi, un escamoteur, un marchand de vulnéraire ou un prince italien.

LE SALUT.

350

Le magistrat, le professeur ou le chef de bureau, *tout de noir habillé* qui, sa main dans son gousset, marche un peu roide, lance la jambe à chaque pas et lève son chapeau très-haut quand il salue, n'est pas, comme on croit vulgairement, un orgueilleux; c'est en général un homme bon et bienveillant, mais un peu collet-monté.

L'orgueilleux n'est pas seulement le mal-appris qui salue d'un coup d'œil ou d'un mouvement de tête quand il salue; c'est encore celui qui répond à votre salutation par une salutation affectée.

341

La seule occasion qui autorise un homme d'esprit à être un moment stupide est celle-ci.

Deux hommes se rencontrent, se regardent, se sourient et se font des salutations à n'en plus finir; à chaque salamalec ils se sont rapprochés d'un pas, ils en viennent à se serrer la main; alors ils se disent à la fois : « Comment vous portez-vous? » répondent à la fois : « Pas mal, et vous? » puis restent là, bouche béante... ils ont cru se reconnaître.

L'inférieur et le supérieur, également vaniteux, ne se saluent pas; ils ont toujours l'air de ne pas se voir.

Un imbécile vous rencontrerait dix fois dans une heure qu'il vous saluerait à chaque fois.

Un homme intelligent qui vous voit le soir ou dans un lieu écarté en compagnie d'une seule dame ne vous salue pas, fussiez-vous nez à nez.

Deux hommes qui se méprisent se saluent très-révérencieusement, très-affectueusement, s'ils ont peur l'un de l'autre.

Le mari salue l'amant d'un air protecteur; — l'amant sourit en lui rendant son salut; — deux amants rivaux se pincent les lèvres en cette occasion; — le créancier salue avec embarras, — le débiteur avec légèreté : — l'amitié salue de la main seulement, — l'amour seulement du regard; — deux hommes qui se sont connus chez une panthère se disent bonjour en riant; ils prennent au contraire un air grave, fût-ce dans un bal masqué, s'ils ont fait connaissance à un enterrement.

L'homme qui porte perruque salue le moins possible; l'exercice du chapeau lui cause toujours quelques inquiétudes.

LE CHAPEAU.

342

Le chapeau, par sa forme et la façon dont il est porté, facilite beaucoup l'étude du cœur et de l'esprit.

Celui qui le porte sur une oreille est un poltron qui fait le bravache.

Celui qui le porte en arrière est un nigaud.

Celui qui le porte baissé sur les yeux et levé par derrière est moqueur.

Celui qui l'enfonce perpendiculairement sur ses yeux est un bourru, un grognon.

Celui qui le tient à la main en marchant est un vaniteux.

Celui qui a toujours un chapeau frais et brillant a de l'ordre; c'est un esprit méthodique.

343

Celui qui a un chapeau pointu, à large ruban, en un mot celui qui porte un chapeau comme on n'en porte pas est un esprit faux, maniéré, prétentieux.

L'étudiant bambocheur porte un chapeau très-penché sur l'oreille droite. — L'étudiant laborieux en porte un très-râpé enfoncé sur les yeux. — L'étudiant béjaune, qui débarque de Carpentras ou de Brive-la-Gaillarde, promène dans les rues un chapeau blanc, gris ou bleu de ciel, pointu, rond, à grands bords, à large cordon, orné de glands de baldaquin.

Le bottier, le boucher, l'épicier en grande tenue adorent le chapeau de soie à longs poils. — Le chapeau de même étoffe, à poils ras, à forme haute et à bords étroits, est la parure du menuisier et du maçon endimanchés.

Le vieil employé, le vieux rentier portent naïvement le vieux chapeau aux bords relevés par-devant et par-derrière ; s'il vient à pleuvoir, ils le couvrent du mouchoir de poche à carreaux dont ils retiennent les coins avec les dents.

Avez-vous des prétentions à la philosophie, vous vous affublez d'un chapeau très-bas, à très-grands bords. Si vous visez à l'originalité, vous adoptez la forme du pain de sucre ou du plat à barbe renversé.

LES CHEVEUX.

De grands cheveux sales, qui graissent le collet et les épaules n'appartiennent qu'au prétendu philosophe, au rapin et au garçon tailleur. — Le soi-disant original est rasé comme un magot de la Chine.

Le bourru, le butor, le cordonnier en vieux sont mal peignés, malpropres, hérissés ou ébouriffés. — Le danseur, le coiffeur, le niais et le lion ont les cheveux peignés, lissés, huilés, frisés tout autour de la tête et séparés en deux parties égales ou inégales, comme une poupée du *Journal des Modes*.

Le vieux soldat, la culotte de peau, le postillon et l'artiste dramatique se coiffent à la Titus.

Le garçon perruquier, l'étudiant de première année sont accomodés à la *Jeune France*.

Les cheveux roides annoncent souvent l'entêtement, les cheveux plats la patience, les cheveux frisés et soyeux indiquent

presque toujours l'esprit et l'amour du plaisir.

Les cheveux blonds semblent indiquer la sensualité, — les cheveux noirs l'ardeur, — les cheveux châtains la modération.

La calvitie est ordinairement le signe d'une intelligence active, — à moins cependant que l'homme chauve ramène ses cheveux de derrière sur le front, ce qui dénote un esprit vulgaire et mesquin, — ou, pis encore, à moins qu'il porte perruque, auquel cas il est irrévocablement classé parmi les rococos.

349

Les cheveux gris avant l'âge expriment la misanthropie, l'habitude des souffrances physiques ou morales, l'excès des travaux et des plaisirs nocturnes.

Quant aux cheveux abondants, qui ne blanchissent pas, ils sont le cachet d'un esprit au calme plat. C'est de ces têtes bienheureuses qu'il est dit dans l'Ecriture : « LE ROYAUME DES CIEUX LEUR APPARTIENT. »

LA BARBE.

De grandes moustaches chez celui qui n'est pas militaire cachent une vilaine bouche ou de vilaines dents, sauf le cas où elles font l'ornement d'un officier de la milice citoyenne ; alors elles ne sont plus que l'enfantillage d'un dadais jouant au soldat.

350

Le collier de poils est parfaitement porté... par les cochers de fiacre et les sergents-de-ville.

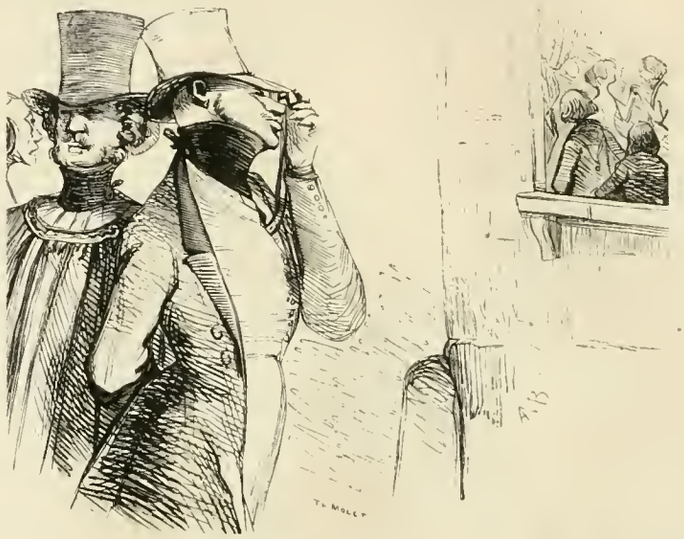
Les favoris coupés au niveau de la bouche et ceux qui, minces du haut, vont en s'élargissant occuper l'espace compris entre la bouche et l'oreille, sont la parure naturelle du serrurier, du marchand de vin, du commissionnaire et du marchand de remplaçants militaires.

Le peintre de dixième ordre porte la moustache à la Vandyck ou à la Henri III.

Mais la barbe à tous crins est le propre des modèles d'atelier, des poètes incompréhensibles, des mendiants de village et des lions parisiens à qui elle tient lieu de crinière.

LA CRAVATE.

La cravate change suivant notre âge. Avant 10 ans nous avons le cou libre de tout frein ; — jusqu'à 18 ans la cravate est un objet d'utilité ; — de 20 à 25 ans elle devient un objet d'agrément, nous cherchons à bien encadrer notre visage : c'est facile et nous supportons gaiement le joug du collier ; — à 30 ans l'encadrement commence à être une étude ; — à 40 ans c'est un travail, le collier se change en carcan, nous aspirons au repos. Passé cet âge, nos dernières prétentions à la beauté, qui lui ont survécu 20 ou 30 ans seulement, s'éteignent, et la cravate devient ce qu'elle veut, nous n'y prenons pas garde.



351

Une cravate molle, lâche et nouée avec négligence, vous signalera le *viveur* ; — une cravate roide, brune et serrée, vous fera connaître l'humoriste, le *mauvais coucheur*. — Le militaire en retraite reste fidèle au col noir bordé d'un liséré blanc ; — le médecin, l'artiste, l'avocat (nous ne parlons pas de l'avocat amateur), portent la cravate nouée sans prétention, roulée sans roideur et s'abstiennent totalement du col de chemise. — On distingue encore le provincial, dont la race se perd tous les jours, au col de crinoline (durée 5 ans). — Le fashionable emprisonne son cou dans un col de satin tiré à quatre épingles.

L'ex-chansonnier du caveau, l'antique adorateur des charmes de mademoiselle Mars, l'incroyable de l'an IX, le littérateur de l'Empire, sont ornés à l'endroit dont nous parlons d'une espèce de turban blanc dans lequel leur visage ridé nage comme un macaron sur un fromage à la crème.

352

Enfin, pour finir le chapitre de la cravate par un renseignement profitable, nous vous signalons le monsieur orné d'un col de velours noir-rougi, très-haut, très-bombé et attaché sur la nuque par une grande boucle d'acier; nous vous le signalons comme un personnage devant lequel la prudence exige le silence... C'est un observateur politique.

LES GANTS.

L'homme mal élevé ne met des gants que dans les occasions solennelles; aussi ne sait-il pas se ganter. Il prend des gants dont la couleur ne s'assortit pas à sa toilette, des gants trop étroits ou trop larges. S'il les met, il ne sait plus que faire de ses mains; s'il ne les met pas, il les chiffonne et ne tarde pas à les fourrer dans sa poche.

Celui qui porte des gants sales ou troués vers les ongles est un pauvre honteux.

Les gants de 19 sous ne sont permis qu'aux commis de nouveautés, aux banquiers de petites villes et aux clercs d'huissier.

Tout individu qui porte des gants de coton doit se coiffer, le soir, d'un bonnet de même étoffe.

L'homme de bonne compagnie sait choisir, mettre, porter et ôter ses gants avec goût. Le fat les prend collants à ce point qu'il

ne peut ni remuer les doigts, ni plier la main; aussi tient-il sa canne à doigts tendus, comme Polichinelle tient son bâton.

LA CANNE.

Le rotin est provincial, — le jonc est perruque, — la canne noueuse est faubourienne, — la grosse canne est commune, — la grande est *compagnon du devoir*, — la trop petite est bête, — la canne à pêche, à flageolet, à parapluie est stupide.

Une pomme ornée de pierreries est maniérée, — un pommeau en béquille est disgracieux, — une longue pomme est *rococo*, — un pommeau sculpté en forme de tête est de mauvais goût, — une pomme à tabatière, à musique, à sifflet, à lorgnette est *commis-voyageur*.

Le gamin qui fait l'homme traîne sa canne sur le pavé; le paysan qui singe le monsieur fait faire à son bâton autant d'enjambées qu'il en fait lui-même; le flâneur frotte le pommeau de sa canne à sa bouche, à sa joue, à son menton; l'homme joyeux tient sa canne par le milieu et tape du pommeau le creux de son autre main; l'homme triste ou réfléchi la porte collée perpendiculairement à sa jambe; le distrait en frappe tout ce qu'il ren-

contre, sans excepter le nez des passants; l'étudiant la fait tourner en moulinet; le rentier la porte sous son bras; le musard la tient des deux mains sur le dos; le provincial la porte comme une épée; le mouchard la pend à un bouton de son habit.

LA CHAUSSURE.

Une chaussure fine, toujours propre et brillante, est le cachet de la véritable élégance.

Vous tous qui possédez des oignons et des durillons saillants, et vous dont la santé exige impérieusement des semelles épaisses, soyez Académiciens si vous voulez, hommes de talent si vous pouvez; soyez bons époux et bons pères, payez bien vos contributions, vous en avez le droit; mais n'élevez pas votre ambition jusqu'au titre de dandy; vous êtes à jamais exclus du monde fashionable.

Un fashionable doit prendre le matin des bottes de cavalier (le

cheval n'est pas indispensable, mais les éperons sont de rigueur) ; dans le jour il doit les remplacer pas des bottes de ville et le soir par des souliers vernis.

Se montrer à l'Opéra, aux Italiens ou dans un salon, chaussé de bottes; être vu dans la rue en souliers; être rencontré à la campagne autrement qu'en fines guêtres lacées, c'est à mourir de honte... C'est pis que cela, c'est à n'être jamais admis au Jockei's-Club.

L'homme véritablement élégant ne porte que des bottes justes et collantes ; les bottes étroites qui gênent la marche ne vont qu'aux vaniteux et aux niais.

Les bottes larges sont le partage des papas, des hommes sans prétention et des vrais flâneurs.

A PROPOS DE FLANERIE.

Ne flâne pas ou ne sait pas flâner celui qui marche vite, celui qui bâille dans la rue, celui qui passe à côté d'une jolie femme sans la regarder, devant un étalage ou près d'un saltimbanque sans s'arrêter.

Un sot se promène, il ne flâne jamais.

Une bête flâne quelquefois, — un homme d'esprit flâne souvent.

Le vrai flâneur va dans un sens jusqu'à ce qu'une voiture qui passe devant lui, un embarras quelconque, un étalage qui fait le coin d'une rue, une poussée, un coup de coude lui imprime une autre direction. D'accident en accident, de poussée en poussée il va, vient, revient et se trouve ou très-loin ou très-près de chez lui, suivant la volonté du hasard.

357

On flâne hors de chez soi, dans un lieu public, seul ou en compagnie d'un autre flâneur seulement. — L'homme qui croit flâner dans sa maison se trompe, il ne fait que muser. Le musard est celui qui dit : « Je m'en vais, je m'en vais » et qui retient toujours son interlocuteur par un pan de son habit.

358

Le musard babille et ne pense pas, le flâneur pense beaucoup et parle peu.

Le musard est le singe du flâneur, il en est la caricature et semble fait pour inspirer le dégoût de la flânerie.

Le véritable flâneur ne s'ennuie jamais, il se suffit à lui-même et trouve dans tout ce qu'il rencontre un aliment à son intelligence.

(*La suite à un prochain numéro.*)

MODES DU JOUR,

Par E. FOREST.

359

Chapeau à la vieille, pelisse à la grand-maman, dite crispin, — volants à la rococo, tel est l'ensemble de la toilette parisienne, telles sont les dernières nouveautés dues à la féconde imagination de nos habiles modistes, de nos couturières en vogue.

HISTOIRE
DE ROBINSON CRUSOÉ,

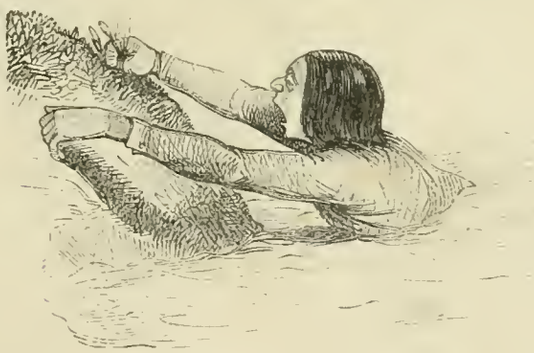
Illustree pour *de* rire par CHAM.

360

Il était une fois un jeune homme du nom de Robinson Crusoé qui mourait d'envie de voyager. Un de ses amis qui partait pour London l'engagea à faire ce voyage avec lui : Je n'oserai pas dire à m'man que je vais à London, s'écria Robinson. — Allons donc! repartit son ami, et ils partirent.

La traversée fut un peu fatigante, le Père éternel retournait la mer comme une salade de capucines ; Robinson éprouvait un malaise *difficile à décrire*. Le ciel eut enfin pitié des pauvres voyageurs et mit un terme à leurs souffrances en les envoyant tous au fond des eaux.

Une partie de l'équipage périt, le reste se noya ; Robinson échappa seul à cette contrariété, grâce aux semelles de liége qu'il portait habituellement pour se garantir des rhumes de cerveau.



Après des efforts inouïs, il parvint à se mettre à flot ; et faisant ses brassées, sa coupe, sa planche, mettant à profit les excellentes leçons qu'il avait reçues à l'école de natation de Deligny, il aborda une île dénuée de tous ses habitants, ce qui lui fit doublement plaisir, car il avait sommeil et désirait n'être pas dérangé.

Il dormit toute la nuit comme un bienheureux et ne se réveilla qu'à huit heures du matin. Son premier soin fut de visiter l'île dont il avait si heureusement pris possession. Il ne rencontra ni sergents-de-ville, ni commissaire de police, ni gardes-champêtres, ce qui ne lui fit pas trop de peine ; il ne vit aucun vestige de gardes nationales, ce qui lui fit le plus grand plaisir ; mais, hélas ! la plus belle moitié du genre humain manquait aussi bien que la plus laide, et il s'en affligea ; car, disait-il, la population de l'endroit est menacée d'un affreux décroissement.

Ne sachant quel parti prendre, il assembla son conseil, composé : 1° de lui-même comme président ; 2° de ses bottes et son chapeau comme conseillers. (La plupart des conseils, dans les pays les mieux habités, ne se composent guère autrement : président, celui qui veut donner son avis ; conseillers, ceux qui n'ont pas d'avis à donner.)

Après cette conférence dans laquelle toutes les opinions furent librement émises et discutées par le président, il fut unanimement reconnu et déclaré : 1° que l'île était déserte, faute d'habitants ;

2° Que l'île étant déserte, il n'y avait lieu, quant à présent, à s'occuper de lui donner une constitution ; mais qu'il était urgent de ne pas laisser dépérir celle du président.

Robinson avisa donc au moyen de déjeuner ; la chose n'était pas facile ! Les volailles indigènes étaient d'un égoïsme révoltant, elles ne songeaient qu'à leur propre nourriture ; Chevet n'avait pas établi de dépôt dans cette localité, il fallut trouver en soi-même, c'est-à-dire dans ses poches, le moyen de se suffire.

La blague devint le garde-manger, le tabac de caporal remplit l'office de légumes et la pierre à briquet fut le plat de résistance.

En sortant de table, Robinson éprouva le besoin de se coucher : la journée n'avait pas été très-laborieuse, mais elle avait été fort ennuyeuse, il songea donc à dormir. Mais il craignait infiniment les bêtes féroces, faiblesse bien excusable à son âge ! d'ailleurs il lui semblait un peu dur, n'ayant pas dîné lui-même, de servir de dîner aux autres ; il se décida en conséquence à coucher sur un arbre.

367

Cette position n'était pas commode, mais elle était neuve et consolante ; il n'était pas probable que les loups iraient le dénicher là.

Sur les six heures, il fut réveillé par une querelle de ménage entre deux pierrots, dont l'un, qui avait découché, recevait une danse conjugale

Robinson ayant jeté les yeux sur la mer, aperçut les débris du bâtiment et se hâta de quitter le lit.

368

Il descendit donc de son arbre et se rendit à bord, où il trouva son malheureux capitaine, qu'il enterra dans la mer avec les honneurs dus à son rang.

369

Après quoi il visita le reste du navire dans un pieux recueillement, enfonçant les malles, les secrétaires, prenant la défroque de tout le monde et emportant tout, jusqu'au chien du capitaine, la seule bête qui eût été sauvée avec lui.

370

(La suite à un prochain numéro.)

L'Égoïsme à Deux.

Ce dessin de Daumier est extrait du charmant livre intitulé : HISTORIETTES ET IMAGES, par M l'abbé de Savigny, et publié chez Aubert. Le volume illustré d'un nombre prodigieux de jolis dessins par Grandville, Daumier, Victor Adam, Forest et autres, se vend 12 francs.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

11e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LES PLAISIRS DE L'OMNIBUS.

Dessinés par J.-J. Grandville.

Allons donc, conducteur, allons donc!

(*Le conducteur.*) Voilà, voilà, un moment de patience.... Montez, monsieur, il y a une place à droite : montez, madame, il y a une place à gauche. — (*Les voyageurs effrayés.*) Deux personnes de plus! vous n'y pensez pas... — (*Le conducteur.*) Si fait; messieurs, il y a deux places en se serrant un peu; d'ailleurs le mouvement de la voiture vous tassera.

Les nouveaux venus sont à peine assis, partie sur la banquette, partie sur leurs voisins, que le conducteur, sautant sur le marchepied, tire le cordon de la sonnette; le cocher fouette en jurant ses pauvres haridelles, le véhicule s'ébranle lourdement, soubresaute à chaque pavé, prend la queue des charrettes, accroche à droite, se fait accrocher à gauche, s'arrête à tous les embarras, s'arrête pour laisser descendre un voyageur, s'arrête pour en laisser monter un autre, s'arrête devant les bureaux de station pour changer de voyageurs, donner et reprendre des cartes de correspondance, fait tous les circuits voulus par la police, et parcourt en soixante-cinq minutes un trajet que vous eussiez fait à pied dans une demi-heure.

Plaisirs de l'Omnibus.

Conducteur! conducteur! — Complet.

Vous êtes allé rendre visite à votre tante ou à quelque ami qui demeure à la barrière du Roule, au Jardin-des-Plantes ou bien à Passy ; le temps était beau, vous pouviez y aller en vous promenant, cela vous eût fait du bien ; mais les omnibus sont si commodes! Vous avez pris un omnibus, et vous disiez en chemin : — C'est vraiment charmant de faire une semblable course pour 30 centimes! Est-elle heureuse, notre tante! elle jouit du bon air, elle est à la campagne, elle peut venir à Paris quand elle veut; sans embarras d'écurie, sans dépense de cocher, elle a un équipage à ses ordres, et un équipage à deux chevaux! J'ai envie de venir habiter un faubourg ; je partirai le matin pour Paris, et je reviendrai dîner au frais, à l'ombre des platanes, cela sera délicieux... et, le soir, quand il nous plaira d'aller au spectacle, cela sera facile, car les omnibus marchent jusqu'à minuit.

— Madame votre tante, que vous initiez à ces beaux projets, sourit en vous écoutant ; elle sourit encore en vous faisant ses adieux. Vous allez voir le revers de la médaille.

Pendant votre visite, le temps s'est mis à l'orage, il pleut par torrents, vous attendez avec impatience le passage de l'omnibus... bon, le voilà!... Non, celui-ci va dans une direction opposée à votre quartier ; d'ailleurs il est complet... En voici un autre; vous lisez sur sa girouette de fer-blanc : *Palais-Royal, la Bourse;* c'est bien votre affaire.

Cocher! cocher! arrêtez!... arrêtez!

Complet! s'écrie le conducteur avec la plus digne impassibilité.

Deux, trois omnibus se succèdent : —Complet! complet! crient toujours les conducteurs, et vous êtes forcé de faire deux lieues dans la boue, par la pluie, à pied, traînant votre aimable famille, maudissant la banlieue et l'invention des voitures à six sous.

Plaisirs de l'Omnibus.

Hé, hé! pst! cocher, cocher!

Par une chaleur de trente-deux degrés, vous courez après un omnibus endiablé qui passe vide, mais qui passe à un mille de votre nez, vous gesticulez, vous agitez votre chapeau ou votre mouchoir de poche comme un naufragé qui aperçoit une voile... Vains efforts! le cocher dort sur son siége, le conducteur dort dans son coin, la satanée voiture file, son nœud, et vous courez toujours, suant, criant, haletant... Enfin, vous l'atteignez, et vous escaladez le marchepied, au risque de vous rompre le cou...— Où allez-vous? s'écrie le conducteur réveillé en sursaut. — Au Palais-Royal. — C'est l'omnibus de la rue Saint-Lazare.

Il faut descendre et courir après un autre qui va peut-être aux Batignolles ou à la place Saint-Sulpice... Cependant l'heure de dîner vous presse, vous êtes harassé, votre enfant vous a cassé les bras, la course vous a cassé les jambes, vous craignez une courbature ou une fluxion de poitrine, et vous vous décidez enfin à prendre le premier fiacre ou cabriolet que vous rencontrez.

C'est assurément une très-bonne chose que les omnibus, mais à la condition de n'être pas pressé de partir ni d'arriver; à la condition de ne pas se tromper de voiture et de trouver de la place quand on en a besoin; à la condition de n'être pas trop gros pour ne pas faire crier ses compagnons de voyage, et de n'être pas trop grand pour pouvoir placer ses jambes; à la condition de ne pas se rencontrer avec des gens chargés de paquets, avec des nourrices ou des bonnes escortées d'enfants en bas âge, avec des rouliers qui ronflent sur vos épaules, avec des goujats qui sentent l'ail, le vin, ou pis que cela, etc., etc., etc.

SUITE DES AVENTURES SURPRENANTES

DE

FEU ROBINSON CRUSOÉ.

Narrées et dessinées par M. CHAM.

Nous avons laissé Robinson occupé sur le batiment à dresser l'inventaire de son héritage.

Ayant tout embarqué dans une malle, il se dirigea vers son île, où il débarqua sain et sauf.

374

Après plusieurs voyages du même genre, il se trouva possesseur à fort bon marché d'une assez riche garde-robe et d'une quantité de meubles de voyage qu'il se donna l'innocent plaiser d'entasser de façon à en former une petite maisonnette.

375

Bientôt, cependant, il se trouva trop à l'étroit dans ce domicile provisoire, et prit le parti de construire un hôtel.

Comme il avait tout le temps et tout le terrain nécessaires, comme les matériaux et la main-d'œuvre étaient à fort bon marché, et que d'ailleurs il n'avait pas à payer l'impôt des portes et fenêtres, il résolut de ne pas regarder à la dépense, et il éleva un magnifique bâtiment qui fait encore aujourd'hui l'admiration des étrangers.

C'est l'hôtel Robinson, meublé, dans lequel on compte six chambres de garçon et deux chambres de fille, salle à manger, salon, cuisines, écuries et remises.

Robinson garda pour lui une chambre de garçon et se proposa de louer le reste à l'occasion.

376

Mais une chose contrariait énormément le propriétaire de cette charmante habitation; c'est qu'une foule de spéculateurs, pour qui rien n'est sacré, ni le malheur, ni le mur le plus neuf, ni la coquette maison blanche aux volets verts, s'obstinait à salir ses murailles d'affiches jaunes, rouges, bleu-de-roi, vert-pistache, etc., etc.

Robinson trouvait un matin le placard lupanarien du docteur Charles Albert. — Il l'arrachait.

Le lendemain, c'était l'affiche de M. Leperdriel, pour ses fameux petits pois ou pour son papier inodore.

Puis les demandes des bureaux de placement, de remplacement et de dégagement.

L'annonce d'un journal pour les enfants en sevrage, qui donnait en primes quarante-deux bourrelets, cinquante biberons en tetine de vache et une bibliothèque de 3,000 volumes.

Robinson arrachait tout cela; mais il avait beau faire, les marchands d'orviétan se levaient plus matin que lui, sa maison ressemblait toujours à une monstrueuse carte d'échantillons.

Il finit par s'en consoler, car un autre soin absorba toute son attention; sa garde-robe s'en allait, ses habits souriaient aux coudes et riaient aux éclats dans le dos. Que fallait-il faire? Écrire à son tailleur? Ces gens-là n'en finissent pas; il fit mieux,

377

il s'habilla lui-même: il se fit une sorte d'habit un peu large du

haut, mais très-large du bas. C'est l'habit-redingote que le célèbre Humann a réinventé dans ces derniers temps.

378

Un affreux tremblement de terre survint à cette époque, et manqua de faire crouler l'hôtel Robinson : le malheureux propriétaire en fut tellement effrayé, qu'il fut pris lui-même d'un tremblement et se mit au lit, bien résolu à ne recevoir personne.

379

P venu à la santé, il sortit un jour pour prendre l'air; et comme il réfléchissait à cette circonstance assez triste que personne n'était venu savoir de ses nouvelles, il découvrit sur le sable, près de chez lui, la trace évidente du passage de quelque créature humaine.

380

Ceci l'effraya plus encore que le tremblement de terre, et certes il y avait bien de quoi l'effrayer. Jusque-là il avait été le seul roi, le plus riche, le plus puissant, le plus beau, et le plus aimable de son île... Qu'allait-il devenir? l'humanité se dressait devant lui escortée de ses légions de querelles, de discussions, de jalousies, de cancans et de mauvais tours... Il voyait déjà la nécessité de défendre son bien, sa peau et son honneur ...

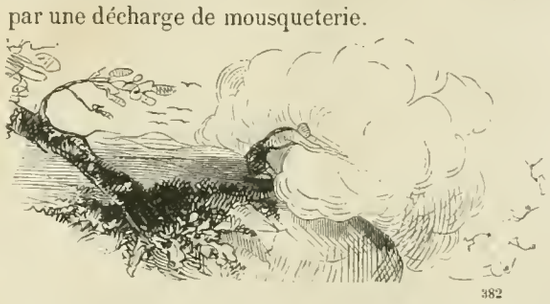
— Hé quoi! s'écriait-il, faut-il déjà rentrer dans la civilisation! Vais-je revoir des uniformes, des moustaches, des croix d'honneur, des tambours-majors, et toutes ces autres niaiseries... Va-t-on me imposer, me recenser, et me faire monter la garde! Oh! là! là! Oh! là! là!

Et il voulut en avoir tout de suite le cœur net. S'armant donc de son fusil, comme il convient de le faire quand on s'attend à rencontrer des hommes dans un lieu écarté, il se mit à parcourir son île.

Grâce à Dieu, le danger était moins grand qu'il ne l'avait redouté : il n'avait point affaire aux hommes civilisés, mais seulement à une société de sauvages venus d'une île voisine pour se divertir, donner un bal de jour et faire un léger repas dont un autre sauvage allait composer le menu.

381

Un peu piqué de n'avoir pas reçu d'invitation, Robinson qui, en qualité d'homme civilisé, tirait fort bien, annonça sa présence par une décharge de mousqueterie.



382

Les sauvages s'enfuirent épouvantés, laissant sur la place un mort et un vivant. Le vivant se trouvait être le jeune sauvageon destiné à servir de veau dans le repas projeté.

Robinson le fit prisonnier, et l'attacha à son service en qualité de groom. Vendredi (tel est le nom dont son maître le baptisa) paraissait aimer un peu bien la chair fraîche, et peut-être n'eût-il pas été fâché de convertir *bon maître* en beefsteacks.

383

384

N'oublions pas de mentionner cette particularité intéressante, qu'un jour, dans un des voyages d'agrément que Robinson, suivi de Vendredi, faisait sur son île, il fit rencontre d'une livraison du *Musée Philipon*, qu'il trouva excessivement bête (le malheureux avait entièrement perdu l'habitude des choses spirituelles). Vendredi s'en amusa beaucoup... Il en fit des cocotes, de petits bateaux et des cornets pour serrer son tabac.

385

Les sauvages, qui se trouvaient probablement dans la saison des bals, revinrent de nouveau sur l'île de Robinson. Soit pour jeter de la variété dans les services, soit pour satisfaire au besoin de régime de quelques invités, on avait apporté des viandes blanches en la personne d'un aimable Espagnol.

386

Robinson fit de nouveau briller son joli talent de tir aux pigeons, ce qui épouvanta fort et Vendredi et les pierrots du voisinage ; deux sauvages restèrent encore sur le carreau, et l'Espagnol fut délivré.

387

On délivra également le père de Vendredi, qui figurait au nombre des comestibles. — La famille de Vendredi était, à ce qu'il paraît, un plat fort recherché. Robinson se vit donc à la tête de trois grooms.

388

Mais il fut obligé de rappeler plusieurs fois à l'ordre Vendredi et son père ; il dut s'appliquer à les persuader qu'il était un peu coriace, car la vue du maître leur donnait toujours des idées gastronomiques.

389

Le père de Vendredi fut utilisé comme bête de somme.

Enfin, comme l'île de Robinson était le rendez-vous de tous les brigands des quatre parties du monde, elle fut envahie par

390

des matelots révoltés qui débarquèrent pour y pendre leur capitaine.

Robinson recourut cette fois encore à son redoutable feu de

391

peloton; le capitaine fut légèrement blessé, et les matelots prirent la fuite.

Néanmoins Robinson courut après eux, les rejoignit et leur fit un discours sur les charmes de la solitude et sur le désagrément d'être pendus en Angleterre s'ils se rembarquaient : touchés et attendris, les matelots consentirent à rester dans l'île, dont Robinson leur fit présent avec le plus grand plaisir.... Il poussa même la générosité jusqu'à leur faire cadeau du père de Vendredi.

392

Quant à lui, Robinson, il s'embarqua avec le capitaine, emmenant Vendredi, qu'il vendit à bon compte, en Angleterre, où il vécut parfaitement heureux, exempt de femmes, d'enfants, et de toutes les infirmités qui font le charme de la vie civilisée.

CROQUIS DIVERS,

Par GAVARNI.

393

UN AMBITIEUX.

Il laisse croître ses moustaches, porte toujours un col noir, — à la soldat, — ne parle et ne rêve que service, faction, équipement... Il aspire au *caporalat*.

394

LE FANTÔME.

Arrête, malheureux portier!... Tu viens voler le vin des locataires,.. Prends-y garde, cette cave est le tombeau des ivrognes et des voleurs... N'y reviens pas, ou gare les revenants!

395

UN SUICIDE.

Dieu de Dieu!... Azor, mon pauvre Azor qui s'a péri, qui s'a empoisonné avec la mort-aux-rats... Ce pauvre chéri, je me doutais qu'il avait du chagrin, mais j'aurais jamais cru qu'y s'aurait suicidé!...

396

SOUMISSION.

— Jean, ne sortez pas pendant mon absence, et ne recevez personne. — Oui, monsieur. (*A part.*)... Zut!

397

PLAISIRS DOMESTIQUES.

Aimez-vous pé-père? — Non, na!... — Baisez-le, ce petit pé-père... — Non! non! non! — Vous ne l'aimez donc pas? — Non! non! non! — Qui donc aimez-vous? — J'aime mon cousin, na! T'es trop vieux, t'es trop laid, na!

398

UN TOURNOI.

A toi, z'à moi... Une, deux! tiens-toi bien. — Pas tant d'*zs-brouf*, et numérote tes membres : j'vas te démolir.

Le prochain numéro contiendra la GUERRE DE CHINE, par LORENTZ.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET Cie.

MM. Aubert et Comp. mettent en vente les AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE, par MM. Fénelon et Cham.

Entre deux personnages qui représentent, d'une façon très-comique, celui-ci Minerve, et celui-là Télémaque, l'auteur a écrit sur la couverture de l'album :

« M. Mentor, désirant entrer comme précepteur dans une famille » anglaise qui voyage, a fait publier chez MM Aubert et Comp. la » relation de sa dernière expédition, afin d'encourager les parents à » l'honorer de leur confiance. »

Les Aventures de Télémaque forment le onzième volume de cette piquante collection d'albums à six francs, connus sous le nom de *Collection Jabot, Crépin et Comp. Le Prince Colibri et la Fée Caperdulaboula*, qui compose le dixième volume de la même collection, a obtenu un très-grand succès.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

12e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

L'INVASION DU CÉLESTE EMPIRE,

CHIN-OISERIE TRAGI-COMIQUE,

Ornée d'empoisonnements, combats, pillages et autres divertissements.

TEXTE DE M. E. BOURGET, — ILLUSTRATIONS DE M. LORENTZ.

Lettre de la femme KI-KAN-KANE *au mandarin très-lettré* FI-LI-PONG, *en Europe.*

« KA-LI-KO, mon fils, qui a tenu (auparavant) l'emploi de *Chinois* dans le comptoir de la *Porte* également *chinoise*, qui touche la tienne, m'a dit, à moi, la SCIE (1) légitime de KIN-KAN-PÔA, son père, trafiquant de bétel, que tu étais lettré entre les très-lettrés; et que tu répandais avec des flots de notre encre la lumière la plus blanche parmi les Barbares civilisés, tes pareils.

» Je t'ai donc choisi, KRAYON du soleil, pour peindre à tous la désolation apportée dans le céleste empire par les barbares HANG-LICHE-MEN, qui usent de tous les déguisements pour substituer l'opium, ce poison maudit de BOUDHA, au bétel, la salutaire fumée du grand FO, qui se changeait pour moi en poudre d'or.

» Ma voix frappera ton oreille gauche, ainsi que ta droite, car je me suis prosternée dans la pagode des Vents Foudroyants afin que le grand TIEN te guide en tes desseins.

» C'est pourquoi je t'envoie le récit véritable de cette guerre impie.

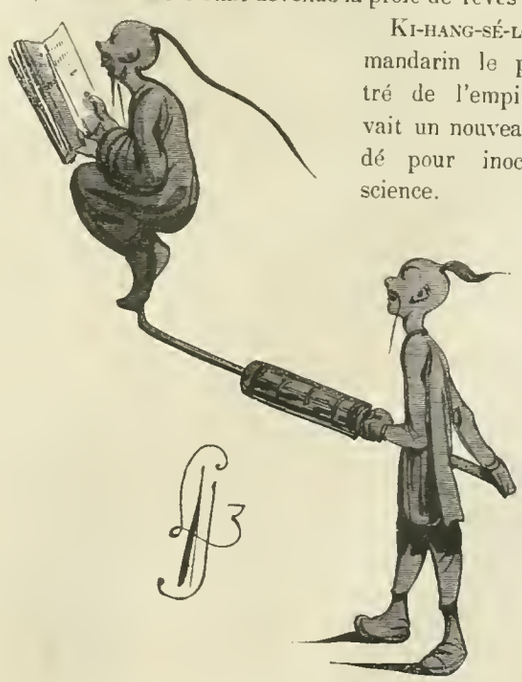
» Que la triple ombrelle du jour te couvre à jamais de ses flots de NANG-KING!

» Crois-moi, je compte sur toi, et j'attends sur l'orteil,

» KI-KAN-KANE. »

A PAT-CHOU-LY, canton de KANG-TON, le 27e jour de la lune Orange.

L'an Vert 575547, le 67e jour du mois des émeraudes, l'heure du serpent sonnant, et alors que le soleil rissolait de son mieux la Terre des fleurs, TAO-KOUANG, empereur du Céleste Empire, se réveilla en sursaut, frappé d'un violent coup de soleil, et tamtamisa le préposé aux vingt-quatre parasols. A ce signal aussi impérial qu'impérieux, les TAR-TAR de la chambre répondirent par un ronflement unanime. Sa Majesté très-chinoise daigna se mettre sur son propre séant, et s'aperçut que ses mandarins dormaient comme des souches. Transportée de colère, elle appela KÔK-LY-KÔ, le chef de ses muets, qui répondit.... par un bâillement rauque et convulsif. Tout dormait dans le palais; la ville entière était devenue la proie de rêves opiacés.



KI-HANG-SÉ-LONG, le mandarin le plus lettré de l'empire, rêvait un nouveau procédé pour inoculer la science.

(1) *Tsie*, femme légitime (voyez les dictionnaires chinois).

401

Hane-pouf, le légiste, tranchait les difficultés de la nouvelle loi sur la séparation de corps.

Le chef des Bonzes, qui se voyait double, se creusait lui-même la cervelle pour combiner un nouveau kas-tête quand il s'aperçut qu'il perdait la sienne; l'infortuné qui faisait de vains efforts pour la rattraper

402

403

parvint enfin à la ressaisir; et pour qu'elle ne vînt plus à s'enfuir, il l'enfourcha et se mit en croupe sur son propre cou. Tout cela, dans ce rêve charmant, lui semblait parfaitement naturel; mais ce qui l'étonnait, c'était que sa femme, sa femme qui n'avait jamais eu de tête, en avait trouvé une, qu'elle portait sous son bras, se pavanant, la canne à la main!

404

405

Fa-kin, jeune lion tar-tar, officier des tigres du corps, qui passait sa vie à s'embellir en se tirant les paupières et les oreilles, en s'aplatissant le nez et en allongeant ses ongles; Fa-kin, l'esclave de sa beauté, rêvait qu'il était condamné à brûler ses moustaches.

Tous les autres, bercés par des songes non moins gracieux, rêvaient serpents, dragons, duels, coups d'épée, de flèche, etc.

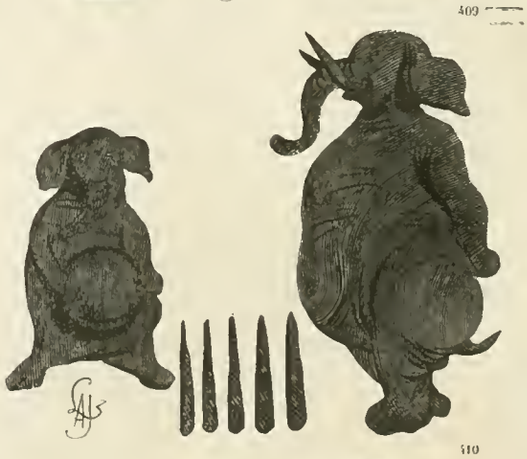
Ou bien, emportés dans les régions de la poésie, car l'opium produit les plus enchanteresses illusions, ils voyaient des éléphants jouer aux quilles, des mandarins s'entre-perçant, et une foule d'autres séduisants mensonges.

406

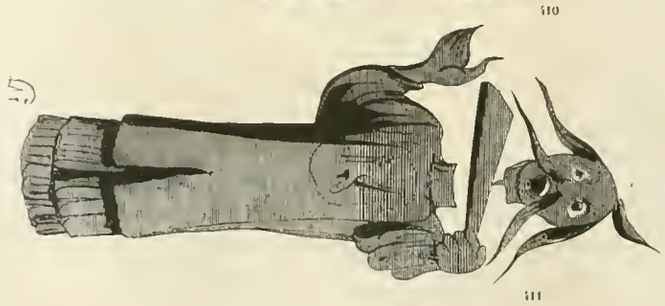
407

408

409



410



411

Fichi-tre! s'écria l'empereur furieux, ça ne peut pas durer comme ça; il faut que je prenne un parti quelconque, mais violent. Là-dessus il prit sa canne à pomme d'or, sa pipe et son journal, et s'en alla promener attendant le réveil de ses États.

412

Tout à coup il aperçut un de ses sujets cherchant sa vie au coin d'une borne de ce vaste dortoir.

413

Son cœur impérial bondit sous son dragon à cinq griffes.

« Grâce! s'écria l'industriel pékinois en baisant l'orteil de l'empereur; j'ai nom Hu-ho, je suis né marchand de bétel, et si, contre les lois, j'ai changé de profession, c'est que ma boutique n'a pu résister à l'invasion de l'opium. » Ce mot fit frémir l'empereur, qui lui dit avec une royale bonté : « Misérable! je devrais te faire pendre; mais puisque cela m'est impossible pour le quart d'heure, je te l'accorde (ce quart d'heure) : profites en pour réveiller mon empire, ou sinon!.... »

Cinq minutes après, Hu-ho faisait tonner tous les canons du palais impérial : Pe-king se réveilla.

Enchanté de l'intelligence du bételier, l'empereur le fit Ko-la-ô, mandarin de première classe, l'honora du bouton d'or et de l'ombrelle jaune, et, pour le combler, l'autorisa à faire précéder son nom des nobles syllabes dia-ko.

Après quoi il fit bâtonner sa maison. Il était livré à cette occupation asiatico-chino-coquentieuse, lorsqu'un cri d'effroi retentit à la vue d'un courrier arrivant ventre à terre, qui, après les prosternations d'usage, déploya cette dépêche hiéroglyphique, emblématique et excentrique.

414

Dia-ko-Hu-ho fut chargé d'en faire lecture; elle signifiait ce qui suit :

« A L'ÉCLAT DE RAISON.

» *Illustre empereur de l'Asia-pekino-cochinchino-nankino-chine*,

» Tao-kouang, *de la dynastie des* Tsin.

» Fils aîné du soleil, les barbares Hang-liche-men se disposent à dévorer ton peuple à l'aide d'un vin ardent, qu'ils appellent Ko-gnac; ce qui veut dire, dans la langue barbare : *Eau de Mort*.

» A l'appui de ce qu'il avance, ton Fil-de-lin t'envoie la lettre d'un barbare aux cheveux rouges, tombée dans ses ongles aussi longs que sages.

» Ceci est aussi vrai que la profondeur du respect avec lequel je baise tes deux orteils. J'attends.

» Ka-zi-mir Fil-de-lin. »

Sur l'ordre de l'empereur, le drogman traduisit la lettre du perfide insulaire :

« Mon cher sir John,

» N'oubliez pas de m'envoyer, ce soir, une centaine de Chinois confits, car j'ai du monde à dîner. J'espère bien que vous viendrez en manger votre part. Tout à vous,

» George DENT, esq. »

— *Bombe de Feu !* fit l'empereur, c'est pour dévorer ma Chine qu'on l'endort ! J'avais bien raison de dire que ces HANG-L'CHE-MEN étaient d'abominables anthropophages. Ça ne se passera pas comme ça. — Vite, un courrier, un cheval ! DIA-KO-HU-HO écrivez :

« Nous avons ordonné et ordonnons :

« Art. 1er. — L'opium est interdit dans le Céleste Empire.

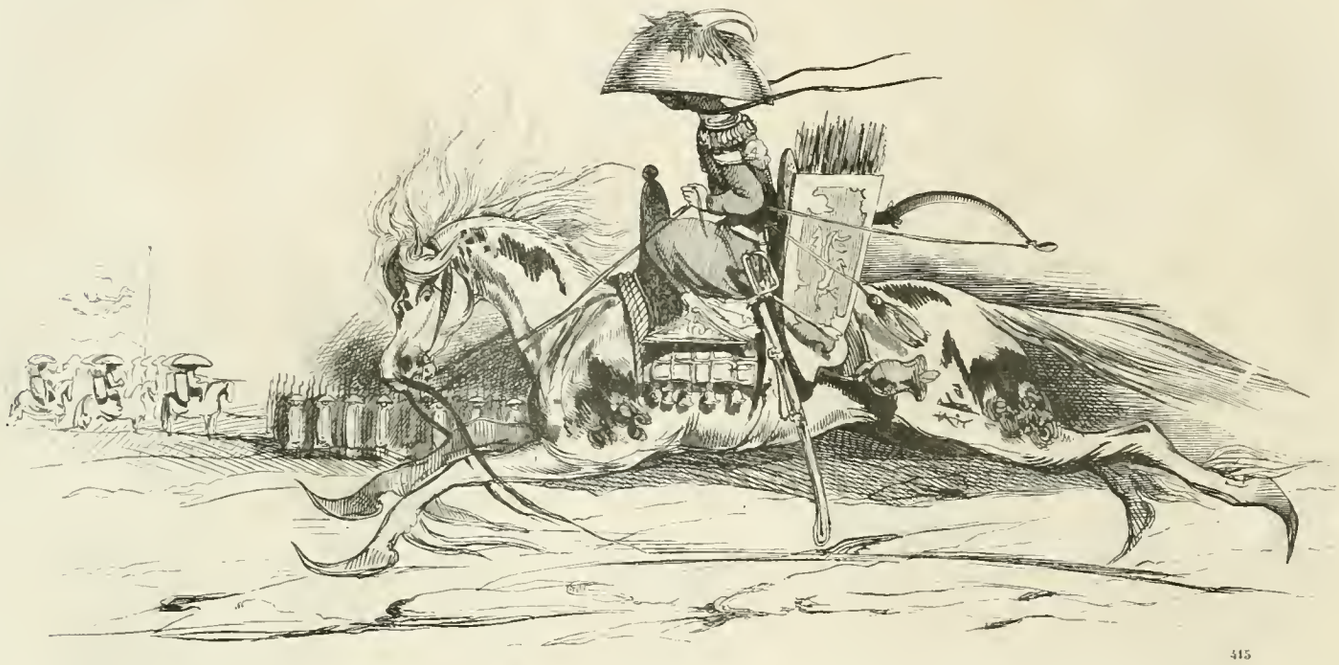
« Art. 2. — Il est enjoint à tout Chinois sur le point d'être dévoré de se mettre en travers.

« Art. 3 — Les *Barbares aux cheveux rouges* seront tous passés au fil de l'épée céleste.

« Art. 4. — En l'honneur de la déconfiture des cent Chinois, et pour être agréable à leurs ombres chinoises, tout l'empire prendra le deuil pendant les lunes Gris-perle et Beurre-frais.

« Respectez ceci. »

Cela fait, l'empereur expédia au fidèle FIL-DE-LIN un cavalier du 377e Licorne, qui partit avec la rapidité de la flamme. — Vole vers notre fidèle FIL-DE-LIN, lui dit-il, et que nos ordres soient exécutés à la rigueur, ou, sinon, que le général KEL-SEEN nous apporte sa tête.



415

Pour obéir à l'Edit, la *Terre des Fleurs* devint la vallée des larmes; et dans toutes les pagodes de l'empire on ouvrit les

PLEUROIRS PUBLICS.

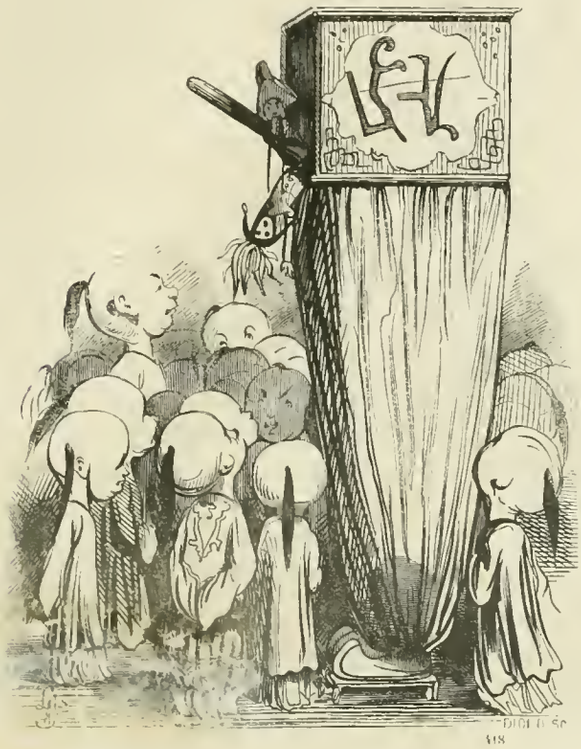
CÔTÉ DES HOMMES.

416

CÔTÉ DES DAMES.

417

Par anticipation de l'éclatante vengeance que l'empereur voulait tirer des barbares HANG-LICHE MEN, les montreurs de marionnettes reçurent l'ordre de jouer, dans toute l'étendue de l'empire, un drame improvisé par DIA-KO-HU-HO. Au dénouement, John Bull était exterminé par PÔ-LI-CHI-NEL.



Quand on reçut à KHANG-TKONG l'édit de l'empereur, les contrebandiers faisaient passer plus que jamais leur opium à la barbe des gabelous MAN-GE-CHOUX.

— AUX ARMES! s'écria le fidèle FIL-DE-LIN, qui s'empressa de mobiliser la garde nationale. Le même soir, le factionnaire de la porte des MOU-TONG bleus vit se glisser dans l'ombre une apparence européenne qui semblait saluer le tigre d'or qui flottait sur le corps-de-garde.

— KÎ-VIVE? s'écria la sentinelle, qui s'avançait pour recevoir le mot d'ordre. — KA PO-RAL, hors la garde, venez reconnaître *Trouille!* — Moâ n'être pas une trouille, reprit en HANG-LO-CHINOIS l'apparence; moâ être un envoyé. — Passez au large.

— Yes, c'est ce que je étais venu demander à Mylord FIL-DE-LIN, c'était de laisser passer largement le petit opion à nô chez vô.

Cette réponse peu claire ayant paru obscure, l'envoyé et sa suite furent renvoyés au commissaire FIL DE-LIN, qui les reçut à sa table; il les traita de melons verts, de limaces, de petits chiens à la mamelle, de ciboules, d'ailerons de requin, de riz-sain,

et de soupes aux nids d'hirondelles. Après quoi il les invita, dans les termes chinois les plus flatteurs, à FICH-LE-KANG.

421

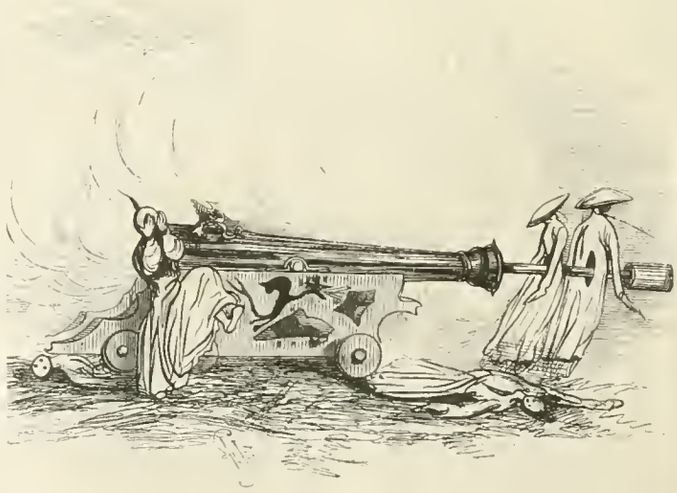
Les cheveux rouges des GRANS-BRE-TONGS devinrent écarlate; cependant, pour témoigner du désintéressement qui fait le fond de leur caractère, ils consentirent à faire cadeau aux poissons de la mer Jaune d'une quantité d'opium évaluée à la somme de soixante-quinze millions. Les mandarins les plus lettrés assurent que depuis cette infusion la mer Jaune ne possède plus dans son lit que des eaux dormantes. Croyant avoir ainsi acheté la bienveillance du sublime empereur, les barbares réclamèrent leurs grandes et petites entrées, le SOT-FA fut assemblé, et il déclara qu'il fallait fermer aux HANG-LICHE-MEN les ports et les portes.

La guerre fut déclarée. Le lendemain la Chine recevait une frottée maritime n° 1 pour apprendre à dormir.

424

Les jonques chinoises s'avançaient bravement contre les navires de John-Bull, et les criblaient de flèches qui se fichaient dans le flanc des vaisseaux comme des épingles sur une balle de coton. Les navires des barbares se contentaient de marcher et de passer sur les flottes célestes.

La tranchée fut ouverte devant KHANG-THONG. Le siége dura trois minutes; les barbares essuyèrent sans pâlir le feu d'un petit canon richement décoré, qui, chargé de boulets à sonnettes émaillées, avait la propriété de tuer tous les artilleurs attachés à son service. Les enfants de la *Terre des Fleurs* perdirent du



coup cinq cents hommes, tandis que les barbares, dont l'artillerie avait ébréché de fond en comble toutes les porcelainifications de la ville, n'eurent à déplorer que la perte d'un vieux loup de mer, mort-ivre, et ne comptaient dans leurs ambulances qu'un jeune mousse, qui saignait du nez par excès de santé.

Sur ces entrefaites, le prudent Dia-ko-hu-ho arriva de Péking, muni d'une idée de haute chinoiserie. Par délibération du Sot-fa, il avait été décidé que l'on allait déployer sous les murs de Khang-thong les ressources les plus terribles de l'art militaire chinois. On fit venir de toutes les provinces des drapeaux représentant les dragonnades les plus horribles, et ces monstres hideux, vomissant des flammes, qui naguère avaient médusé tout l'empire du *Grand-Lama*. Mais l'ingénieux Dia-ko-hu-ho, qui, quoique peu lettré, savait très-bien qu'il fallait combattre les hommes de l'Occident avec leurs propres armes, avait été chercher dans l'arsenal impérial tous les numéros du Mu-sée Fi-li-pong, traduits en Tar-tar man-ge-choux d'après le mandarin L'eau-rance. La *Reine de Chiffre* avait été multipliée dans le format le plus gigantesque, et le 27e jour de la 45e lune de l'an vert 575547, les Hang-liche-men virent fondre sur Khang-thong des millions de Chinois, portant au bout d'immenses piques ces formidables images. Cette irruption se fit avec accompagnement de tam-tam, tambours, triangles, timbales,

425

trompettes, de chapeaux-locaux, de cloches et d'*ut* de poitrine si discordants, que la horde des barbares aux cheveux rouges crut assister à une représentation monstre de la *Reine de Chiffre*. Cette charge chinoise opéra. Les plus vaillants tressaillirent, et le général Hang-liche-man, tympanisé, s'empressa d'accepter leur ouverture, et promit de livrer la ville, quitte à la reprendre, moyennant une livraison de *sonnettes* chinoises, s'élevant à la bagatelle de 300,000,000,000,000,000,000 ster-ling.

Kel-seen et Dia-ko-hu-ho s'assemblèrent et tinrent conseil pendant une demi-lune; le résultat de cette conférence fut qu'il fallait se procurer de l'argent à tout prix. Les habitants de Kang-tong furent donc priés de contribuer à grossir le *Magot* en vendant leurs thés aux facteurs barbares; Kel-seen, qui éprouvait le besoin de se venger, fit venir son artillerie et vida ses caissons dans les caisses des négociants chinois; le tout, bien battu, bien mêlé, fut servi chaud sous le titre pompeux de thé des braves. Cet *habile thé* ne fut pas très-goûté des Hang-liche-men, qui cependant s'en débarrassent avec succès en Europe sous le nom trop exact de *thé-poudre à canon*.

La somme payée, les barbares évacuèrent. Pour célébrer une victoire *si chère* les Chinois se rasèrent à neuf, on fit dresser sur les places de la ville des tables triomphantes où Kan-tonois et Kan-tonoises firent une consommation exorbitante d'ail, de poireaux, de piments, d'oignons, et enfin de tous ces mets exquis, piquants et parfumés que le deuil public avait interdits; on avança l'époque de la fête des Lanternes, qui devait se célébrer deux lunes après en l'honneur du dieu Fa-lô. Cette fête brillante fut couronnée par des feux tartaricopyriques.

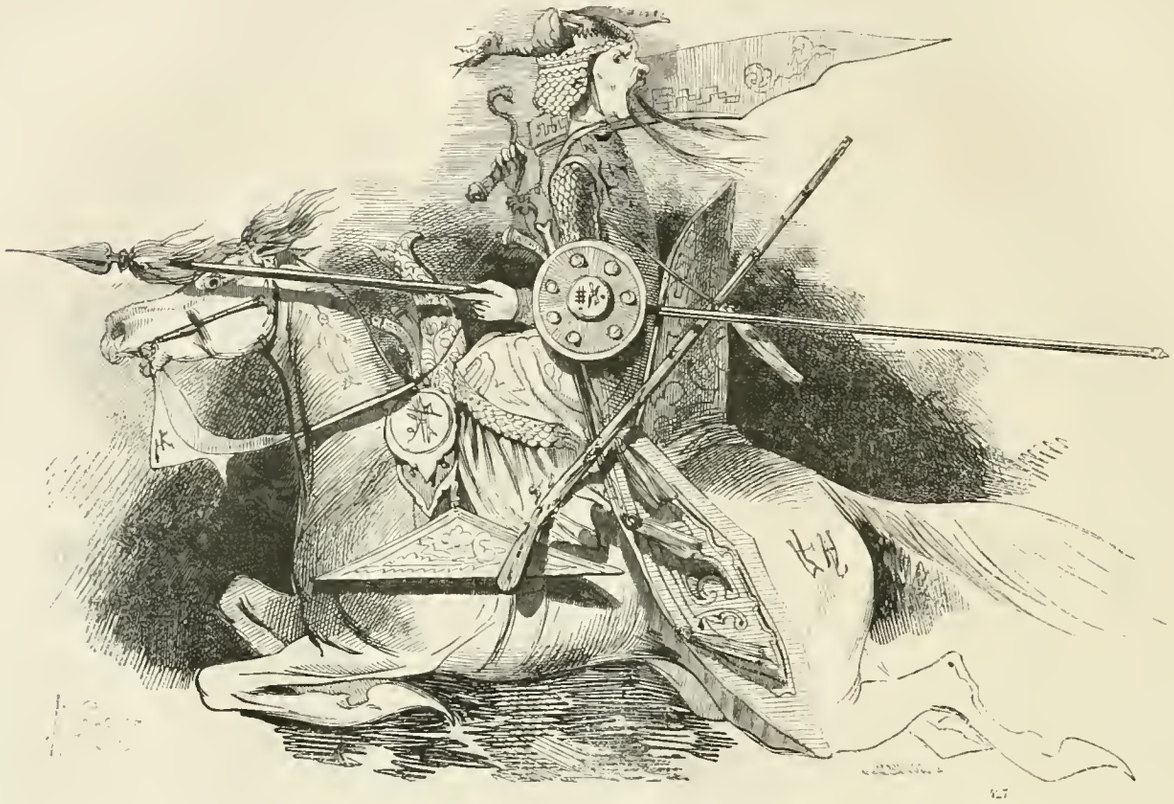
Au sein de l'ivresse et de l'allégresse, Kel-seen, convaincu qu'il n'avait pas tout à fait exterminé les barbares, s'empressa d'aller porter sa tête à l'empereur.

426

Tao-kouang, qui présidait en ce moment au repas des Kanards célestes, fit retomber son courroux sur la malheureuse tête de cet infortuné général; mais, touché de l'habileté avec laquelle

il avait jeté la poudre aux yeux des HANG-LICHE-MEN, il la lui rendit en lui disant ces paroles aussi mémorables qu'européennes : — Que veux-tu que j'en fasse !

La bonté du monarque toucha cette vieille moustache, qui sortit du palais bouleversé et la tête à l'envers.



Morale de la Chose. — Avis à MM. les Droguistes.

Lorsqu'un article ne va pas, qu'il abonde sur place, et qu'il n'est nullement demandé, vous prenez un bon grand vaisseau garni de boulets et de son amiral, lequel, après avoir cinglé vers un pays lointain, cingle les habitants à mort, à la seule fin de leur faire avaler la drogue quelconque qui vous embarrasse.

MODES DU JOUR.

Robe, couleur Rachel, de mademoiselle Minette ; crispin à cascade, de mademoiselle Augustine ; capote d'Alexandrine. — Pantalon peau de taupe, habit-redingote de Piqueprunmann, couleur mémoires du diable.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET Cie.

La mode de porter des albums à la campagne pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie et pour occuper agréablement les personnes qui ne chassent pas ou ne jouent pas, est une mode contre laquelle personne ne se récrie, car tout le monde en profite. Rien n'est plus divertissant en effet que ces recueils de caricatures de Gavarni, Daumier et Cham, que ces albums de croquis par Victor Adam, ces collections d'animaux par Cooper, et tous ces livres illustrés dont MM. Aubert et Cie offrent un choix si varié ; aussi leurs magasins sont-ils le rendez-vous de tous les émigrants pendant la belle saison. Moyennant un bon de poste de 100 francs, MM. Aubert et Cie font parvenir un assortiment d'albums très-convenable pour un salon.

Le détail suivant, montant à 100 francs, fera comprendre que pour cette somme, et même pour une somme moindre, on peut posséder une jolie collection de ces ouvrages :

Folies caricaturales, 2 albums différents à 6 fr.	12 fr.
L'Album saugrenu.	6
Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse.	6
Aventures du prince Colibri et de son auguste famille.	6
Le Grand chemin de la postérité, cartonné.	6
Le Musée pour rire, trois volumes contenant 150 caricatures et 150 textes explicatifs.	30
Les Cent-Un Robert-Macaire, 2 vol. contenant 101 caricatures et 101 articles explicatifs.	20
8 Miroirs comiques, albums de poche, à 50 cent.	4
10 Physiologies choisies.	10
	100 fr.

L'assortiment ci-dessus est composé de livres et albums qui peuvent être mis sous les yeux de tout le monde.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

15e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES — CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

PARIS LE BOHÉMIEN,

GALIMATIAS DRAMATIQUE,

PAR M. JOSEPH BOUCHE-HARDIE,

DESSINS DE M. EUSTACHE.

La scène se passe dans le palais du feu duc Jean de Visconti (qui n'est pas mort, bien qu'il ait été enterré). — Ce palais est naturellement ouvert à tout le monde; il ne renferme ni gardes, ni valets, ni concierges, et deux sacripants le visitent du haut en bas pour trouver un testament qu'ils ne trouvent pas.

Fatigués de ces recherches inutiles, ils prennent le parti de se reposer et de parler du tiers et du quart; pour cela, ils se mettent à l'aise, fument une petite pipe, et se carrent sur les fauteuils de l'établissement.

Rodolpho raconte à son honorable ami Michaelli que le prince Galette-ah! leur noble protecteur, est un drôle soudoyé par Venise pour mettre Milan à feu et à sang. Le duc Jean est mort d'une colère rentrée en écoutant par le trou de la serrure, *dans une auberge*, les plans conspirateurs de son cousin Galette-ah! Mais en mourant Jean de Visconti a laissé un fils (qui n'est pas son fils), et un testament qui déshérite Galette-ah! de la gérance à laquelle l'appelait sa parenté. — Ce testament, où l'a-t-il fourré? c'est ce qu'on ne sait pas, c'est ce qu'on cherchait tout-à-l'heure dans les meubles de Paris....

Paris est un Bohémien dont Jean de Visconti faisait sa plus intime société. Il l'avait connu dans le monde... dans le Bergamasque, où Paris servait de guide aux voyageurs, et où il sauva l'armée du duc Jean d'un massacre général.

Survient Beppo, vieux brigantin, parfait honnête homme qui adore Stella, sa fille (qui n'est pas sa fille).

Giova nias, fils (fils supposé) du duc Jean de Visconti, adore Stella.

Sara, nourrice (nourrice supposée) de Giova-nias, est la femme de Paris le Bohémien. C'est une femme aux puissantes.... formes, bien conservée pour son âge de nourrice d'un aussi grand dadais.

Paris revient d'un petit voyage; il est allé dans la villa du feu duc Jean (mort supposé) chercher le testament en question. Il ne l'a pas trouvé, et, comme il redoute la haine de Galette-ah!, il projette de partir et d'emmener sa femme.

Flamedji le Maure, ami de Paris et de Sara, a trouvé le testament; il l'apporte, et pour parvenir auprès de l'archevêque de Milan, l'exécuteur testamentaire, il vient demander à Sara le manteau de son mari (c'est clair!).

Flamedji le Maure, déguisé en Paris, est assassiné au moment où il allait remettre le testament à l'archevêque. — Ce testament est apporté par les assassins à Galette-ah!, qui brûle de le tenir et qui le brûle aussitôt qu'il le tient.

Sara et son nourrisson Giova-nias viennent se reposer; la nourrice endort son poupon, et finit par s'endormir elle-même.

Paris, qui les adore, les quitte en jurant de ne pas les abandonner : — Adieu ! s'écrie-t-il, ou plutôt non, pas adieu, car ce mot a jamais sépare *(textuel)* ; au revoir, les amis, bonsoir !

ACTE II.

Le testament du duc Jean ayant été brûlé, Galette-ah ! s'est emparé de la régence ; son ambition est satisfaite, mais il reste sombre et mystérieux, triste par habitude et joyeux par colère, farouche, inquiet, etc., etc., etc., etc.

Léonessa, général vénitien (qui n'est pas Léonessa, mais Paris), lui fait savoir qu'il viendra le visiter. Aussitôt Galette-ah ! mande Beppo, l'ancien pillard, l'honnête homme, son complice, celui qui l'a aidé à transporter le cadavre du duc Jean dans une tour où, depuis sa mort, ce prince vit incognito. Galette-ah !, qui a eu la délicatesse de ne pas tuer son souverain, ordonne à Beppo d'aller l'empoisonner. Beppo, qui a eu l'infamie d'aider à la séquestration de son monarque, a la délicatesse de ne pas vouloir le tuer, car Beppo, tout gueux qu'il est, n'en est pas moins un parfait honnête homme ; c'est pourquoi il finit par consentir à empoisonner le vieux duc.

Un cabotin de province demande à faire sa cour au régent ; Galette-ah ! y consent, ce qui est bien naturel. Lélio (c'est le nom du saltimbanque), Lélio (qui n'est pas Lélio mais Paris) est introduit à coups de pied et à coups de poing ; il fait le beau, le farceur, le philosophe ; il débite une longue tartine amphigourique qui endort le tyran... et le spectateur ; mais le tyran, qui n'a pas payé sa stalle, s'en va, le malheureux spectateur reste.

Sara, qui se trouve seule avec le cabotin Lélio, ne le reconnaît pas pour Paris... Et certes il est difficile qu'elle le reconnaisse, car Paris est parti vieux et il revient jeune : n'importe, c'est lui ; Sara est transportée de joie et de terreur.

Giova-niais, simple comme au jeune âge, timide comme un grand nigaud, est amené par Sara auprès du comédien Lélio, à qui il n'ose parler sans faire le signe de la croix. Mais bientôt il reconnaît Paris et *secoue son énergie qu'on avait endormie* (1) ; il veut se révolter contre l'usurpation : — Je veux, dit-il, *attaquer, combattre et commencer mon règne* (2). Mais son énergie secouée se rendort.

Lélio et sa troupe sont ignominieusement balayés pour quelques incongruités que nous ne savons pas et ne désirons pas savoir.

(1) Textuel. — (2) Textuel.

ACTE III.

Léonessa (qui n'est pas Léonessa mais bien Paris) entre, soutenu par sa bonne épée. C'est un vieux général tout criblé de blessures, grognon, brutal, malappris et fort peu amusant.

Galette-ah!, qui ne reconnaîtrait pas un bœuf déguisé en puce, ne reconnaît pas son ennemi intime, feu Paris (qui n'est pas mort); il lui fait des *mamours*, et lui apprend que pour satisfaire aux justes desseins de Venise il se propose d'assassiner ce dindon de Giova-nias.

Sara, qui suit le grand dadais de prince comme une poule suit son poussin, vient causer avec lui des désagréments dont il est menacé. Une idée lumineuse leur luit : c'est de s'en aller... Damnation!! les portes sont fermées. Tout à coup le régent paraît. . Mais le régent n'est pas le régent; c'est Paris qui a grisé son prince et s'est mis dans sa culotte.

Sara et Giova-nias le reconnaissent — Tableau.

Rodolpho l'assassin et Beppo l'honnête complice sont dupes de cet ingénieux déguisement. Beppo vient apprendre au régent que le duc Jean, reconnaissant du poison qu'il a bien voulu lui accorder, lui fait savoir que dans une armure de la salle d'armes sont cachés deux actes de naissance qui lui feront plaisir.

Paris, qui a enterré le duc Jean, est un peu étonné d'apprendre qu'il vit encore et qu'il parle lui-même; mais, réfléchissant à toutes les autres invraisemblances de la pièce, il finit par croire que cela est possible.

Profitant donc de l'erreur de Rodolpho, qui le prend pour Galette-ah!, il lui ordonne de laisser vivre Giova-nias et d'envoyer promener sur la frontière le véritable Léonessa, qui s'est présenté à la porte du palais.

Après quoi il va changer de linge.

ACTE IV.

Galette-ah! dégrisé rougit du bien qu'il est censé avoir fait pendant son ivresse, et brûle de le réparer en refaisant assassiner le pauvre oison de Giova-nias. Mais Sara se présente, et apprend au régent que le fils du duc Jean n'était pas son fils à lui, mais son fils à elle. — Le vrai fils du duc Jean n'était qu'une fille. . Beppo s'écrie: — Ciel! qu'entends-je! Quoi! ma fille, qui n'est pas ma fille, serait la fille... Taisons-nous...

— M'aimeras-tu toujours! dit Beppo à Stella, sa fille supposée. — Oh! ouiiiiii, répond l'innocente enfant. — Même si tu devenais une grande dame, une princesse? — Quelle bêtise! reprend Stella : *alors le bonheur ne pourrait que resserrer les liens de ceux que le malheur ne désunirait pas* (1)! — Très-bien, très-bien! repart le bon Beppo. Galette-ah!, au comble de la joie de se voir régent légitime par la grâce de Dieu, éprouve le besoin de répandre de l'argent : il demande un petit emprunt au juif Mazarès.

Ce juif Mazares (qui n'est pas Mazarès mais Paris) ne veut escompter le papier du régent qu'avec l'endos du duc Jean de Visconti. Galette-ah! sort pour aller demander cette signature de complaisance.

(1) Textuel.

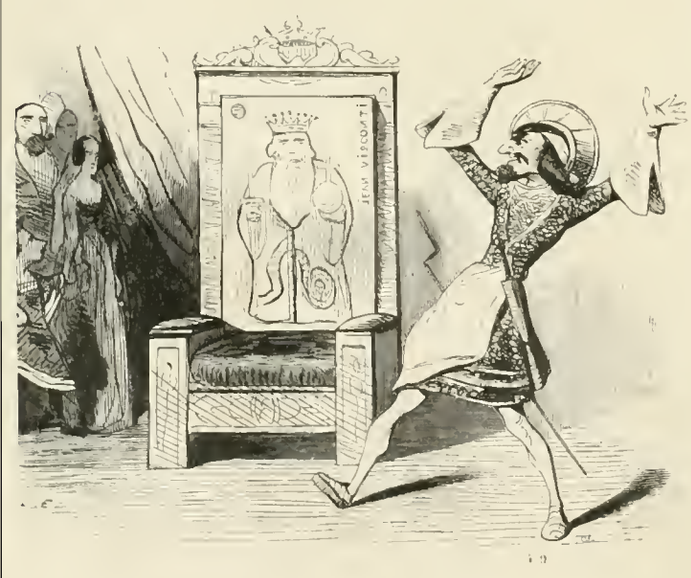
Le véritable Mazarès arrive ; Paris lui fait les honneurs du palais.

38

ACTE V.

Galette-ah ! pour s'entretenir la main, a fait assassiner Lélio (qui, bien entendu, n'est pas Lélio mais Paris). Lélio, pâle, en désordre, paraît enveloppé dans un manteau ; il vient en chancelant remercier son prince de l'honneur qu'il a bien voulu lui faire de s'occuper de lui... Galette-ah ! se réjouit de sa plaisanterie et blague à mort le comédien qui va mourir ; mais le comédien se relève en riant et lui dit : — Tu la gobes ! je ne suis pas mort, ce n'était qu'une charge. Le régent est furieux. Paris lui tire la langue.

Dans ce moment retentissent les acclamations du peuple, le bourdon sonne en volées ; les sénateurs, les ministres, les généraux des armées et les amiraux des flottes de Milan, tous les dignitaires et toute la population du royaume, montant à soixante figurants, entrent dans la salle. Galette-ah ! se dirige vers le trône ; mais il le trouve occupé par le feu duc Jean, véritable roi de pique, dont le rôle est joué avec beaucoup d'intelligence par un mannequin de Giroux.



39

Galette-ah ! est repoussé avec perte ; Paris lui apprend comme quoi il est prodigieusement enfoncé, et comme quoi Giova-nais et Stella se marient à son détriment

Galette-ah ! tombe évanoui, et Paris exprime par un geste admirable de simplicité son opinion sur la réussite politique du régent, sur la réussite littéraire de la pièce et sur le succès d'argent auquel elle est appelée.

40

RÉSUMÉ.

Pâris le Bohémien est une véritable nouveauté ; c'est le logogriphe mis en scène, la charade en cinq actes et en prose ; mais en écoutant ou en lisant ce drame (qui n'est pas un drame, mais un imbroglio inextricable), on ne peut se défendre de l'idée que l'auteur, Bouche-hardie, n'en est pas l'auteur. Si le contraire était prouvé, il faudrait dire avec ce bon vieux *Constitutionnel* : — C'est l'erreur d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET Cie.

Le Panorama intérieur de Paris vient de paraître, c'est un énorme dessin composé de deux grandes feuilles format colombier, exécuté par M. Provost-Damarchais, un des dessinateurs du *Paris daguerréotypé*.

M. Provost a représenté dans ce panorama la piquante physionomie des boulevards, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille : on y voit les théâtres, les principales maisons particulières, telles que la maison d'or, la maison du pont suspendu, le bazar Bonne-Nouvelle, les monuments tels que les portes Saint-Denis et Saint-Martin, le Château-d'Eau, l'église de la Madeleine, la colonne de Juillet ; mais ce qui ajoute à ce charmant dessin un attrait tout nouveau, c'est que M. Provost a étudié et fidèlement rendu le caractère très-différent des habitants de tous ces quartiers si divers pour leurs costumes, leurs allures et leurs habitudes ; il a également donné une idée fort juste du mouvement de piétons, de cavaliers et de voitures qui fait de cette partie de Paris la plus curieuse et la plus pittoresque.

Ajoutons encore que le beau travail de M. Provost est infiniment plus important que ces bandes de boulevards publiées précédemment par MM. Aubert et Cie, et qui obtinrent cependant un si grand succès.

Le *Panorama intérieur de Paris* se vend, tout entier, en feuilles 10 fr. ; — cartonné, 12 fr.

LA

MYTHOLOGIE COMIQUE,

Illustrée par CHAM.

(*Suite.*)

Nous avons laissé Cybèle en admiration devant les produits de sa propre manufacture ; nous avons dit que, pour conserver ces beaux échantillons de sa fabrique, elle fit un bon tour au vieux goinfre de Saturne.

Ce tour est d'une ingénieuse simplicité ; nous le recommandons aux épouses dont le mari aurait le défaut de manger ses enfants.

A la place de Jupiter, elle mit une grosse pierre ; Saturne, qui avait l'estomac bien constitué, mais la vue très-mauvaise, avala cette plaisanterie géologique sans dire ouf !

Il paraît que sa digestion n'en fut aucunement troublée, car il fit plusieurs repas au même ordinaire ; il ingurgita de cette façon une pierre ponce pour Neptune, et un superbe morceau de lave pour Pluton.

Cependant, Cybèle pleurait toujours ses premiers enfants inhumés dans l'abdomen de leur papa ; mais une bonne idée en amène une autre : — J'ai sauvé les derniers, se dit-elle ; tâchons de rattraper les aînés ; et aussitôt elle administra au bonhomme quelques réactifs un peu violents, tels que la manne, le calomel, le remède Leroy, l'émétique ; mais rien ne lui réussit aussi bien que le téréobrome, ou chocolat froid.

Saturne rendit à cette mère éplorée le fruit de ses entrailles.

Tous ces charmants petits dieux avaient prodigieusement grandi.

Jupiter fut élevé secrètement dans l'île de Crète, où se trouvait un excellent collége de jésuites.

Cependant Titan lit dans le *Siècle*, à l'article *faits Paris*, que le premier accessit de sixième vient d'être donné au jeune Jupiter, fils de M. Saturne, rentier... Titan, qui avait compté sur l'exécution religieuse des conventions arrêtées entre son frère

et lui, Titan, qui voit dans l'existence de son neveu une infraction au pacte de famille, entre dans une colère atroce ; il ne parle rien moins que d'aller fi... flan... quelque chose à son frère, et, en effet, il assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier avec Cybèle et les enferme dans le Tartare.

Mais Jupiter, plus malin que lui, lui échappe, et bientôt après délivre ses augustes parents, qui, transportés de reconnaissance, trament contre lui et lui dressent des embûches.

Jupiter les chasse cette fois tout de bon du *Paradis*.

Saturne prend bravement son parti et se réfugie dans le pays latin, où il se fait agriculteur. Quelques auteurs disent qu'il se fit apothicaire ; ce qui semblerait le prouver, c'est la haute antiquité de l'extrait dit de Saturne : préparation pharmaceutique venue jusqu'à nous de mal en mal.

Disons-le en passant, Jupiter était un jeune homme fort bien éduqué. Les nymphes du mont Ida, auxquelles Cybèle l'avait confié, n'avaient rien négligé pour en faire un élève chicandard. Maîtresses de danses, professeur d'accordéon, leçons de bâton et autres armes naturelles, tout lui fut prodigué. Mais les cris du moutard étaient si perçants, que Titan eût pu les entendre; ce qui eût trahi la farce maternelle de Cybèle. C'est pour couvrir le bruit de ces effroyables vagissements que le pensionnat du mont Ida inventa la *Dactyle*, sorte de danse bruyante, espèce de can-can céleste.

A peine au sortir de l'enfance, Jupiter fut obligé de faire le coup de poing avec les géants, ses oncles, et déjà il reconnut les bienfaits de l'éducation gymnastique qu'il avait reçue.

Ces grands monstres voulaient disputer l'empire au roi de l'Olympe, et, pour arriver jusqu'à lui, ils avaient entassé montagne sur montagne, rocher sur rocher, si bien qu'ils atteignaient les cieux.

Les dieux firent d'abord assez bonne contenance; ils s'organisèrent en garde mobile, fortifièrent la capitale, passèrent des revues, et crièrent comme des enragés : *Vive Jupiter !* Mais quand vint le moment décisif, quand les arbres et les rochers enflammés, lancés par les assiégeants, vinrent compromettre les plumets et les aigrettes de la milice citoyenne du ciel, elle se débanda, et chaque dieu chercha un refuge dans un trou quelconque. Beaucoup se cachèrent en Égypte sous les espèces poireaux, navets, serpents, bœufs, oignons et autres légumes, ce qui explique et justifie les croyances religieuses des indigènes.

Bacchus seul conserva son courage et combattit bravement,

animé par Jupiter, qui, grimpé au plus haut des nuages, lui criait : ÉVOHÉ ! tape !... tape !... bien touché !

C'est d'ÉVOHÉ qu'est venu, par corruption, cet autre cri : ohé ! ohé ! ! qui fait aujourd'hui le principal charme de notre carnaval.

Les ambitieux ne sortirent du combat qu'aplatis par des quartiers de rochers. Cette race d'hommes a beaucoup dégénéré sous le rapport de la taille, mais elle s'est bien conservée sous celui de la platitude

451

Jupiter (les dieux, dans ce temps-là, faisaient des sottises comme les plus simples mortels) fit un mariage d'argent, il épousa Junon.

Bientôt le crime parut sur la terre, et il partit de haut ; Lycanon, roi d'Arcadie, ayant invité Jupiter à venir manger la fortune du pot, lui servit les membres d'un esclave.

452

Jupiter, peu habitué à la cuisine à 19 sous, s'en offensa et changea Lycaon en loup.

453

C'est à Jupiter que Franklin et les machinistes de théâtre sont redevables de l'invention du tonnerre.

454

Junon, sœur et épouse de Jupiter (ce qui était très-comme il faut dans ce temps-là), était par conséquent fille de Saturne.

455

Remarquez qu'on pouvait, à cette heureuse époque, être en même temps sœur, épouse, grand'mère et fille du même individu, ce qui devait terriblement allonger les billets de faire part.

Jupiter, disons-nous, vécut d'abord avec sa femme, en assez bon mari ; mais la lune de miel passa vite, et le naturel papillon du mari reprit le dessus.

Les coups de canif donnés au contrat furent nombreux et scandaleux ; Jupiter s'amourachait, tantôt d'une vache, tantôt d'un

456

cheval de fiacre ; tous les déguisements lui étaient bons pour arriver à ses fins immorales ; une fois il se masquait en cygne, une autre fois en taureau, en pierrot, en coucou, en débardeur et même en pièce de vingt francs.... Les mauvaises langues de l'antiquité prétendent que ce dernier travestissement lui réussissait toujours mieux que les autres.

Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, était la déesse des productions de la terre, ce fut elle qui inventa le sucre de betterave et enseigna l'agriculture à Triptolème, fils de Céléus, roi d'Éleusis, et c'est dans le cours d'une de ses leçons que nous l'avons représentée ici.

Jupiter eut quelques torts à son égard, il la trompa; et de ces erreurs naquit Proserpine, qui fit plus tard un mariage d'inclination dont elle eut beaucoup à se repentir : elle épousa M. Pluton, fabricant de soufre et de bitume, par qui elle se laissa enlever et conduire dans son laboratoire.

Le Destin, supérieur même aux volontés de Jupiter, était un aveugle implacable et embêtant.

Il tenait un grand livre que les dieux seuls pouvaient consulter, ce qu'ils ne manquaient jamais de faire pour connaître les prochaines fluctuations de la Bourse et jouer à coup sûr.

Jupiter, continuant ses fredaines, aima Latone (ne lisez pas *la tonne*), dont il eut Apollon, — qu'il reconnut, et à qui il donna pour apanage la principauté du jour, le domaine des arts, et la surintendance des allumettes chimiques allemandes.

Ce fut Apollon qui inventa la médecine allopathique et indiqua à son fils Esculape les moyens de s'en servir. Bref il fit des choses miraculeuses : il arracha les dents sans douleur, avec un sabre de cavalerie; il guérit les maladies les moins incurables, ressuscita les morts et tua les vivants

Jupiter, mécontent de voir l'allopathie empiéter sur ses attributions et tuer aussi bien que lui, frappa Esculape de la foudre.

Malheureusement l'homéopathie n'était pas encore inventée; Esculape, tué roide, ne put parvenir à se guérir, et il en mourut tout à fait.

(La suite aux prochains numéros.)

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

14e LIVRAISON. — PRIX : 30 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LE CIRQUE OLYMPIQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES,

TEXTE ET DESSINS PAR LORENTZ.

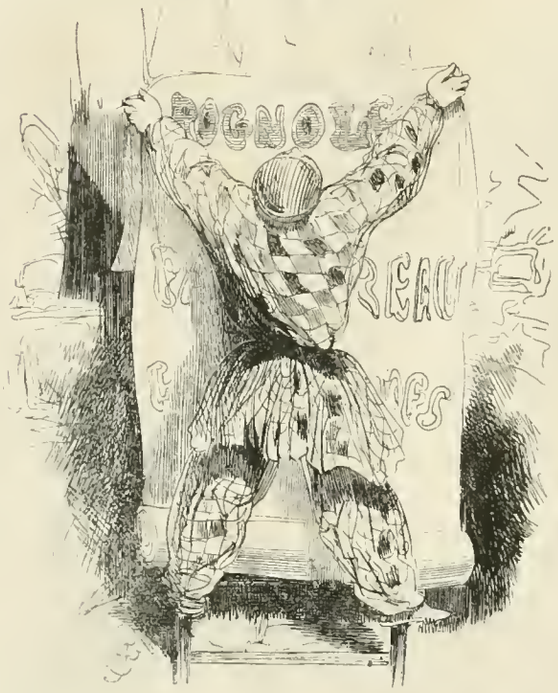
Avis. — On trouve au bureau des lunettes vertes, des verres noircis et des abat-jour pour considérer M. Baucher dans toute sa gloire.

Grrrrande représentation

EXTRAORDINAIRE

DE

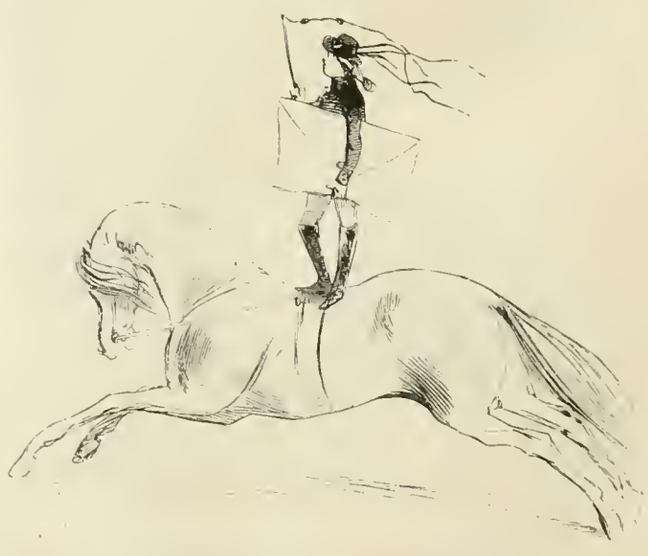
ROGNOLET ET PASCAREAU.



Rognolet et Pascareau... Pascareau et Rognolet .. Et Pascareau et Rognolet, et Rognolet et Pascareau... — La poste aux chevaux, par M. Paul Cuzent... M. Paul Cuzent, par la poste aux chevaux. — Cheval libre, voltigé par M. Lejars... M. Lejars libre de voltiger son cheval. — M. Auriol .. M. Auriol... M. Auriol... M. Auriol... M. Auriol... M. Auriol... M. Auriol... M. Auriol... Clown... clown... clown... clown... clown... clown... clown... clown... clown... Prononcez cloune, et non claovène. MM. Pellier et Baucher; Caroline, Baucher, Caroline, Baucher; Baucher, Caroline, Caroline, Baucher... Adolphe Franconi avec sa domestique, caméniste ou chambrière... Perpignan, ou tout bonnement son grand fouet... Les Dames-Colonels, Auriol, Paul Cuzent, Lejars, Baucher, Caroline, Rognolet et Pascareau, Pascareau et Rognolet, Caroline, Baucher, Pascareau, les Dames-Colonels... avec costumes de caniches Louis XVI... par M. Lorentz... qu'il ne faut pas confondre avec le Lorentz ici présent... bien que ce soit exactement le même!... Rognolet, M. Dejean, Pascareau, Baucher, Rognolet, Caroline, M. Dejean... Les Dames-Colonels... Pascareau et Rognolet .. Et vous connaissez maintenant tout le répertoire de la voltige!...

Tout le monde a vu le Cirque-Olympique... Bien des gens (pas Dejean mais des gens) ne l'ont pas vu... Donc, personne n'a vu le Cirque-Olympique!...

Présentez-vous à sept heures du soir au Cirque national... Demandez une stalle?... Il n'y en a plus... Un pourtour?... Il n'y en a plus... Un tabouret?... Il n'y en a plus... Une place debout? .. Il n'y en a plus... Un couloir?... Il n'y en a plus... Comment? pas une place!!!.. ... Si, encore une seule... Laquelle?... La place Louis XV!... Voilà ce qui arrive tous les soirs au Cirque-Olympique... Voilà comment tous les soirs... Paris est refusé au Cirque national... Voilà comment Paris étant refusé chaque soir au cirque national, l'on ne peut voir le Cirque national... Voilà pourquoi personne n'a vu le Cirque national... Que les incrédules aillent y voir... on les refusera... N'étant point entrés... ils n'auront pas vu... Donc, le Cirque national est un endroit désert, plein de monde, où on crève de chaleur, au frais... au milieu d'un tas de vilaines femmes très-jolies et de gens du monde très-communs... ce qui fait que le cerveau administrateur de M. Dejean... sera obligé de trouver un nouveau moyen de satisfaire la voracité du public... Lequel... moyen?... Rognolet et Pascareau? Non. . Paul Cuzent... Cuzent Paul?... Non... Caroline, Baucher, Baucher, Caroline? Non. Les Dames-Colonels et les costumes de Lorentz? Non. Auriol, clown. . Auriol, clown, clown, Auriol?... Non... Mais quoi?... Une lettre d'invitation!...



Attendu l'affluence de la multitude, le public est prévenu que M. Dejean... fera mettre des banquettes dans l'arène... On est prié de venir passer la soirée sans cérémonie... On fera un peu d'esprit et on prendra un peu de thé... Le prix des places ne sera pas augmenté. En sortant... on ira entendre une petite romance de Louis Puget, ou un air varié de cornet à piston... à Notre-Dame-de-Lorette... Là, on trouvera contrôleurs, régisseurs, sergents-de-ville, ouvreuses, banquetières, queue, stalles et places moins chères qu'aux bureaux.

Si ce moyen ne réussit pas encore complétement, et que, malgré M. Dejean, M. Baucher et les costumes de M. Lorentz, le public de Paris s'entête à aller tous les soirs au Cirque national... alors... M. Dejean aura recours à un nouveau moyen.... Il fera composer une nouvelle affiche, sur laquelle on mettra, en gros caractères, avec tout le personnel en vedette :

165

CE SOIR, AU CIRQUE NATIONAL DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

« Prrrrrrrrrremière représentation... de... Rognolet et Pascareau ;

« Prrrremière représentation de la Poste aux chevaux, par M. Paul Cuzent ;

« Prrremière représentation de M. Lejars en liberté ;

« Prrrrrrrrrrrrrrremière représentation de M. Baucher ;

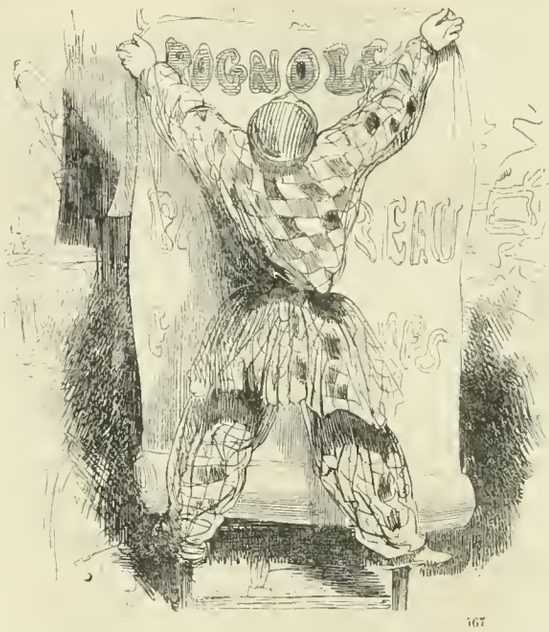
« Équitation Shakspearienne et Moliérique... en un seul tableau ;

« Prrrremière représentation des Dames-Colonels... avec les mêmes costumes nouveaux de M. Lorentz... qu'il ne faut pas confondre avec le M. Lorentz du *Musée Philipon* ;

« Pour les prrrrrrrremiers débuts de M. Auriol, clown, etc., etc., etc., etc. »

Et alors on verra tant de monde aux Champs-Élysées, tant de monde, tant de monde, que, pour en donner une idée, la langue française sera impuissante. Aussi, à l'instar de l'écriture chinoise... M. Dejean inventera un caractère nouveau... un hiéroglyphe palpitant... qu'on écrira à peu près de la manière suivante...

Le directorat, fatigué de ses immenses triomphes, composera un nouveau spectacle... et il affichera :



167

« Aujourd'hui, prrrrremière représentation de Rognolet et Pascareau ;

« Première représentation de la Poste aux chevaux, par M. Paul Cuzent ;

« Première représentation de M. Lejars en liberté ;

« Première représentation de *M. Baucher et Partisan... musique de Paul Cuzent... costumes de M. Lorentz* (le public est prié de ne pas prendre ce titre pour le titre d'un opéra-comique ou pas... Il n'y a aucun rapport entre MM. Paul Cuzent, Baucher, Lorentz, et un opéra quelconque!...). » Et de nouveau M. Dejean sera obligé d'envoyer ses hiéroglyphes aux journaux de la capitale!...

Mais, par exemple, l'année prochaine, le spectacle du Cirque national prendra une tout autre allure...

L'engagement de MM. Peu lié et Baucher ne devant pas être terminé, on donnera Pascareau et Rognolet, les Dames-Colonels, avec les mêmes nouveaux costumes de M. Lorentz, et un clown tout neuf, M. Auriol, qui aura puisé, dans les solitudes de l'hiver, des sauts de carpe palingénésiques...

168

Chaque fois les stalles étant envahies par une masse avide, la place debout même n'existant plus, ce pauvre M. Dejean a été obligé de créer une nouvelle recette... Les lions de Lutèce prennent maintenant une entrée de deux francs pour savoir par leurs yeux si l'on peut se placer. On laisse ses dames à la porte, et on les retrouve affligées et contrites de ne pouvoir entrer... moyennant la somme de quarante sous : vieux style monétaire...

Eh bien ! le croirait-on ?... malgré tout cela M. Dejean est millionnaire ! c'est inconcevable !... 6,000 fr. de recette par soirée... 2,190,000 fr. par an !... Nous recevons à l'instant les notes (pas de musique) de M. 45 *étoiles*, grand musicien d'esprit, écuyer maëstro... fort sur toutes les cordes et les pinçant toutes avec un égal bonheur. Si l'on a bien compris que M. 45 *étoiles* est un harpiste qui monte aussi bien à cheval qu'à harpe, on aura confiance dans la valeur, la solidité et la capacité de la responsabilité de ses communications. Nous déroulons aux abonnés du *Musée*... ces notes illustrement illustrées par les croquis de M. Lorentz... qu'il ne faut pas confondre avec le M. Lorentz costumier du Cirque national (dans le seul cas où ce serait véritablement le même).

Rognolet et Pascareau.

Scène nouvelle de 1818. Les contemporains sont priés de se faire narrer cette scène par leurs père et mère.

Poste aux chevaux.

Monsieur Paul Cuzent manque son entrée en costume écossais, couleur de chair, sur un air de Pibberoch, pour exprimer par ses cinq chevaux combien les montagnards écossais de la *Dame blanche* sont heureux de ne pas vendre leur hospitalité sur la musique de M. Paul Cuzent

M. Lejars, cheval libre.

Ne pas croire pourtant que M. Lejars soit un cheval.... Non... Le monsieur s'appelle monsieur Lejars, le cheval s'appelle Brind'avoine, ou Floretta, ou... peu importe. M. Lejars est solide (le jarret solide). M. 45 *étoiles* nous certifie que M. Lejars pourrait être en même temps voltigeur et voltigeur de la garde nationale, car il en a toutes les vertus... Que la patrie

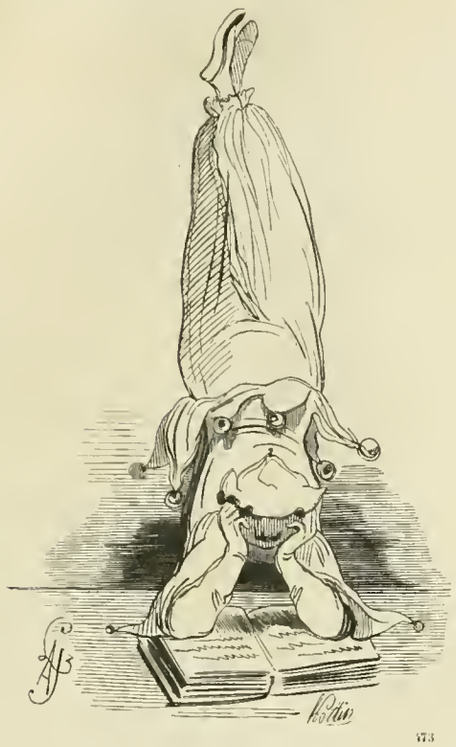
serait heureuse de compter dans sa cavalerie de semblables voltigeurs ! Allons, créons un nouveau régiment... M. Lejars, colonel-général.... des voltigeurs de la cavalerie du premier plongeurs à cheval !... Oh ! quel beau régiment... à la place de tous ces charmants hussards qu'on vient de former... Régiments immoraux... qui semblent faits pour troubler la tranquillité des ménages de l'Europe... moins l'Angleterre privilégiée... parce qu'il faut traverser la Manche .. que jusqu'alors on a l'habitude de ne pouvoir passer à cheval... C'est pourtant ce que fait journellement M. Lejars... Et, qui plus est, il la passe debout et à poil ras... Mais c'est la manche de son habit de Mercure-Zéphire... ou autres costumes tout nus desquels il s'habille devant tout le monde !

M. Auriol...

M. 45 *étoiles*, qui nous communique ces notes, dévoile l'intérieur de M. Auriol. Cet artiste pousse l'indiscrétion jusqu'à tirer les rideaux du lit du grand équilibriste... N'ayez pas peur, le grand équilibriste dort aussi pudiquement qu'une vestale de l'antiquité.

472

M. Auriol dans son alcôve.



473

M. Auriol dans son cabinet d'étude.

474

M. Auriol recevant son notaire pour des affaires de famille.

475

M. Auriol recevant un billet de faire part de mariage.

476

M. Auriol recevant un billet de faire part de mort.

477

M. Auriol lisant le *Constitutionnel*.

478

M. Auriol méditant sur les avantages du Phalanstère.

479

M. Auriol dînant.

480

M. Auriol s'habillant pour aller au Cirque.

M. Baucher.

Professeur d'équitation lettrée, philosophique, hygiénique, chimique et religieuse, à l'usage des militaires qui sauraient monter à cheval depuis leur enfance. Cette méthode, basée sur l'immortel *rassemblé* de M. de La Guerrinière, est dernièrement nouvelle. En même temps qu'elle assouplit l'encolure des chevaux elle apprend à l'homme qu'il faut parler à l'intelligence du cheval.... ce qui établit parfaitement qu'à l'aide du *travail en place* on peut faire fructifier les intellects cavalins de tout le globe. Aussi voyons-nous les chevaux dressés par la méthode nouvelle rougir d'avoir obéi jusqu'alors à des systèmes stupides et indignes de l'art, se livrer à la culture des beaux-arts, de la peinture, de la musique, principalem nt de la danse, voire même de l'innocente et fécondante lecture... Quelques-uns de ces animaux s'adonnent spécialement aux livres sérieux... tels que :

Aphorismes sur l'équitation, par M. Baucher... où l'on voit que...

Dieu étant grand, Mahomet étant son prophète!

L'équitation est immense, et Baucher est son messie.

(**Méthode d'équitation... par Baucher.**)

« *A ceux donc qui prétendent que je ravale mon titre d'écuyer* » *en me mettant en scène, je réponds que Molière et Shakspeare* » *avaient aussi la bassesse de jouer leurs pièces en public.* »

(Page 31 de l'*Introduction.*)

Passe-temps équestre.

Dictionnaire de Baucher sur l'équitation.

Conseils à ma fille sur une pétarade.

Maximes de La Rochefoucauld arrangées pour cheval...

Nouvelle traduction, en langue cavale, des *Pensées de La Bruyère*, pour nourrir les dadas ..

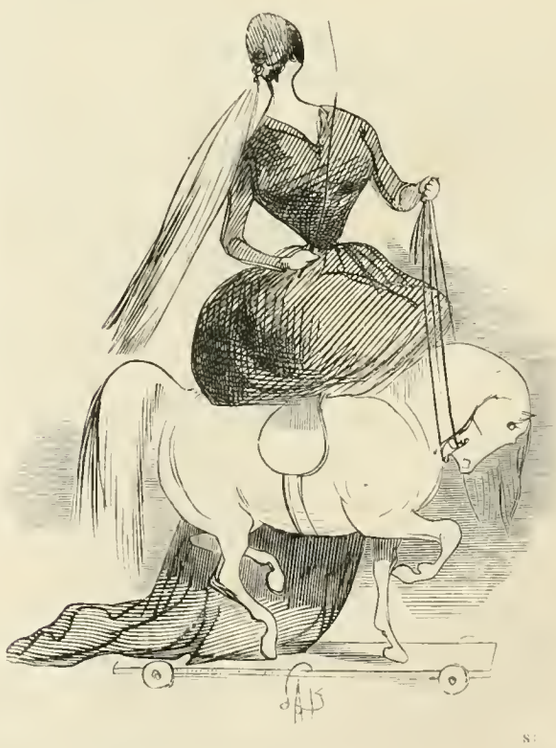
Les *Œuvres de Legouvé* à l'usage des juments pur-sang.

Un alphabet complet pour les poulains qni n'auraient pas fait leurs dents.

Le *Contrat social*, traduit de J.-J. Cet ouvrage est spécialement destiné aux chevaux diplomates, classe de la société fort imposante, et qui a beaucoup de foin dans ses bottes.

La *Henriade*, poème guerrier de ce roué de Voltaire, orné d'un air de *Vive Henri IV*, et illustré par M. Lorentz, le même qu'il ne faut pas confondre avec M. Lorentz du *Musée Philipon*, à moins que ce ne soit exactement le même. Cet ouvrage excellent, tout en exaltant le patriotisme animal de ces animaux, a pour but excessivement conservateur de les empêcher de chanter la *Marseillaise*. C'est un des magnifiques résultats de la méthode que d'empêcher les *rassemblements* par le *rassemblé*. L'auteur de ces differents ouvrages continue à ne pas les vendre, chez lui, illustrés par M. Lorentz, qu'on peut confondre, si on y tient vraiment, avec le M. Lorentz du *Musée Philipon*.

Les personnes qui, par hasard, désireraient quelques exemplaires, sont priées de ne pas en aller chercher au manége Peulié et Baucher, où on leur délivrera des cachets de leçons d'équitation au prix accoutumé, sans remise. On trouvera au bureau des lunettes vertes et des abat-jours pour regarder M. Baucher. Il est bon prince et ne veut dessécher personne de ses rayons; il traitera de gré à gré, à l'amiable. Enfin, si vous voulez apprendre à dresser des chevaux, allez au savantissime professeur; vous y trouverez gaîté, sourire, philosophie, littérature, politique, stratégie, mécanique, physique, et tout ce qui concerne l'équitation... avec, et par-dessus le marché, un peu de selles, un peu de chevaux, un peu de brides, un peu de bridon, un peu d'équipements de la garde nationale... Enfin, après des études consciencieuses, on verra qu'on peut monter à cheval sans aphorismes, mais pas sans cheval, quand même on serait à cheval sur les aphorismes!!!



Mamhoud et Caroline; costumes de M. Lorentz, toujours.

Bravo, Caro! Là, Caro!
Bravo, Caro! Bien, Caro!
Hup, Caro! Hup, Caro!
Saute, Caro! Bravo, Caro!
Ferme, Caro! Bravo, Caro!

} Caro est une homme, abréviation de Caroline.

Quel changement de pied... comme c'est pur!... comme c'est suave!... Et les changements de main... comme c'est facile.. comme c'est aisé... On dirait qu'elle change de cœur!...

Hélas! hélas! hélas! Chœurs d'adorateurs peu fortunés!!!... bien entendu que peu fortuné veut dire infortuné... et non pas gens sans fortune, comme on pourrait méchamment le supposer!...

M. Adolphe Franconi et sa chambrière.

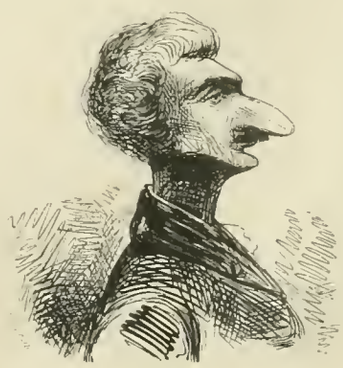
M. Adolphe Franconi est chargé d'apprendre aux chevaux à rapporter... un mouchoir!.. à rapporter une chaise, à rapporter un bouquet de fleurs, à rapporter une cravache, et à rapporter la chambrière! Ils rapportent tous, sans l'avoir appris, beaucoup d'argent à M. Dejean; ce qui fait que M. Adolphe Franconi engraisse énormément, et que son directeur est très-maigre...

Ici se terminent les notes (pas de musique) de notre M. 45 *étoiles*. Aussi distingué qu'amoureux de l'équitation dont il est appelé à faire le plus bel ornement, Baucher et Dieu aidant, nous espérons que la collaboration du Seigneur Dieu des armées n'entravera pas la marche de la méthode nouvelle, et que Shakspeare et Molière continueront toujours à voir jouer avec plaisir, du haut de l'Olympe... les pièces de M. Baucher... par lui-même!...

QUELQUES BONNES TÊTES, par Plattier.

M. Escarmouche, auteur dramatique.

M. Altaroche, homme d'état du *Charivari*.



M. Albert Cler, co-homme d'état du *Charivari*.

LES

MÉTAMORPHOSES DU JOUR.

PAR

Grandville.

Mises sur bois par E. FOREST

488

Il nous suit toujours, ce vieux monstre!

489

Veux-tu bien laisser Fifine, grand chien!

490

Ah! elle te plaît... eh bien! je la chasse.

491

Une femme incomprise.

492

Un mariage de raison.

493

Maman, est-ce qu'y a des hommes qu'a des figures comme ça!

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

15e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

L'ÉCLIPSE DU 8 JUILLET ou ROBERT MACAIRE

DANS LA LUNE,

Aperçu lunatique par M. E. Bourget,

ILLUSTRATIONS DE M. LORENTZ.

PROCLAMATION!

« Peuple français!

» Peuple volage, j'ai tout oublié et je reviens à toi.

» Tu sais mes malheurs, tu n'as pas oublié ma catastrophe : tu te rappelles que, poursuivi par l'ingratitude de mes concitoyens et l'erreur de la gendarmerie; loin de filer vulgairement en Belgique, je me suis réfugié dans mon ballon.

» Mollement balancé dans ma nacelle, je chaloupais dans l'espace et planais sur ce jardinet que vous intitulez forêt de Bondy, lorsque le hasard voulut que je laissasse tomber un regard négligent sur notre ridicule planète. Et j'ai bien ri!

» La nuit était belle, l'étoile scintillante, et Phœbé la vaporeuse me lançait des rayons si coquets que je désirais vivement faire sa connaissance.

» Aidé de mon fidèle Spencer, que la maréchaussée s'obstine niaisement à appeler Bertrand, j'y suis parvenu. Le maraud me rappela un de mes ouvrages inédits, que je devais lancer sous le titre de : *L'Art de faire un trou à la Lune.*

» Ce fut un trait de lumière. Notre fidèle satellite allait se livrer à une éclipse totale du soleil; je profitai donc de l'état atmosphérique, tout à fait particulier aux planètes dans cette situation, pour me glisser furtivement dans ses régions blafardes.

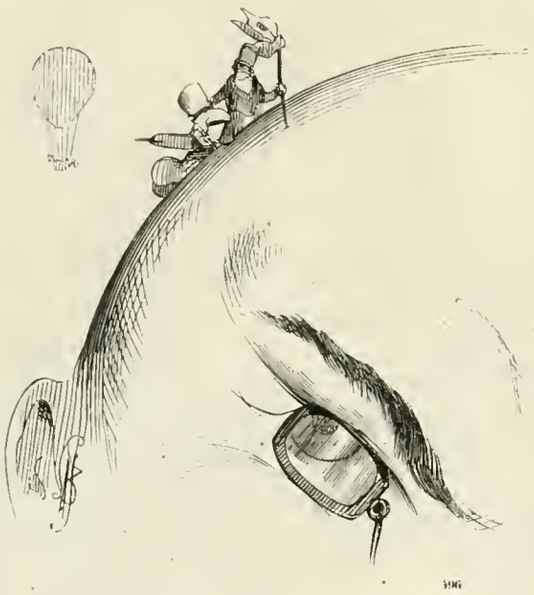
» Ce ne sont donc pas de vulgaires *Impressions de voyage* que je t'apporte; je viens te dévoiler un monde tout nouveau; découverte, ce me semble, assez triomphante pour me poser, à l'heure qu'il est, à quelques millions de kilomètres au-dessus du vieux Christophe dit le Colomb parce qu'il inventa les Colonies.

» Quant à mes locomotives aérostatiques, tu ignoreras encore longtemps la manière de s'en servir. Bientôt tu apprendras que c'est pour ton bien que je te fais un mystère de mes merveilleux procédés. Qu'il te suffise de savoir, pour le quart d'heure, que vouloir me les distraire serait une entreprise aussi folle que celle de prendre la lune avec les dents.

» ROBERT MACAIRE. »

Aux Adrets, le 9 juillet 1842

A peine avions-nous mis pied à lune, que je pris possession de notre conquête en plantant sur ce sol argenté ma canne à pomme d'or surmontée du dernier foulard que j'avais fait.....



faire. Là, si loin de la France, je me pris à penser à la gloire qui allait rejaillir sur ma belle patrie; et, l'avouerai-je! une larme d'orgueil vint inonder ce léger tissu, produit de l'industrie... française.

Mon cœur battait encore avec force, lorsque nous fûmes assaillis par une volée... d'êtres fantastiques que le craintif Spencer crut reconnaître pour des gendarmes. Je projetai mon attention, et je leur trouvai en effet une lointaine ressemblance avec les membres de cette institution, dont l'image nous poursuivait toujours! Je ne m'étais pas trompé; au milieu des criailleries les plus étranges, nous fûmes garrottés: je crois même qu'ils se permirent de nous mettre quelque chose d'assez analogue à nos poucettes sublunaires.

C'est jouer de malheur! m'écriai-je, mais je n'eus pas le temps d'achever; le plus vigoureux de ces grands drôles me jeta sur ses épaules et prit son vol malgré les cris de Spencer, qui offrait de leur montrer ses papiers.

Nos conducteurs ne daignèrent pas répondre à ses plaintes, qu'ils prenaient sans doute pour un grognement particulier à notre espèce. Quelques instants après, ils s'abattirent dans une vaste forêt dont les arbres pelés et dépourvus de feuilles avaient un branchage régulier qui me divertit fort.

Malgré mon inquiétude, j'examinai avec intérêt ce nouveau végétal, du genre *échelle*, pendant que l'on me hissait tout en haut d'un véritable mât de perroquet, qui servait de geôle publique à la forêt dont j'étais environné. Cette apparence de forêt c'était *Percheville*, capitale des *Katakouas*.

Cette peuplade bizarre ressemblait infiniment, par ses mœurs, ses ailes et les traits de son visage, à l'oiseau dont je lui donnai le nom. La grossièreté de leurs procédés et de leurs mœurs me donna une triste idée des habitants de notre infime satellite.

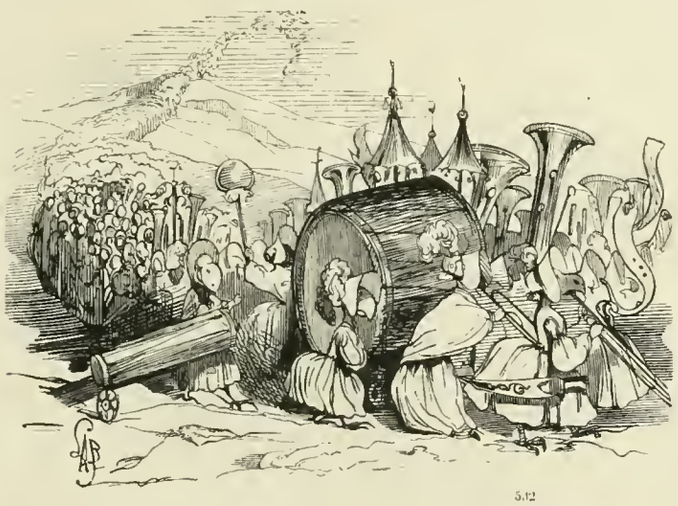
J'ai su depuis que je calomniais cette planète, que la contrée dans laquelle ma mauvaise étoile m'a fait aborder était la moins civilisable de la lune.

Elle y tenait un rang assez semblable à celui qu'occupent chez nous le Kamtschatka et le Groenland. Ces êtres subalternes n'ont ni ministres, ni constitution, ni lois, et considèrent les nécessités sociales à vol d'oiseau. Leur gouvernement est d'ailleurs, comme je l'ai insinué, monarchique et gendarmique.

L'éclipse était imminente; le soleil, en raison de sa proximité, dardait avec vigueur; j'étais livré à une cuisson assez désordonnée, lorsque je m'aperçus que ce polisson de Spencer, après s'être artistement débarrassé de ses menottes, déployait d'un air goguenard son impérissable parapluie. J'étais réduit à envier le sort de ce drôle; mais mon gardien vint m'abriter sous un dais d'un travail, admirable et sous lequel je trouvai tous les objets matériels du confortable Katakouat. Tout cela se réduisait à peu de chose; il n'y avait que des graines de diverses espèces et mille autres *colifichets*. D'où je conclus que le parasol était toute l'industrie de ce peuple.

Une fois à l'ombre, je me mis à observer autour de moi. La ville était déserte, et je cherchais à deviner la cause de cette émigration, quand je découvris, sur un grand lac assez semblable à une mer intérieure et semé d'îlots volcaniques, une immense quantité de champignons flottants : c'était la population entière de *Percheville*, qui, armée de parasols, cherchait dans l'eau un asile contre les chaleurs exorbitantes occasionnées par l'éclipse.

J'assistai, sur mon perchoir, au magnifique spectacle de la rencontre des deux astres : le blond Phœbus secouait sa chevelure d'or et embrasait la pâle Phœbé. Mon esprit, absorbé par la contemplation de ce sublime phénomène, fut bientôt victime d'un charivari épouvantable: des sons inconnus vinrent frapper mes oreilles : l'éclipse était terminée, et les *Katakouats*, délivrés de leurs craintes, ramenaient en triomphe le Prêtre du Soleil, à la puissance duquel ils attribuaient l'heureuse issue de cette phase si redoutée dans leur planète. Cet horrible tintamarre, la fatigue et l'absence de toute nourriture, tout cela produisit sur moi un tel effet, que, pour la première fois de ma vie, je m'évanouis.



Lorsque je repris la direction de mes facultés intellectuelles, nous étions en cage et brutalement confondus avec les animaux les plus incohérents de la ménagerie du roi des *Katakouats;* nous n'avions pour tout potage qu'une nourriture frivole, dont ne se serait pas contenté le plus modeste scarabée. Des phrases discordantes me firent même craindre de n'avoir pour régal que des morceaux.... d'harmonie ; cette cruelle idée m'était suggérée par un solo bruyant, qu'exécutait la fille du roi en s'accompagnant avec un instrument singulier dont elle frappait sans mesure les barreaux de notre cage: Spencer fit un bond, et mêla sa voix peu mélodieuse à ces cris déjà si disgracieux. Le faquin, dans sa carrière aventureuse, avait été secrétaire d'un savant de notre globe qui avait imaginé une langue musicale. Cet infortuné passait chez nous, avec raison, pour lunatique, car son secret n'était autre que le langage habituel de la plus belle moitié du genre Lunois. La jeune *Katakouate*, poussée par une curiosité bien excusable, avait cédé au désir de voir les deux

nouveaux animaux prendre leur nourriture. Spencer, tout fier de sa supériorité, nous fit servir un repas plus palpable, et nous déjeunâmes copieusement aux frais de la princesse, puis on nous conduisit en laisse jusqu'au perchoir de son royal papa. Je bravai le ridicule de cette position humiliante, dans l'espérance d'obtenir un peu plus de liberté. Cet illustre monarque était en train de se gaver de Chenevis et de Millet. Spencer chanta nos

malheurs ; le drôle avait des larmes dans la voix : aussi sa complainte toucha tellement le monarque, qu'il voulut absolument le charger de porter la parole à la tête de l'ambassade qu'il envoyait chez ses voisins les *Poussahs*. Voluptueusement étendus

dans un palanquin porté par quatre attachés à l'ambassade, nous jouissions d'un panorama magnifique : à côté d'un sol volcanique et stérile, des forêts superbes balançaient dans un océan de verdure leurs immenses rameaux qui semblaient des plumes ou des festons ; plus loin, des roches en pierres étincelantes s'élançaient en tours, en clochers, en obélisques. Enfin nous entrâmes dans le pays des *Poussahs*. En quittant mon équipage

aérien, je fus ébloui par la richesse de la ville dans laquelle je me trouvais, et je compris aussitôt que je venais de quitter des sauvages pour arriver chez des Lunois qui savaient vivre. Dans cette capitale, tout le monde était millionnaire et portait les cheveux rouges, signe de noblesse; les rues étaient pavées en marqueterie; les maisons, construites en bois précieux, ressemblaient aux alvéoles d'une ruche; tout enfin indiquait qu'*Alvéola*, je la nommai ainsi, était consacrée au luxe et à l'oisiveté. Je saluai religieusement ce triomphe de l'or et de l'intelligence; c'était bien la ville que j'avais rêvée.

A notre arrivée, la multitude était assemblée sur une place publique, et écoutait nonchalamment les dissertations d'un astronome venu tout exprès de la province, où on élevait les *Savants* pour expliquer à la population les mystères de l'Éclipse. Parmi les figures bizarres qu'il traçait sur ses tableaux, j'en

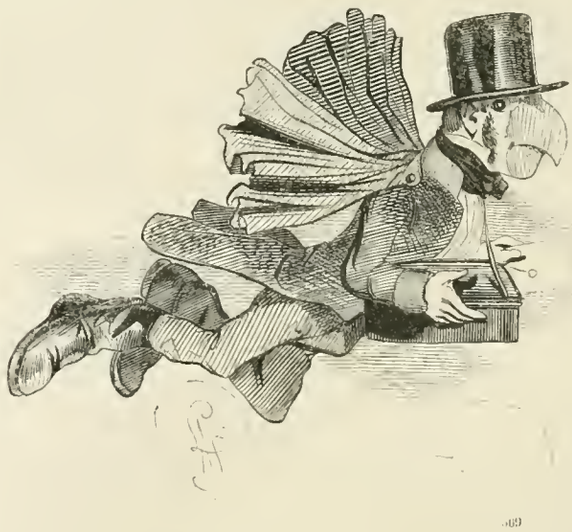
506

compris deux : l'une représentait le lever du soleil, et l'autre, qui ne me parut pas moins ingénieuse, semblait indiquer le coucher de la lune. Pendant le cours de cette longue démonstration, qui me fit supposer que les savants Lunois abusaient comme les nôtres, de la patience de leur auditoire, je m'amusai à examiner ces rois de la civilisation. Leur conformation était assez semblable à celle de ces joujoux que l'on met chez nous entre les mains des enfants : comme le nom que je leur donnai l'indique, ils n'avaient pas de jambes, mais quelles têtes! Je restai confondu devant ces êtres, en apparence disgraciés par la nature, qui avaient su pourtant, par la seule force de l'intelligence, subjuguer presque tous les peuples de la lune. Je fus donc infiniment flatté d'avoir une audience d'un monarque aussi puissant, nous étions faits pour nous comprendre; aussi la réception qu'il me fit fut-elle digne de nous.

507

508

La négociation dont j'étais chargé était épineuse. Depuis un temps immémorial, la mésintelligence régnait entre les *Katakouats* et les *Poussahs* qui voulaient réduire ces volatiles à devenir leurs facteurs. Maîtres de presque toute la lune, et habi-

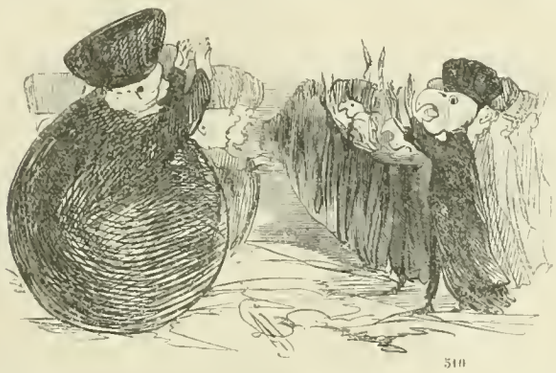


509

tués à une existence large et voluptueuse, ils avaient forcé les peuples soumis à former des *Phalanstères* où était parquée chacune des professions utiles ou agréables. Ainsi toute spécialité avait sa ville : les chemisiers, les savants, les bottiers, les tailleurs, les maçons, les laboureurs, etc., formaient autant de colonies chargées de subvenir à toutes les nécessités des habitants oisifs de la splendide *Alvéola*. Tout récemment, l'empereur des *Poussahs* avait fait une nouvelle tentative; mais, comme d'habitude, les *Katakouats* aux longues ailes avaient

su éviter la formidable artillerie à vapeur des ingénieurs *Poussahs*. Jamais, de mémoire de Lunois, ces deux peuples n'avaient pu se rencontrer sur un champ de bataille. J'étais donc chargé de proposer un nouveau mode de combat qui leur permît d'en finir. Il s'agissait d'abandonner l'artillerie, tellement perfectionnée que d'un seul coup de canon on pouvait foudroyer un hémisphère, comme l'instrument d'une civilisation cruelle et peu avancée, pour combattre d'une manière plus digne de ces deux grandes nations, c'est-à-dire par le raisonnement. Ce genre de combat plus que singulier fut accepté, et l'on s'empressa de part et d'autre d'enrôler les gens capables de disputer... la victoire sur un semblable terrain.

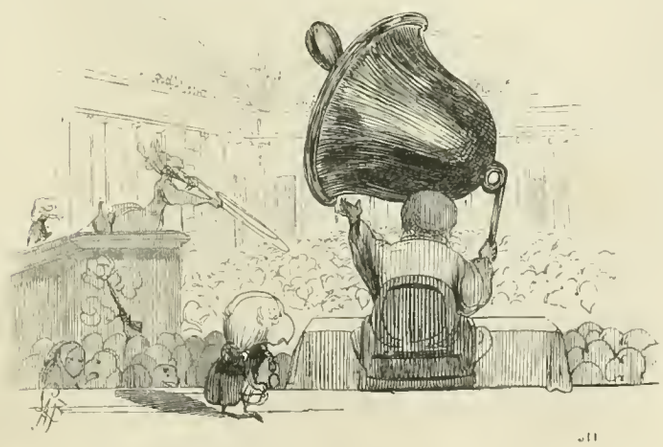
Les *Poussahs* lâchèrent sur la frontière la population, jusque-là assez inutile, des Avocats, des Gens d'affaires et des Diplomates. Les *Katakouats* opposèrent à ces héros leurs savants prêtres du soleil. Le combat fut bruyant; les *Poussahs*



déployèrent une logique valeureuse; mais les poumons des *Katakouats* tinrent bon. La nuit les surprit qu'ils n'avaient pas encore pu venir à bout de s'entendre. L'empereur des *Poussahs* tint conseil et songeait à proposer de tirer la victoire à la courte-paille (moyen qui, grâce à son adresse, lui avait souvent réussi), lorsque, voulant m'assurer l'amitié d'un aussi puissant monarque, je lui découvris tous les secrets du Magnétisme. Son intelligence lunatique comprit rapidement tout le parti qu'il pouvait tirer de ce fluide soporifique, et le lendemain, au moyen des passes magnétiques que j'avais indiquées dans la nuit, l'armée des *Katakouats* était couchée et endormie sur le champ de bataille.

Transporté d'admiration devant ce résultat brillant, l'empereur me combla de récompenses. Il me décora lui-même de ses ordres de la *Terre-d'Or* et de la *Rose-des-Vents*. Puis, voulant utiliser mon mérite, il me chargea d'une mission dont le but était de rechercher tout ce qui pouvait ajouter à la splendeur de son empire.

Le lendemain, pour me donner une idée de l'organisation politique de son peuple, il me fit assister à une séance de la chambre des Sénatrices.



Ce fut là que je me vis obligé de rendre hommage à tout mon mérite; j'appris que le système de la Commandite, dont j'avais voulu doter mon pays, y était bien autrement compris qu'à Paris. Chaque Sénatrice était le gérant peu responsable de dix ou douze commanditaires, au profit desquels elle obtenait et exploitait tous les bénéfices qu'on pouvait tirer de sa charge. Je les contemplai dans l'exercice de leurs fonctions, et, quoiqu'armées chacune d'un instrument de discussion politique assez semblable à notre porte-voix, elles ne me parurent pas très-d'accord. Du haut de la tribune, l'Oratrice, à l'aide d'une espèce de trombonne, essayait de dominer le brouhaha de l'assemblée. Vers la gauche je distinguai une Sénatrice impatiente qui pour demander la parole tirait en l'air un coup de pistolet.

En sortant de la séance, je déjeunai avec appétit; mon repas se composait d'une brochette d'alouettes. Ce rôti délicieux m'avait été procuré par un procédé fort ingénieux, qui consiste à charger son fusil avec une certaine composition qui tue, plume, rôtit et assaisonne le gibier.

L'instruction de ce peuple est si avancée qu'il ne parle qu'en vers. Quand un *Poussah* blesse l'oreille par une faute de poésie, il est condamné à déposer dans un tronc public une amende au profit de la ville des *Savants*.

Tout en mangeant, je demandai à mon hôte quelle était la religion de l'État. On me répondit que la religion primitive consistait à adorer la *Terre* en se mettant jusqu'au cou dans un trou; mais que depuis, ce culte ayant paru fatigant, on avait senti le besoin d'une réforme, et la nécessité de prier dans des trous élégants, rembourrés et armoriés; que plus tard les progrès du luxe et de la lumière avaient fait trouver cette position encore trop incommode, et qu'alors on avait tout à fait abandonné, comme gênant, le culte de la *Terre*. On donna alors carrière à son imagination, et l'on vit surgir une multitude de sectes et de rêveries nouvelles; chacun inventa un système plus ou moins commode qu'il voulut imposer aux autres; mais cette profusion de religions finit insensiblement par se perdre en une seule, qui, plus en rapport avec les progrès incessants de la civilisation, consistait à s'adorer soi-même.

Cette façon de religion me parut assez accommodante; je m'étais même rencontré avec ce peuple avancé, car j'avais pratiqué le même culte, qu'ici-bas on flétrit du nom d'*Égoïsme*. En me retirant, j'aperçus dans une des plus belles rues d'*Alvéola* un énorme *Poussah* qui s'en allait dîner en ville; il était lancé sur le parquet glissant de la voie publique par une manière de domestique, espèce de singe appartenant à la tribu des Katpatouas.

513

Je n'avais pas encore remarqué cette race qui, vouée à la domesticité, n'avait pas été vaincue, mais achetée en bloc par la nation. Spencer vint m'annoncer que les locomotives étaient prêtes pour notre départ. Je m'élançai dans la mienne; j'avais hâte de voir fonctionner ces machines si simples et si commodes, qu'on les dirigeait soi-même et sur tous les terrains possibles. J'assistai même à une grande revue de la *Wagonnerie impériale*. La lune ne possédant pas de chevaux, ces petits wagons militaires leur tenaient lieu de cavalerie.

514

La vapeur était tellement soumise aux caprices du constructeur, que je vis partir devant moi plusieurs locomotives libres et sans conducteur, traînant chacune un wagon pavoisé de placards que je pris pour des annonces, et qui étaient tout simplement des commandes pour les différentes colonies de travailleurs.

515

Nous partîmes avec la même rapidité, et armés de lorgnettes perfectionnées et de plaques d'un instrument analogue à notre daguerréotype qui fixait les objets sur le papier, avec leurs ombres, leurs couleurs, leur mouvement et leur langage. Cet instrument, que faisaient manœuvrer ordinairement les stupides Katpatouas, avait permis aux orgueilleux Poussahs de se passer du secours des arts.

Le premier pays que nous traversâmes fut la colonie des vieillards, que ce fat de Spencer voulut follement intituler

516

les *Rococos*. Cette classe, que l'on expédiait d'*Alvéola* à l'âge de trente ans, passait sa vie à discourir sur les folies des *Alvéoliens* et à regretter le bon temps. Ces estimables trentenaires se chauffaient paisiblement à la clarté d'un ver luisant. Nous avions à peine eu le temps de croquer ces bons vieux, que nous étions arrivés aux portes de la ville des morts; les aïeux des *Poussahs* y

517

étaient conservés empaillés et sous verre. Je trouvai ce procédé bien supérieur à celui de M. le docteur Gannal, car il avait l'avantage inappréciable de permettre à la postérité de venir rendre hommage à ses ancêtres et d'empêcher la fabrication des fausses généalogies.

518

Une colonie que je trouvai à quelque distance de là me parut

aussi curieuse pour l'homme progressif qu'incompréhensible pour les gens aux idées vulgaires.

Le directeur de la colonie me parla de *progressivité*, d'*ouvrier symbolique*, et traitait sa phalange de *triomphe de l'œuvre sociale*. *Au moyen de sa polingénésie providentielle, il prétendait être l'orbite synthétique d'une ère épopéique, et harmoniser tout au moyen d'une combinaison aussi naturelle qu'admirable de socialisme, fruit précieux d'une agglomération d'idées rationnellement déduites.*

Il me donna pour exemple la solution du grand problème social suivant :

PROBLÈME.

Étant donné : un homme A qui veut se tuer;
plus : un homme B qui veut en tuer un autre.

SOLUTION.

Envoyer à l'homme A, qui a la bosse de la destruction, l'homme B fatigué de l'existence.

Après quelques minutes de réflexions, je compris parfaitement ceci. L'homme fatigué de vivre est adressé à l'assassin; ils s'arrangent ensemble et traitent de gré à gré.

Ce directeur me parut un prophète si sublime de l'avenir, que je lui cédai à perte ma décoration de la *Rose des vents*. Cette colonie progressive a pour nom : les *Incompris!!*

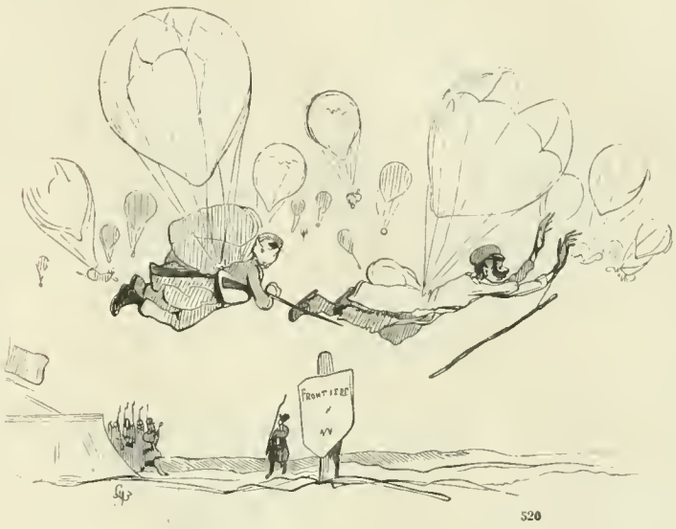
Je visitai successivement toutes les dépendances de ce merveilleux empire; puis je revins à *Alveola*, rendre hommage à l'empereur. Ce glorieux monarque fit tout ce qu'il put pour me retenir à sa cour; charges, dignités, richesses, il m'offrit tout : mais rien dans ce pays ravissant ne pouvait chasser de mon cœur le souvenir de cette terre des Adrets, berceau de ma noble maison; et un beau soir, l'atmosphère étant propice, les vents favorables, je m'éclipsai!

Spencer, avec sa prévoyance accoutumée, avait eu soin de charger ma nacelle d'une assez grande quantité de pierreries. J'avais cru d'abord que c'était un souvenir bien cher de S. M. l'empereur des *Poussahs*, mais le gaillard reconnut sa distraction, et m'avoua, trop tard, hélas! que ces riches bagatelles que je rapportais aux Adrets n'étaient autres que les Diamants de la Couronne.

519

POST-SCRIPTUM.

Et à présent que j'ai montré à mon pays le plus beau spectacle qui lui ait été offert depuis l'accident du déluge, il me reste à déduire les motifs qui m'empêchent de divulguer les Secrets aérostatiques que j'avais d'abord songé à mettre en commandite,



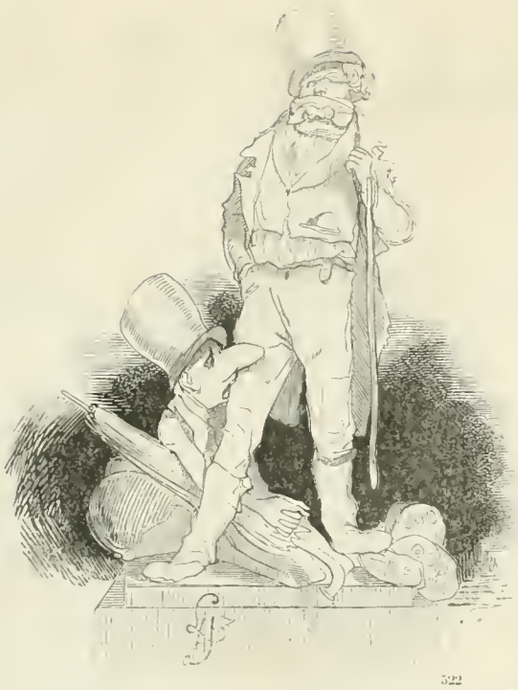
520

et pour lesquels mon excellent ami, M. Gogo, voulait absolument risquer quelques millions.

Ces motifs sont bien naturels à une âme pure et désintéressée comme la mienne. Si je rendais l'atmosphère accessible au commun des martyrs, mes Secrets deviendraient la proie de gens *indiscrets*, *inconséquents*, qui se laisseraient aller à l'inexcusable idée de se livrer à une foule de rapts, de vols, d'incendies qu'il est inutile de faciliter davantage. Les ballons, franchissant impunément les douanes et les frontières, annuleraient le gabelou et le justicier, en faisant la nique au *droit de visite*.

521

La France me saura gré de lui épargner ces vilaines choses, et plus tard, j'en suis sûr, la postérité reconnaissante m'élèvera des autels.



522

Quant au voyageur intrépide qui aurait la prétention d'imiter mes pérégrinations lunatiques, je l'engage à attendre paisiblement l'an 2000, époque de la plus prochaine éclipse.

Occupé aujourd'hui à restaurer l'antique manoir de mes pères, devenu l'homme de la nature, je préviens le public que mes notes, mes inventions et mes mémoires contenant tous mes Secrets sont déposés entre les mains de Me Bertrand, agent d'affaires. J'engage les familles à confier sans hésitation leur fortune tout entière à cet homme honorable ; je le connais depuis long-temps, je sais ce qu'il vaut, et je donne ma garantie morale qu'il n'en abusera pas.

NOUVELLE MANIÈRE DE LIRE LES VIEUX AUTEURS,

Compositions de CHAM, mises sur bois par FOREST.

523

Fier de son nouveau rang, n'ose-t-il méconnaître ?
Me croit-il à sa suite indigne de paraître ?

(*Iphigénie*, acte III, scène IV.)

524

Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

(*Britannicus.*)

525

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

(*Andromaque*, acte I, scène Ire.)

526

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas,
De votre auguste père accompagnez les pas.

(*Athalie*, acte I, scène III.)

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

16e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LA JOLIE MARCHANDE DE GANTS.

(Toutes les scènes se passent en belles gigues.)

TEXTE ET DESSINS PAR M. CHAM.

Dans la boutique de la jolie marchande de gants, dont le père vend de l'orfévrerie, un certain Zéphir-ross donne une leçon de danse à deux charmantes élèves : l'une est la belle Béa-triste ; l'autre, l'aimable Agnès. — La nièce (l'Agnès), qui est sœur de Béa-triste, s'amuse, à propos de bottes, à danser comme une pantoufle pour faire enrager son maître de danse, qui lui en donne une soignée (une danse) ; Béa-triste, au contraire, danse comme un dieu, mais s'ennuie comme le diable.

527

Elle réfléchit à environ 12000 mètres au-dessous du niveau de la mer, c'est-à-dire très-profondément.

Survient Julia, qui embrasse ses cousines : le Zéphir-ross la présente aux deux sœurs comme sa meilleure élève ; il la supplie de développer son joli talent. Julia ne se fait pas prier, elle montre son talent, et même plus que son talent.

Béa-triste et Agnès se piquent d'honneur, et les trois élèves de Zéphir-ross se livrent dans la boutique de l'orfèvre aux exercices les plus désordonnés de la danse noble. Cela toutefois n'occasionne aucun rassemblement dans la rue, comme on le pourrait croire.

En belles gigues les choses se passent toujours ainsi.

Lorsque Julia a fait voir tout ce qu'elle sait, et tout ce que vous savez, arrive le fiancé de Béa-triste, Benet-dix. La jolie Béa-triste se montre pour lui d'une extrême fraîcheur, elle est glacée, il en est lui-même tout refroidi, mais Agnès cherche à le ranimer.

528

Julia profite de l'occasion pour glisser... un poulet à Béa-triste. Ce poulet vient d'un dindon de seigneur qui fait la roue pour Béa-triste.

529

Béa-triste est trop bien élevée pour prendre cette lettre ; elle la refuse, mais elle se la fait lire par sa bonne petite cousine.

Paraît César-ius, le marchand de Gand. C'est un grand vieux brave homme, surmonté d'un grand vieux nez et tout de noir habillé, si bien qu'il a l'air d'avoir fait la lessive de son linge dans une bouteille d'encre de la Petite Vertu. Le digne homme, malgré son costume de croque-mort, est à la noce, il est aux anges, il embrasse Agnès, Béa-triste, Benet-dix; il embrasse Zéphir-ross, il embrasserait le souffleur s'il n'avait eu la précaution de quitter sa niche... Bref, il est dans le ravissement à l'idée du prochain mariage de sa fille avec son gendre.

530

531

Deux beaux seigneurs viennent acheter chez le marchand de Gand des pierreries et des bijoux : l'un est le marquis de Sans-lucarne; l'autre, son ami, don Buse-amante.

« *Le voilà, c'est lui!* dit l'officieuse Julia à la jolie Béa-triste. *Sa lettre t'annonçait sa visite. Regarde comme il est joli, comme il est chicard, comme il enfonce ton* Benet-dix!

Le marquis Sans-lucarne demande par un rond de jambe à César-ius, ses plus riches pierreries.

Rien d'assez beau pour nous, ajoute par un jeté-battu le confident Buse-amante.

Sans-lucarne choisit un écrin pour lui, jette son or sur le comptoir; puis, achetant quelques autres bijoux, il les offre galamment aux trois jeunes filles confondues de tant de grandeur.

Benet-dix reparaît, il est paré comme une châsse; papa beau-père le présente à M. le marquis en lui dansant ces mots : *Demain*, M. Benet-dix, *que j'ai l'honneur de vous présenter aura celui d'épouser ma fille.*

Sans-lucarne est horriblement humilié, Béa-triste ne l'est pas moins; mais Julia s'approche du jeune seigneur et lui danse à l'oreille ce qui suit : *Ayez du courage, ma cousine n'aime pas son futur.*

Une joyeuse musique se fait entendre. Tout le monde se rend à la grande kermesse qui va se célébrer dans la ville de Gand.

DEUXIÈME TABLEAU.

532

Le théâtre est éclairé dans le fond par les rayons du soleil, qui fait paraître la ville de Gand jaune. Tous les carillons du pays

sonnent à la fois, l'orchestre lutte avec eux, tous les instruments vont à grande volée; le cortége se dévide sur la scène : c'est à dégoûter de l'ordre et de la marche du Bœuf gras pour le restant de ses jours.

Le tambour bat et appelle la garde nationale sous les armes, les sergents-de-ville foisonnent, la garde municipale embellit ces lieux de sa présence uniforme, des groupes de fumeurs parfument la fête, des buveurs chantent la *Mère Godichon*, les marchands de macarons établissent leurs jeux de rouge et noir, les marchands de coco font sonner leurs clochettes, les boutiques à quinze et à vingt-cinq sous étalent leurs richesses; le veau à trois têtes, la femme géante et les Hercules du Nord commencent leurs parades : en un mot, le théâtre représente un joli tableau de Teniers.

Arrive une troupe d'arbalétriers qui doivent tirer sur une guirlande de fleurs placée au haut d'un mât; le crâne de M. Habeneck tire l'œil des arbalétriers, dont les flèches criblent les pompiers dans les combles.

Don Buse-amante, voulant tirer aussi, crève la perruque de Zéphir-ross.

533

Le pauvre maître de danse se trouve mal et se tâte partout, en revenant à lui, pour s'assurer qu'il vit encore; *sa perruque seule est blessée.*

Mais le marquis Sans-lucarne vise, tire et attrape la couronne, qu'il dépose sur la tête de Béa-triste. Dès ce moment on ne tire plus, par prudence.

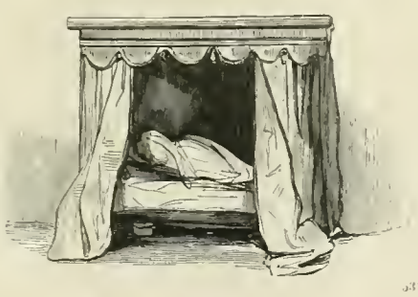
Béa-triste, qui commence à réfléchir, remet la clef de sa chambre à Julia, en l'invitant à venir passer la soirée chez elle pour babiller.

Un affreux orage éclate tout à coup, Julia perd la tête et la clef, le marquis ne perd pas la tête et trouve la clef... il arrive dans la chambre de Béa-triste. Ne vous alarmez pas, il lui reste un peignoir et sa vertu; elle repousse le seigneur, qui, entendant du bruit, se cache derrière les rideaux.

On vient annoncer à Béa-triste que son mariage aura lieu le lendemain à six heures.

Le marquis s'échappe en annonçant qu'il viendra l'enlever à six heures... Le marquis devrait prendre le nom de Benet-onze.

Béa-triste danse une prière et mime une invocation à Dieu, à son père et à tous les saints du paradis, après quoi elle s'endort.



534

ACTE II.

Le théâtre représente le palais de Sans-Lucarne à Venise. — Un palais de Cent-Lucarnes eût été d'un meilleur effet.

Béa-triste est devenue l'*amie* de Sans-lucarne, elle éprouve des remords; son amant l'accable cependant de présents, il jette-

535

rait tout à la tête de sa Béa-triste. Elle est l'objet de l'admiration générale et du mépris particulier.

536

Le Zéphir-ross du premier acte est annoncé; il est devenu impresario du théâtre de la Fenice, il donne un bal masqué le soir même et vient offrir des billets.

Survient Julia, qui s'est faite danseuse. Elle est accompagnée d'un jeune et beau seigneur, son *protecteur*, qu'elle *idolâtre*. Béa-triste croyait sa cousine l'amante de Buse-amante; elle s'indigne de la légèreté de Julia, qui lui répond par un flic-flac :

Un jour, un jour tu feras comme moi;
Un jour, un jour tu sauras pourquoi.

La scène a changé, comme vous voyez; c'est un bal masqué, un bal à mort, parsemé de débardeurs, de balochards, de sauvages: il n'y manque rien... rien que Musard (c'est une faute). Galop, cancan, chaloupe, tout ce qui fait le charme de la vie, tout ce qui embellit l'existence de carnaval, tout y est. On y voit un monsieur à trois jambes qui danse un pas très-disgracieux.

Mais survient un monsieur infiniment moins amusant que le premier; c'est le père Rabat-joie, le personnage au cirage anglais, qui vient terminer le bal par un affreux galop...

538

Il danse un pas de malédiction; sa fille danse un pas de supplication, puis elle tombe épuisée de fatigue et de douleur. Le brave homme de père se retire en dansant avec fureur.

ACTE III.

Le théâtre représente le parc de la villa de Cent-Lucarnes, baigné par les eaux de la Brenta, cette rivière qui coule dans tous les ballets de l'Opéra. — La lune, éclairant ce tableau, en fait la villa de Cent-et-une-Lucarnes.

On est à la fin d'une joyeuse orgie, la tristesse est sur tous les visages. Béa-triste n'a pas encore digéré la finale du deuxième acte; elle voit toujours les deux terribles lucarnes de son père braquées sur elle; les charmes du monsieur à trois jambes se sont effacés de son souvenir; elle est plongée dans le pot au noir paternel.

539

Sans-lucarne ordonne aussitôt des danses grotesques pour amuser sa maîtresse. Une danse folle, échevelée, commence aussitôt. Julia et les courtisanes forment entre elles les pas les plus voluptueux, pas d'écharpes, pas d'échasses et autres imitations de la *danse des morts*.

540

Don Buse-amante propose à son ami Sans-lucarne une petite partie de loto pour tuer le temps ; on joue, Sans-lucarne perd un peu, beaucoup, passionnément. Il perd tout, sa fortune, son château sans lucarne, et finit par jouer Béa-triste, sa dernière fiche de consolation.

541

Sans-lucarne perd encore cette partie, et Buse-amante, profitant de son domino, qui ressemble à celui de son coupable ami, entraîne Béa-triste abusée. Béa-triste, confiante d'abord, finit par se douter du tour ; elle arrache le masque du faux Sans-lucarne, qui, furieux de voir sa ruse découverte, ne veut pas abandonner la proie que le sort lui a livrée.

542

On ne sait trop... ou plutôt on sait trop ce qui serait arrivé si le ciel n'avait envoyé un sauveur à la malheureuse jeune fille (le libretto dit jeune fille).

543

Ce sauveur, c'est Sans-lucarne lui-même, qui, après avoir perdu la tête, sa fortune et sa belle, revient fort à propos pour envoyer le ravisseur deviser sur l'amour au fond des eaux de la Brenta.

Béa-triste est saisie de vapeurs.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

La scène change et représente un village orné d'un joli petit précipice et d'un délicieux tombeau sur le premier plan, à côté d'une barrique de vin.

Benet-dix s'est dégourdi ; il a profité des entr'actes pour faire la cour à Agnès, qu'il va épouser : tout le village est aux champs (ne lisez pas au chant, souvenez-vous que c'est un ballet) ; arrivent des Bohémiens parmi lesquels se trouve le Zéphir-ross et Julia, qui ont eu des malheurs pendant l'acte précédent. La noce se dirige vers l'église, lorsque apparaît la malheureuse Béa-triste.

544

Elle voit son malheur, reconnaît son infortuné père dans la personne du tombeau ; et reconnaissant aussi le précipice pour un endroit dangereux, elle y monte, pique une tête et tombe morte.

545

FIN POUR DE RIRE.

Mystification des mystifications !!!

La scène change, le théâtre représente la chambre à coucher de Béa-triste, comme au premier acte.

Béa-triste a rêvé comme une sotte ! ! ! Elle se réveille, regarde autour d'elle avec effroi comme à la suite d'un affreux cauche-

mar, s'étend, bâille et s'élance dans sa chambre, dansant devant

546

tous les objets qui l'entourent ; elle danse en embrassant sa couronne de rose, et, dans un transport inexprimable de bonheur et de reconnaissance pour Dieu qui l'a sauvée, elle danse une jolie petite prière de remercîment.

En ce moment la montre de M. Habeneck sonne six heures, et l'on frappe mystérieusement à la fenêtre.

L'amour entre par la fenêtre et l'hymen par la porte. — L'amour s'enfuit, l'hymen reste, et le songe s'évanouit.

Béa-triste a rêvé le malheur avec l'inconduite, et trouve le bonheur avec la vertu.

Amen!

P. S. Ce ballet, essentiellement religieux et moral, a obtenu le plus grand succès, et chaque nouvelle représentation opère de nouvelles conversions ; déjà plusieurs *rats* ont abjuré leurs erreurs et se sont retirés du monde. La loge infernale parle de se rendre à la Trappe, et Carlotta Grisi ne reçoit plus de propositions que pour le bon motif.

Vous voyez bien que le théâtre est l'école des mœurs!

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET Cie.

La Morale en Images, tel est le titre d'une série de jolies petites nouvelles écrites pour les enfants par MM. l'abbé de Savigny, Léon Guérin, Tonin Castellan, Ortaire Fournier, madame E. Foa et autres auteurs connus pour ce genre de travaux. Chaque nouvelle est accompagnée d'une charmante lithographie de MM. Alophe, Charlet, Devéria, Jules David, Grenier, Madou et autres.

2 vol. qui se vendent séparément et forment chacun un tout complet.

Prix du volume broché : 10 fr.; cartonné, 12, 14 et 18 fr.

ATALA

OU LES

AVENTURES DE LA FEMME SAUVAGE,

Histoire brodée par M. de Chateaubriand, mais ramenée à la plus exacte vérité par

CHAM, petit-fils de **CHAMTAS** dit **CHACTAS**.

RÉCIT.

A la prochaine lune des fleurs, il y aura sept fois dix neiges et trois neiges de plus, sans compter les années où il n'en tomba pas du tout, que les Natchez, peuple sauvage, déclarèrent la guerre aux Muscogulges qu'ils se proposaient de civiliser. Les Muscogulges triomphèrent, ce qui fut cause que les Natchez succombèrent. Ils périrent tous sans exception. Dans le petit nombre de ceux qui se sauvèrent se trouvait un jeune homme du nom de Chamtas (dont M. de Chateaubriand a fait très-mal à propos Chactas, mais n'importe) ; il était né de parents sauvages mais honnêtes.

Chamtas (si voulez Chactas) se retira à Saint-Augustin, ville nouvellement bâtie par les Espagnols. Il fut recueilli par un vieux Castillan du nom de Lopez, qui l'adopta, le combla de bienfaits

547

et le considéra dès ce jour comme son.... groom.

On l'éleva avec beaucoup de soins, on lui donna toutes sortes de maîtres ; il sut bientôt cirer les bottes, baguetter les habits, servir à table... Néanmoins, au bout de quelques neiges, il fut saisi du dégoût de la vie des cités, il dépérissait à vue d'œil : tantôt il demeurait immobile comme une huître à contempler la lune, tantôt on le trouvait assis au bord de l'eau occupé à cracher pour faire des ronds.

Il regrettait sa profession de sauvage, cette vie douce et féroce et cette liberté de costume illimitée....

Que de fois il décomposa de ses brûlantes larmes le cirage de son maître ! Que de fois il humecta de ses pleurs abondants la serviette de l'esclavage !

548

Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au pays, un matin il se présenta à Lopez dans le simple appareil d'un sauvage qu'on vient d'arracher au sommeil, et lui tint à peu près ce langage :

— O mon père, tu le vois toi-même, je meurs si je ne reprends la vie d'Indien. Lopez, désespérant de jamais l'apprivoiser, le releva de ses vœux de groom et lui rendit la liberté.

549

Chamtas partit aussitôt pour son village.

Flâneur par nature, souvent il s'arrêtait dans les forêts vierges et s'amusait à baguenauder.

550

Mais il fut bientôt puni de son ingratitude envers Lopez ; il perdit la boussole, s'égara dans un buisson et tomba au milieu des Muscogulges. Le chef voulut savoir son petit nom.

551

— Chamtas, pour vous servir, not' maître

— Bon ! repartit le chef, tu me serviras aussi... de dîner ; tu seras brûlé au grand village.

— *Voilà qui va bien !* répondit Chamtas, et il entonna son *De profundis* ; ce qui ne l'empêcha pas de considérer très-attentivement ses vainqueurs. C'étaient des hommes fort aimables en société, d'une gaîté folle et de cette charmante tranquillité qui n'appartient qu'aux consciences pures. Leur démarche était légère, leur air serein, et pourtant fort spirituel ; ils parlaient avec tant de grâce et de facilité, qu'il ne put s'empêcher de les comparer aux oiseaux des bois (n'oubliez pas que la scène se passait en Amérique, pays des perroquets).

Après l'avoir solidement attaché, on le laissa marcher en liberté.

552

Les femmes sauvages (qui ne le sont jamais beaucoup avec les hommes) vinrent considérer le malheureux prisonnier, et lui adressèrent une foule de questions plus incohérentes les unes que les autres, auxquelles Chamtas répondit des choses qui n'avaient pas le sens commun ; mais les femmes ont le cœur si compatissant ! elles trouvaient tout cela charmant et le comblaient de bontés et de chatteries, lui apportaient des peaux de castors pour se faire des chapeaux, des coquillages curieux, des confitures de Clermont et des marrons de Lyon.

Un beau jour qu'il faisait tout à fait nuit, les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt; et Chamtas cherchait comment il pourrait ficher le sien : il était dans une position assez délicate... Tout à coup il vit apparaître quelque chose qu'il prit d'abord pour le diable... C'était un ange!... c'était Atala... Elle était régulièrement belle; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, de tendre et de ferme, dont l'attrait était irrésistible.

553

— Es-tu chrétien, jeune idolâtre? lui dit-elle. — Non, répondit Chamtas. — Nom d'un chien! s'écria-t-elle, et elle disparut.

Chamtas fut vivement préoccupé de cette vision, il eut une peur atroce de la voir se renouveler. Cependant, le dix-septième jour de marche, au soir, Chamtas était attaché au pied d'un arbre, lorsqu'Atala apparut de nouveau et lui dit : — Jeune insulaire, ne croyez pas que je me sois laissé séduire par votre extérieur. Vous êtes ficelé (malheureusement pour vous!); vous allez croire que c'est pour ceci, pour cela, eh bien! pas du tout, je vous aime pour une seule raison... pour fournir à M. de Chateaubriand l'occasion de faire un chef-d'œuvre. Voilà.

554

Atala détacha Chamtas et voulut qu'il partît. — Du tout, du tout, répondit Chamtas, je veux m'associer à votre belle action; si je partais, que deviendrait le chef-d'œuvre de M. de Chateaubriand? Je reste.

555

Et il resta.

Cependant on approchait du grand village où l'on devait rôtir le malheureux Chamtas; Atala alla trouver son amant et lui dit : — Cher ami, vous me direz tout ce que vous voudrez; moi, je dis que si vous restez deux minutes de plus, vous êtes un homme cuit... ceci est le mot propre. Je vous ai envoyé chercher un fiacre, filez vivement.

556

Chamtas ne put résister à tant d'éloquence, il quitta cette peuplade sauvage qui bouleversait toutes les traditions de la cuisine européenne.

557

(La suite aux prochains numéros.)

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

17e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LE

DEDANS JUGÉ PAR LE DEHORS,

PAR CHARLES PHILIPON;

DESSINS DE M. TRIMOLET.

(SUITE.)

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'HABILLEMENT EN GÉNÉRAL.

Il est rare qu'un homme distingué par son esprit ou son mérite soit recherché dans sa mise; il est très-ordinaire même qu'il pousse sur ce point la négligence au delà des bornes raisonnables.

558

Le médecin, le chirurgien, le savant, le notaire, l'avocat, l'avoué, l'artiste de talent s'habillent de couleurs sombres; le magistrat se croit obligé d'honneur à une extrême gravité, et ne porte que du noir.

Le boutiquier a bien aussi un habit noir, mais il le conserve pour les enterrements et les mariages; son goût le pousse au bleu-clair et au vert-brillant — Le petit marchand des faubourgs va plus loin, il descend jusqu'à la couleur cannelle et même caca d'oie.

559

Le vieux soldat, quel que soit son rang dans le monde, porte la grande redingote bleu de Prusse, qu'il appelle une capote; il la boutonne jusqu'au menton et la tient propre comme il tenait son uniforme. Beaucoup portent le chapeau à grands bords, bien peu ne mettent pas leur coiffure sur l'oreille droite, et tous sont restés immuablement fidèles au col noir.

560

La grande redingote est aussi la parure du charcutier retiré, du chef d'atelier, le dimanche, quand il régale sa famille au *Sauvage* ou au *Moulin d'Amour*.

561

Un homme comme il faut ne s'habille jamais le dimanche; ce jour-là un élégant évite de paraître dans les rues, et un dandy fait un circuit d'une lieue pour ne pas traverser une promenade publique.

La redingote à la propriétaire et le paletot de couleur brune et de beau drap sont portés par le banquier, l'agent de change, le gros négociant et le rentier de premier ordre. La même redingote, le même paletot, de couleur jaune ou blanche, à longs poils et à gros boutons, décorent le marchand de contremarques, le propriétaire d'animaux féroces, le chevalier du lustre, et cette autre classe de chevaliers sans lustre, dont le nom générique, qui vient du mot hébreu *makar*, ne se prononce pas en bonne compagnie.

LA GESTICULATION

L'orateur qui accompagne son discours de gestes fréquents, variés et naturels, est généralement un esprit vif et brillant; celui qui débite ses harangues sans faire le moindre mouvement est plus généralement encore un esprit lent et lourd.

L'homme sensé gesticule peu, l'homme spirituel gesticule davantage, l'imbécile ne gesticule pas du tout.

Cette espèce de sot qu'on nomme *danseur de corde*, c'est-à-dire l'homme à la fois bavard, vide, emphatique, vaniteux, prétentieux et outrecuidant, est très-gesticulateur; non content des mouvements de sa physionomie, — car il cligne les yeux ou les écarquille, ouvre la bouche toute grande, la ferme avec contraction, et prend un air triste, gai ou pleureur, suivant le sujet de son discours, — il aide encore à l'expression de son visage par des mouvements de tête, de corps, de bras et de jambes; il se porte sur une hanche, puis sur l'autre, cambre son torse, le redresse ou le courbe, en un mot se livre à une foule d'exercices qu'il prend pour l'art mimique, et qui ne sont, à vrai dire, que grimaces et contorsions.

Parmi les gestes détestables il faut placer en première ligne ceux du grand-papa, qui consistent à déboutonner et reboutonner le gilet de l'interlocuteur, — à prendre l'auditeur par le devant de son habit et à le secouer de temps en temps, — à s'arrêter tous les trois pas, à repartir, à s'arrêter encore, et à continuer ainsi jusqu'à ce qu'il tombe d'impatience et de lassitude, — enfin à marquer la mesure de toutes les phrases par un petit coup sec appliqué sur l'avant-bras du patient, et toujours à la même place, jusqu'à décollement du poignet : — toutes choses qui font rire d'abord et finissent par faire prendre en grippe la gesticulation.

562

563

POSES ET GESTES.

Le fat tient la tête rejetée en arrière comme le vaniteux, ou penchée en avant comme le myope. — Malgré la meilleure vue, il vous lorgne toujours ou clignote en vous parlant; c'est une manière de vous dire : « Tu es si petit, si petit pour moi, que j'ai peine à te voir. » Enfin il ne paraît pas vous écouter et affecte de ne pas vous répondre.

L'homme faux balbutie, pèse, retourne ses mots, *in petto*, avant de les risquer, et ne vous regarde jamais en face.

Le bon enfant, cet excellent ami qui vient toujours puiser dans votre bourse, vous aborde en riant, les bras ouverts et le ventre en saillie.

Le bourru, le grognon, vous écoute la tête basse, vous répond sans lever les yeux, sans tourner le visage de votre côté, et vous rend un service de l'air maussade qui semblerait annoncer un refus.

L'homme qui se croit un personnage place une main dans son gilet et l'autre sur ses reins : c'est la pose napoléonienne.

Le fat rajuste sa cravate par de petits mouvements de tête, ou redresse ses favoris, cambre sa taille et la prend à deux mains. — Le nigaud passe un petit peigne dans sa moustache. — Le dandy met les pouces dans les entournures de son gilet. — Le malappris fourre les mains dans les poches de son pantalon, le flâneur les enfonce dans les poches de son habit.

LA VOIX.

Nous avons tous une voix naturelle et une voix artificielle. La voix naturelle est employée aux besoins du ménage, aux

conversations d'affaires ou d'amitié ; la voix artificielle, que les artistes appellent la *voix des dimanches*, est consacrée aux visites de cérémonie, aux premières entrevues, aux premiers propos d'amour : en un mot, c'est la voix habillée.

Cette sorte de voix a, chez les hommes, quelque chose de plus ronflant, de plus guttural que la voix ordinaire ; chez les femmes elle se distingue, au contraire, par une douceur et une *chatterie* toutes particulières.

Prenez par la main la personne qui se prétend exempte de ce travers, introduisez-la dans une société qu'elle ne connaît pas, et, au moment où elle franchira le seuil du salon, écoutez... c'est la voix des dimanches qui salue la maîtresse de la maison.

La voix a une grande signification ; mais comme le caricaturiste serait fort embarrassé pour la peindre, nous nous bornerons à quelques observations générales.

Une voix commune est presque indispensablement la compagne d'un esprit trivial, d'une éducation vulgaire et d'un caractère sans distinction.

Une voix criarde n'appartient jamais à une personne de bonne compagnie.

Une voix flûtée indique chez l'homme fait un petit esprit et un caractère mesquin.

La voix dure est signe de force, d'énergie et de ténacité, à moins qu'elle ne soit due à l'usage de l'alcool ou à l'habitude de vivre en mauvaise société.

569

LE DÉBIT.

L'homme qui parle trop doucement nous endort ; — celui qui parle trop vite nous fatigue ; — celui qui bredouille nous impatiente ; — celui qui cherche ses mots nous agace les nerfs ; —

570

celui qui parle d'un ton monotone, sans desserrer les dents, nous excite à bâiller ; — celui qui crache en parlant, celui qui parle sous notre nez nous inspirent le dégoût ; — celui qui crie nous assomme ; — celui qui saute d'un sujet à un autre nous fait rire et nous met en colère ; — celui qui rit toujours nous amuse un moment et ne tarde pas à nous être odieux ; — celui qui ne rit jamais nous fait peur : — enfin, celui qui perd le fil de son discours et répète souvent : « *Je disais donc!.... Où en étais-je ?* » nous fait donner au diable.

Parler est un art dont beaucoup d'hommes fort spirituels n'ont pas la pratique, et dont quelques sots possèdent l'instinct ; ce qui nous fait porter à première audition des jugements que nous réformons souvent en appel.

LES HABITUDES.

Les habitudes sont une faiblesse chez le vieillard, un travers

571

chez l'homme mûr, un défaut chez le jeune homme ; chez l'enfant elles sont presque un vice.

Une grimace long-temps répétée finit par devenir un tic, de même une habitude dégénère en manie ; et une manie n'est autre chose que la folie sur un point donné, comme le tic un détraquement partiel de la machine animale.

Les habitudes sont donc plutôt une maladie que les symptômes de tel esprit ou de tel caractère, et à ce titre nous n'en parlerions pas si quelques-unes ne rentraient dans le domaine de la caricature :

Celle, par exemple, de ne pouvoir manger quand la place qu'on occupe ordinairement à table est prise par un autre ;

Celle de ne pouvoir dormir dans un autre lit que le sien, ce qui rend les voyages très-difficiles ;

Celle de se promener tous les jours à une heure marquée, vînt il à pleuvoir des hallebardes ;

Celle de ne pouvoir s'endormir qu'en lisant son journal, ce qui est peu flatteur pour le journaliste.

LES GOUTS.

La DANSE n'est pas un goût, elle n'est pas aimée pour elle-même, ce n'est qu'un moyen dont l'amour et ses plaisirs sont le but. Aussi regardons-nous comme des victimes de passions secrètes ou avouées les hommes hors d'âge que nous voyons

572

brandiller leurs vieilles jambes en cadence, et les filles ou femmes laides ou mal tournées qui se livrent avec ardeur à la gymnastique amoureuse appelée valse, galop, contredanse, etc. Quant à la jolie femme qui en conserve le goût après son mariage, elle est à plaindre : car elle a le malheur, comme dit Arlequin, d'être l'épouse d'un c..., ce qui doit être fort désagréable.

La PROMENADE n'est pas un goût non plus, ce n'est qu'un besoin d'exercice pour les vieillards, un prétexte pour les amants, une exhibition pour les vaniteux, et pour les oisifs un moyen de tuer le temps qui les tue.

373

La BONNE CHÈRE est le plaisir des gens d'esprit blasés, c'est aussi la passion des sots venus à l'âge de maturité ; seulement elle aiguise l'esprit des premiers et achève d'abrutir les seconds. — L'homme d'esprit ne descend pas jusqu'à la gloutonnerie, il est tout au moins gourmand. Le sot est tout au plus gourmand, il ne parvient pas à devenir gourmet.

La CHASSE peut être le divertissement d'un homme de mérite, elle n'est une passion que pour l'esprit grossier. Le véritable chasseur, le chasseur pur-sang, est une sorte de brutal qui ne fréquente que des paysans, rudoie ses enfants, néglige sa femme et n'aime que ses *chiens*, qu'il bat du reste à outrance. Il est menteur, vantard et d'une absolue nullité sur tout ce qui n'est pas meute, gibier, fusil et vénerie.

Quant aux différentes manières de chasser, il en est deux qui méritent une mention particulière : la *chasse à l'affût* et la *chasse aux petits oiseaux*. Celle-ci est l'amusement des écoliers, des boutiquiers retirés, des viragos et des niais de tout âge et de tout sexe ; celle-là est le passe-temps des cul-de-jatte, physiquement et moralement parlant.

374

LA PÊCHE, comme tous les goûts, a ses fanatiques, ses confesseurs et ses martyrs. Parmi ses fanatiques, le plus ardent, le croiriez-vous ! c'est l'immuable pêcheur à la ligne, cette espèce de pilotis humain, fiché dans le sable ou dans la vase, dont toute l'intelligence s'épuise à lutter contre la ruse du goujon et la malice de la carpe. Elle a pour confesseurs ces pêcheurs endurcis qui, cloués dans leur fauteuil et perclus de rhumatismes, pêchent encore des poissons rouges dans un baquet. Quant à ses martyrs, ils sont nombreux : ce sont les infortunés dont le pied glisse et qui vont souper chez les naïades, et ceux à qui les trains de bateaux font faire le saut de carpe dans la rivière, etc., etc.

L'ÉQUITATION est un plaisir fashionable et de bon goût. Cependant si le cavalier monte en souliers et sans sous-pieds, s'il ne monte à cheval que les jours de fête et sur des *locatis* seulement ; si, n'ayant pas de cheval, il fait partie de la milice citoyenne, vous pouvez, à coup sûr (quelques-uns de nos amis et collaborateurs SEULS exceptés), le tenir pour un modiste, un danseur, un tailleur pour femmes, en un mot un crétin de première classe.

375

La TOILETTE n'est pas seulement un plaisir, elle est un travail pour quelques-uns, un art pour quelques autres. C'est un travail pour l'homme de quarante ans qui cherche à plaire, pour la jolie femme de trente ans qui veut conserver un amant ; pour celle de trente-six qui veut en faire un nouveau ; c'est un travail pour la femme de tout âge, si elle est laide ou contrefaite ; c'est le plus rude de tous les travaux pour l'homme d'études que son goût éloigne du monde et qu'une circonstance oblige à s'y présenter en grande tenue.

C'est une science que l'artiste dramatique étudie toute sa vie et dans laquelle il acquiert presque toujours une certaine habileté. C'est un art dans lequel la femme de mœurs légères a constamment un grand avantage sur les femmes de mœurs plus sévères. C'est presque une religion pour la Parisienne, qui, du reste, en a reçu la révélation de Dieu ou du diable ; car c'est toujours elle qui nous présente réunis le charme, le goût et la véritable élégance.

L'homme qui se montre toujours en toilette est un esprit plus que secondaire; mais il n'est permis qu'à l'homme de génie de ne pas savoir s'habiller au besoin.

Chez les femmes, la toilette est un indice qui trompe rarement. La bégueule s'habille fort mal, la prude s'habille sans grâce, la femme sans ordre s'habille sans fraîcheur, la prétentieuse mélange les couleurs discordantes, le bas-bleu s'habille malproprement, la bourgeoise vertueuse s'habille en dépit du bon sens, la panthère s'habille avec affectation et exagération; la lionne, — la lionne seulement, — possède toutes les ressources de cet art, sait choisir et assortir les couleurs dont elle compose son costume, déterminer convenablement l'ampleur, la forme, la coupe des vêtements, et, à leur aide, maigrir ou engraisser, changer ou modifier, cacher ou montrer ce que, parmi ses beautés ou ses imperfections, elle sait devoir voiler ou mettre en évidence.

Nous l'avons déjà dit, la Parisienne l'emporte sur toutes les femmes de la terre dans la tactique et le génie de la toilette, cet art militaire de l'amour.

LE JEU EN GÉNÉRAL.

Nous ne parlerons pas du jeu à l'état de passion; trop de livres ont été faits, trop de livres restent à faire sur cet inépuisable sujet pour que nous l'abordions dans une revue aussi superficielle, aussi incomplète que celle-ci. Parlons seulement du jeu comme amusement.

Règle générale. — L'homme qui veut toujours intéresser la partie est plus joueur qu'il ne croit; sa passion n'attend qu'un gain, une perte, une occasion quelconque pour éclater.

Celui qui ne sait pas perdre sans tomber dans la tristesse et le mécontentement, celui qui se récrie contre son malheur, celui qui raille le perdant, celui qui chicane sur les coupes, conteste les points, invoque à tout instant les règles, les usages, et en appelle à la galerie, — tous ceux-là, disons-nous, sont des esprits sans noblesse, ce sont des joueurs d'estaminet ou très dignes de l'être.

Un degré plus bas, nous trouvons ceux qui retroussent leurs manches, ceux qui lèchent leurs doigts pour prendre les cartes, — ceux qui accompagnent d'un coup de poing sur la table la

carte qu'ils jettent, — ceux qui mettent leur jeu entre leurs genoux : c'est la classe des marchands de bœufs, des marchands de cochons en gros ou en détail, celle en un mot des rustres de cabaret.

LES DIFFÉRENTS JEUX.

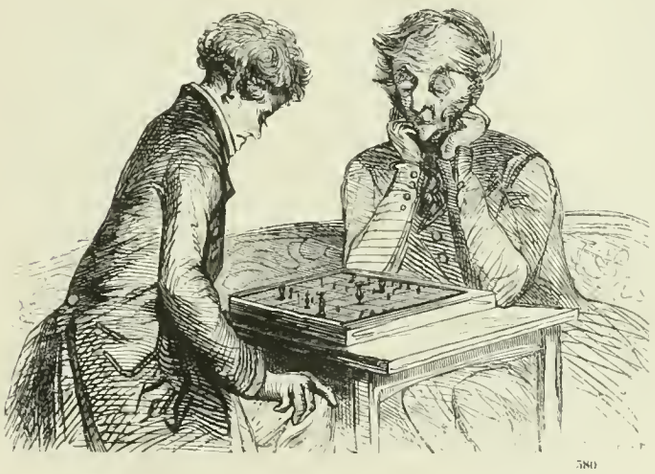
Le *whist* est le jeu à la mode en ce moment : c'est le jeu du monde élégant; — la *bouillote* est celui des papas; le *vingt-et-un*, celui des grand'mamans; — l'*écarté*, celui des arriérés, celui de la haute société de Brives-la-Gaillarde et de Carpentras; — le *piquet*, celui des Philibert, des buveurs de bierre et des culottes-de-peau; — l'*impériale*, celui des valets de pied, cochers et frotteurs, — le *mariage*, celui des jeunes garçons-impubères et des vieilles filles.

Le *domino* est le jeu des épiciers, des marchands de bonnets de coton et des rentiers du Marais : il plaît aux niais parce qu'il les occupe, et à quelques gens d'esprit parce qu'il ne les occupe pas,

Le noble jeu de *billard* est la passion des commis-voyageurs, des sous-officiers, des étudiants, des provinciaux et de tous ceux qui ne fréquentent d'autre société que celle des cafés. C'est un jeu charmant, que les gens comme il faut ne peuvent malheureusement cultiver qu'à la campagne.

579

Les *échecs* n'ont de partisans bien zélés que dans la jeunesse de cinquante à quatre-vingts ans. C'est le *roi des jeux;* mais,



580

comme tous les rois, il est plus majestueux qu'aimable. Aussi les disciples de l'art de Philidor deviennent-ils de jour en jour moins nombreux. Le *roi des jeux* se perd : M. Lainé avait bien raison, les royautés s'en vont.... Bon voyage !

Le *trictrac* est un jeu fossile, antédiluvien, dont on ne

581

trouve plus les os que sous des couches de bric-à-brac, dans les ruines de certains vieux salons du faubourg Saint-Germain, ou dans les profondeurs de la Bretagne et de quelques autres pays druidiques.

Le *jeu de dames* aurait également disparu du globe, s'il n'était le frère inséparable du jeu d'échecs, s'il n'était lié à lui dos à dos, comme les frères siamois.

Le *loto* a détrôné le *jeu d'Oie*, dont il a toute la naïve simplicité; c'est le jeu des familles de cordonniers en vieux et de portiers d'allées bâtardes.

582

Quant aux jeux de *quilles*, de *boules*, de *tonneau*, ce sont les délassements du porteur d'eau, du fruitier, du charbonnier, du marchand de marrons, du garçon-boulanger, etc., etc.

Dans un autre chapitre, nous traiterons du goût des arts, du théâtre, etc.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

D'AUBERT ET Cie.

La *Physiologie du Floueur*, par Ch. Philipon, vient de paraître. C'est le vingt-cinquième et dernier volume de cette piquante collection des Physiologies-Aubert, qui s'est vendue à un nombre incroyable et dont voici les titres :

Physiologie du *Floueur*, par C. Philipon; — de l'*Employé*, par de Balzac; — du *Débardeur*, par M. Alhoy; — de l'*Écolier*, par Ed. Ourliac; — du *Voyageur*, par M. Alhoy; — du *Tailleur*, par Louis Huart; — du *Musicien*, par Albert Cler; — du *Chasseur*, par Deyeux; — du *Flâneur*, par Louis Huart; — du *Bas-bleu*, par Fréd. Soulié; — de l'*Homme marié*, par Paul de Kock; — du *Créancier*, par M. Alhoy; — du *Troupier*, par Marco-Saint-Hilaire; — de la *Grisette*, par Louis Huart; — de la *Lorette*, par M. Alhoy; — de la *Portière*, par J. Rousseau; — de la *Parisienne*, par Tax. Delord; — du *Bourgeois*, par H. Monnier, — du *Médecin*, par Louis Huart; — de l'*Étudiant*, par Louis Huart; — du *Provincial*, par P. Durand; — du *Garde national*, par Louis Huart; — de l'*Homme de loi*, par un homme de plume; — de l'*Homme à bonnes fortunes*, par Lemoine; — de la *Femme la plus malheureuse*, par le même.

Prix de chaque Physiologie-Aubert, illustrée par 50 à 60 dessins, 1 franc.

Nouvelle manière de lire les vieux Auteurs,

PAR CHAM.

Dessins mis sur bois par E. FOREST.

583

Je vois de votre amour l'effet prodigieux !
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux !
(*Phèdre*, acte II, scène v.)

585

Ah ! dieux ! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté,
Et j'en reçois ce prix ! je l'ai bien mérité !
(*Phèdre*, acte IV, scène v.)

584

Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu ;
On lui promit beaucoup : c'est tout ce que j'ai su.
(*Esther*, acte II, scène iv.)

586

Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour !

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

18e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

THÉATRE DE BOURG-EN-BRESSE.

Avec la Permission de M. le Maire,

SOUS LA DIRECTION DE M. VALSAIN,

La Troupe donnera aujourd'hui, par extraordinaire,

LE

BRIGAND DU PONT DU DIABLE,

OU

L'HOMME PLUS A PLAINDRE QU'A BLAMER,

Mélodrame en 5 actes et en prose, orné de combats, évolutions, changements à vue, costumes nouveaux.

M. SAINT-LÉGER DE SAINT-ALBIN,

Ex-grand-rôle du grand Théâtre royal Français de Paris, remplira le rôle de TORALDI.

Les autres rôles seront joués par MM. Saint-Clair, Paul, Gustave, Édouard. et par Mesd. Florval, Blinval, Gustave et Paul.

PRÉCÉDÉ DE

CINQ-MARS,

OU

L'ÉPOQUE MÉMORABLE,

Drame en 5 actes et en prose, d'après l'ouvrage si célèbre de M. ALFRED DE VIGNY, par M. Jules ***.

M. SAINT-LÉGER DE SAINT-ALBIN, ex-premier-grand-rôle du Théâtre royal Français de Paris, remplira le rôle de CINQ-MARS.

Les autres rôles par MM. Édouard, Paul, Saint-Clair, Gustave, et Mesd. Paul, Gustave, Florval, Dorival et Blinval.

INTERMÈDE MUSICAL.

LA NORMANDE,

Duo comique chanté par M. SAINT LÉGER DE SAINT-ALBIN, ex-premier-grand-rôle du Théâtre royal Français de Paris, et M. ANGÉNOR, premier ténor léger de Liége.

ON COMMENCERA PAR

LA DAME BLANCHE,

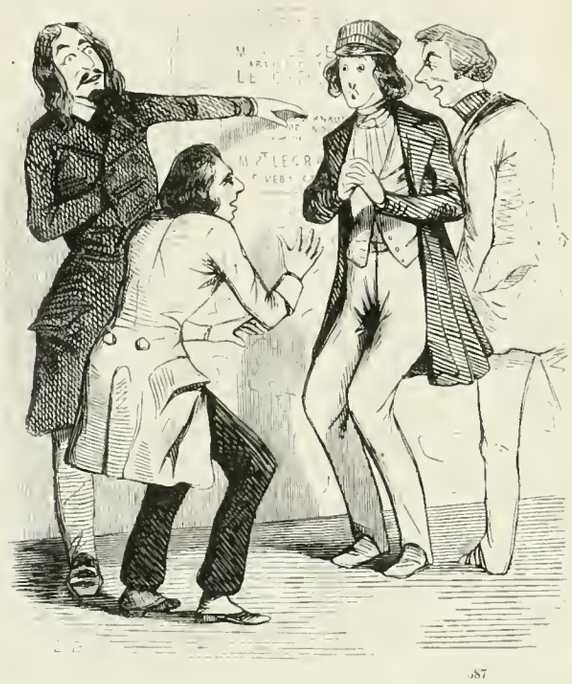
Opéra-comique en 3 actes de M. Scribe, de l'Académie française, dont les journaux ont tant parlé dernièrement; Musique de feu Boïeldieu, le célèbre compositeur.

M. SAINT-LÉGER DE SAINT-ALBIN remplira le rôle de Georges.

NOTA. — La musique nuisant à l'exécution de ce charmant opéra-comique, l'administration, pour être agréable aux habitants de Bourg-en-Bresse, l'a fait remplacer par un dialogue vif et animé.

A l'aide de cette affiche monstre, l'*impresario* de Bourg-en-Bresse, qui jouait depuis un mois le rôle du *directeur dans l'embarras*, croyait s'être enfin tiré d'affaire. Une lettre qu'il venait de recevoir de son agent dramatique l'avertissait de l'arrivée, pour le jour même, de M. Saint-Léger de Saint-Albin, *ex-premier grand rôle du grand Théâtre royal Français de Paris.*

La ville de Bourg-en-Bresse était dans la stupéfaction devant l'affiche colossale.



Un agent dramatique est un pourvoyeur possédant un bureau de placement de Buridan, d'Angèle, de Marocains, d'Hermione, d'Auriol et de Roxane; il tient un assortiment complet de gestes de caoutchouc, d'*ut* de poitrine, et fait les envois en province de Giselle, d'Enfants d'Édouard, et de tout ce qui concerne son état. Le directeur Valsain s'était adressé au plus famé; il était donc très-tranquille.

Le tambour de la ville, comme supplément à l'affiche, avait été chargé d'annoncer les détails de la soirée prochaine aux habitants de Bourg-en-Bresse assez arriérés pour avoir négligé d'apprendre à lire.

De son côté l'illustre Saint-Léger de Saint-Albin s'était empressé de quitter Paris pour venir recueillir sur la scène de ce bourg primitif les palmes du triomphe. Jeune encore, sous son véritable nom de Fricot, Saint-Léger avait fait ses premiers débuts au théâtre dans l'emploi aussi modeste que peu lucratif de garçon d'accessoires. Quelque temps après, comparse du théâtre de la Gaîté, il soufflait dans un grand tube les matières inflammables coloriées qui donnent une lueur rougeâtre, verdâtre ou bleuâtre aux scènes infernales. Plus tard il avait quitté l'emploi des *éclairs* pour jouer les *vagues* en se promenant à quatre pattes sous la toile qui représentait la mer; ou bien il donnait le coup de fouet dans la coulisse, et agitait les grelots pour simuler l'arrivée d'une chaise de poste.

Enfin, grâce à des études consciencieuses, il était devenu d'une assez jolie force dans les ours, les notaires et les pieds de derrière des chameaux; c'était même à lui qu'était arrivée, dit-on, cette anecdote assez connue.

Un jour qu'il s'était querellé avec les *pattes de devant*, dont il ambitionnait la place, le camarade qui remplissait ces fonctions délicates, pour se venger des injures dont il était accablé à l'intérieur du chameau, lâcha une ruade dans les pattes de derrière. Le mouvement ne fut pas perdu pour un des spectateurs du paradis, qui s'écria en interpellant un de ses camarades : Ohé! Pivé, qué nature! r'garde donc, l'chameau qui s'gratte.....

Bientôt, las d'une position aussi mesquine, le fringant Fricot, devenu Saint-Léger de Saint-Albin, s'était élancé vers la province, où, grâce à son aplomb, il était arrivé à se faire accepter par quelques scènes secondaires comme premier rôle en tout genre. Chaque soir Fricot-Saint-Léger revêtait avec une intrépidité qui n'appartenait qu'à lui le casque et la cuirasse du mélodrame, la tunique du grand-prêtre, et au besoin l'arc et la massue du ballet indien.

Il jouait les financiers, les Elleviou, les Gontier, les Philippe, les Francisque aîné, les Arnal, les Chollet, les Achard; il aurait joué à la rigueur les duègnes, les Rachel et les Déjazet. Tombait-il dans un endroit, il allait rebondir sur les planches d'un théâtre voisin; là il retombait de rechef et rebondissait de nouveau : c'est ainsi de chute en chute qu'il était arrivé à faire tout comme un autre *son petit tour de France.* Aussi était-il cité comme pouvant marcher à la tête de ce régiment nomade si bien désigné par messieurs les comédiens sous le nom de *Royal-Tombeur.* Les enrôlés peu volontaires de cet infortuné régiment sont souvent d'une bien grande utilité. Voici comment :

Un directeur a soulevé contre lui ses abonnés, soit en leur imposant bon gré mal gré une chanteuse médiocre à laquelle il tient plus ou moins légalement, soit par le refus obstiné de monter un opéra à grand spectacle dont les villes raffolent, soit encore pour un changement quelconque, ou dans la distribution des places, ou dans le prix de l'abonnement, ou dans toute autre chose qui dérange les habitudes de messieurs les jeunes gens de la ville ou de messieurs les officiers de la garnison. Dans un état d'hostilité semblable, le malheureux directeur ne peut plus paraître dans un café sans entendre gronder autour de lui l'orage.

On lui promet, à la première apparition d'un début quelcon-

que, un air varié de galoubet à faire frémir un contre-maître de

navire. Cependant il vient de lui arriver un ténor très-cher et sur lequel reposent tous les succès de l'hiver. Que fait-il? Il le met immédiatement de côté en l'engageant à se dissimuler pour le moment; puis il écrit à son correspondant de lui envoyer courrier par courrier un ténor du Royal-Tombeur. Le correspondant comprend parfaitement, et expédie sur-le-champ un chanteur de pacotille, pauvre bouc émissaire enchanté d'un engagement superbe dont il touche le premier mois, et qui va affronter, sans s'en douter, tout ce que le sifflet provincial perfectionné a de plus incisif et de plus perçant. On a vu ainsi des directeurs immoler jusqu'à trois victimes à la fureur populaire. Avec mille francs de Royal-Tombeurs une direction s'évite de monter un opéra qui lui en coûterait dix mille.

Parmi les richesses de son répertoire excessivement varié, Saint-Léger de Saint-Albin affectionnait tout particulièrement le vieux genre. Mais il faut dire aussi que le mélodrame Marty avait toujours été pour lui un sujet de triomphe dans les cités éclairées de Barbezieux, de Brie-Comte-Robert, d'Isy-sur-Ourq et de Breteuil-sur-Iton. Saint-Léger n'avait pas manqué, pour la brillante représentation qui l'attendait à Bourg-en-Bresse, de faire placer en tête de l'affiche son mélodrame favori, sa pièce triomphale : *le Brigand du pont du Dioble*, ou *l'homme plus à plaindre qu'à blâmer*.

Enfant de la vieille école, il possédait au suprême degré l'art de *faire un titre*. Il avait vécu dix ans des succès qu'il obtenait avec les titres suivants :

Le Siége de Calais ou *la générosité patriotique d'un Français qui sauva ses concitoyens*,

Cardillac ou *le danger de sortir le soir dans les rues de Paris*.

Cette dernière pièce ne manquait jamais son effet; elle avait fait prendre le quartier de l'Arsenal en grippe à tous les pères de France et Navarre, qui s'empressaient d'écrire à Paris pour en défendre la fréquentation à messieurs leurs fils en train d'étudier *très-tranquillement* leur droit à la Grande-Chaumière.

Saint-Léger de Saint-Albin, qui *savait sa province*, avait envoyé en éclaireur son camarade Mallard. Ce confident, qui lui en servait dans le mélodrame, était chargé de sonder l'esprit de la population de Bourg-en-Bresse, et de s'assurer plus particulièrement des dispositions, à son égard, du café de la *Comédie* et du café *Militaire*.

Cet affidé venait de prévenir le directeur de l'arrivée du célèbre artiste, et de suite celui ci s'en était allé guetter la diligence de Paris.

590

A peine Saint-Léger de Saint-Albin était-il débarqué qu'on lui présenta mademoiselle Florval, *forte* et même *trop forte* jeune première de la troupe.

591

Saint-Léger de Saint-Albin, le lorgnon à l'œil, salua imperceptiblement, tout en maugréant contre un embonpoint aussi exorbitant; et de suite son confident courut continuer son métier de batteur d'estrade et visiter le café de la Comédie.

Le café de la Comédie.

MM. Dangéreux, rentier.
Trigoche, horloger.
Boistier, négociant.
Nicétas, employé au télégraphe.
Briochard, commis voyageur.
Habitues, garçons, etc.

M. Dangéreux est en train de faire un cent de piquet avec M. Boistier.

Briochard termine une partie de billard avec Nicétas.

Dangéreux *marquant ses points.* — 18 et 7 font 25 : tout pour 25, comme on dit à Paris.

Boistier. — C'est à vous de faire, monsieur Dangéreux, quand vous voudrez.

Dangéreux *achevant de donner les cartes.* — 2 et 3 font 5. L'écart est fait. Surtout, monsieur Boistier, pas de 60! Lors de mon dernier voyage à Paris, je me rappelle avoir fait douze 60 dans une soirée de piquet.

Boistier. — Mais vous me parlez toujours de votre voyage à Paris ; il me semble que vous ne l'avez pas fait hier?

Dangéreux. — Comment! mais au 15 juillet prochain il n'y aura pas plus de 23 ans.

Boistier. — Ça commence à bien faire, savez-vous?

Nicétas. — Ah! regardez donc à votre droite, messieurs, nos pauvres comédiens... Ils n'ont pas l'air très-guillerets aujourd'hui.

592

Dangéreux. — Ils sont sur le gril. Ils attendent pour ce soir, à ce qu'il paraît, un premier sujet de la Comédie-Française.... Aussi... voyez-les... ils comptent les minutes.

Briochard *mettant du blanc a sa queue de billard et regardant la table des artistes.* — Cristi! deux petits verres pour quatre! j'aimerais mieux quatre petits verres pour deux.

Boistier — C'est, ma foi, vrai.

Briochard, *confidentiellement aux joueurs de piquet.* — Je ne veux pas dire du mal de votre ville, mais les artistes me font l'effet d'y nager dans une débinette assez grassouillette.

Trigoche *tout essoufflé se précipitant dans le café.* — Il est arrivé! il est arrivé!

Briochard. — Qui ça?

Trigoche. — Eh bien! lui, pardine, le comédien si promis, le sieur Saint-Léger de Saint-Albin, dit *le Désiré.*

Briochard — Saint-Léger de Saint-Albin, ou Saint-Albin de Saint-Léger, qu'est-ce qui connaît ça?

(*La figure des comédiens se déride, ils quittent le cafe.*)

Boistier. — On le dit pourtant fameux.

Briochard. — Oh, oui! quéqu' galette comme celles qui sortent d'ici.

Dangéreux. — Tout bon qu'on le dit, il n'effacera jamais de ma mémoire le grand Talma que j'ai vu à Paris.

Boistier. — Ah! vous m'en direz tant!...

Nicétas — Quel tragique que ce Talma! Dans *Oreste*, dans *Cinna*, dans...

Dangéreux *l'interrompant.* — Quel homme! quel homme!

Nicétas. — Vous l'avez-vu, vous, monsieur Dangéreux?

Dangéreux. — Je le crois bien, à mon voyage à Paris ; mais je n'ai pu le voir qu'une fois...

Nicétas. — Dans quoi l'avez-vous vu?

Dangéreux. — Je l'ai vu dans un fiacre... Ah! messieurs... quelle belle tête! quel homme ça faisait! il était admirable!

Boistier. — C'est ce que j'ai entendu dire par tous les gens qui ont pu le juger. Du reste, connaissez-vous M. Saint-Léger de Saint-Albin?

Dangéreux. — Le nouvel arrivé, non... D'où vient-il?

Trigoche. — On dit qu'il vient de Sainte-Menehould.

Briochard — De Sainte-Menehould! allons donc, j'en arrive. Sainte-Menehould est farcie de comédiens, mais je puis vous garantir que le Saint-Léger de Saint-Albin n'a jamais mis les pieds à Sainte-Menehould!

Tous riant. — Ah, ah, ah, elle est bonne : les pieds à Sainte-Menehould.

Nicétas *avec une intention maligne.* — Ça ne serait-il pas plutôt à Saint-Jean *pied de porc?*

Briochard. — Fameux! Saint-Jean pied de *port f'rais* plutôt son affaire.

Boistier. — Enfin nous allons voir.

Briochard. — Oui, nous allons voir ce que nous allons voir, comme dit la chanson ; mais qu'il se tienne bien, le Saint-Léger, qu'il soit joli, gentil et poli : ou, sans ça, n, i, ni, c'est fini.

Nicétas. — Et alors en avant le solo de galoubet!

Le confident sortant. — Enfin, ils ne le connaissent pas ; c'est tout ce qu'il me faut. Voyons le café Militaire.

Le café Militaire.

Au-dessus de la porte du café Militaire deux branches de laurier enveloppant cette devise :

HIC VIRTUS BELLICA GAUDET.

Gibert, brigadier.
Truchet, lieutenant.
Brignac, major.
Maliverne, maréchal-des-logis-chef.
Habitues, militaires, garçons.

Maliverne *chargeant sa pipe.* — Qu'est-ce que ça me fiche votre M. Saint-Albin!.. Je vous dis que Bernard était de la même promotion que moi.

Truchet. — Qui ça, Bernard qui est à Lunéville?

Maliverne. — Non... Bernard qui est à Metz.

Le Brigadier. — Garçon, du feu !

Maliverne. — Demandez plutôt au major Brignac.

Le Major *avec un accent méridional très-prononcé* — Hein, qu'est-ce que c'est ?

Maliverne. — N'est-ce pas, major, que Bernard est de la même promotion que moi, et qu'il est à l'heure qu'il est en garnison à Metz !

Le Major. — Bernarrre!.... il est maintenant à Strrrrasbourrrg, capitaine-trrrrésorrrrier dans le trrrroisième cuirrrrassiers.

Maliverne *d'un air de doute*. — C'est possible, mais enfin n'était-il pas de ma promotion ! Voilà toute la question.

Le Major. — Attendez, je m'en vas vous dire ça, moi. En 1830, Berrnarrrre était brigadier ; en 1832, maréchal-des-logis ; en 1835, maréchal-des-logis-chef ; là... je l'ai perdu de vue, mais en 41 j'ai su qu'il était passé capitaine-trrésorrier dans le trrroisième cuirrrrassier.

Le Brigadier. — Garçon, du feu ! !

Maliverne. — En 1835, il était donc de la même promotion que moi... en 1835 !

Le Major. Je crois bien qu'oui.

Maliverne *à Truchet*. — Qu'est-ce que je vous disais !

Truchet. — C'est qu'alors ce n'est pas le même Bernard.

Maliverne. — Parbleu ! il y a plus d'un capitaine à l'armée qui s'appelle Bernard.

Le Brigadier. — Garçon, du feu ! fichtre!!!...

La conversation continue sur le même ton ..

Le confident sortant. — Si tous les abonnés de la ville s'occupaient de théâtre comme ceux-là, ça serait charmant.

593

Le foyer des artistes

PENDANT LA REPRÉSENTATION.

L'agitation la plus vive règne dans tout le théâtre. Saint-Léger de Saint-Albin se prépare à sa première entrée dans la seconde pièce. Tout le monde va et vient. Enfin, le régisseur, armé d'un énorme gourdin, frappe solennellement les trois coups. La princesse, le traître, le tyran, l'amoureux, la duègne, tous se portent tumultueusement vers les coulisses; le souffleur se précipite dans son trou. Aussitôt que les bravos ont signalé la présence de Saint-Albin de Saint-Léger sur la scène de Bourg-en-Bresse, la conversation suivante s'engage au milieu des trônes, des carquois, des espingoles, de la foudre et des drapeaux qui vont servir à la représentation et qui encombrent les abords du foyer des acteurs.

Saint-Clair, premier comique.
Saint-Léon, fort jeune premier-rôle
Mmes Blinval, seconde amoureuse.
Dorival, ingenue.
Artistes, figurants, pompiers, musiciens, machinistes, etc.

Saint-Clair. — Ce pauvre Saint-Léger, pourvu qu'il ne fasse pas *four* (1)!

(1) Fiasco.

Madame Blinval. — Fichtre! ça serait guignolant tout de même, nous en avons eu assez comme ça.

Saint-Léon. — C'est pas l'embarras, on dit qu'*il bat quelquefois le Job* (1).

Saint-Clair. — Oh ! quel est celui qui n'a jamais *fait de la toile* de sa vie (2)!

Madame Blinval — En province, surtout, il n'est pas rare de *gourer* (3). Madame Charles me disait tout à l'heure qu'elle avait vu à Pont-Sainte-Maxence une Valérie qui jouait son rôle avec un lorgnon suspendu à son cou (4).

Saint-Léon *souriant*. — Quel aveuglement !...

Saint-Clair. — Du reste j'ai déjà joué avec Saint-Léger à Vendôme, et dans le mélodrame il chauffe bien la scène.

Madame Blinval. — Il la brûle peut-être.

Saint-Clair. — Non, il y a eu assez d'*agrément* (5).

(Une petite rumeur parvient jusqu'au foyer.)

Saint-Léon. — Qu'est-ce que c'est, est-ce qu'on appelle *Azor* (6)!

(Des bravos se font entendre.)

(1) Manque de mémoire.
(2) S'embrouiller.
(3) Se tromper.
(4) Historique.
(5) Il a été applaudi.
(6) Est-ce qu'on siffle ?

Saint-Clair. — Du tout... le gaillard est en train de *manger du sucre* (1).

Saint-Léon. — Sans pose (2) ?

Saint-Clair — Écoute. . (Les bravos redoublent.)

Saint-Léon. — Il paraît qu'*il est enlevé* (3).

La petite Dorival *arrivant*. — Entendez-vous ? quel effet ! Ce qui m'étonne, c'est que ce soit dans sa scène avec Valcourt. Quand Valcourt joue ici, il fait ordinairement *suer le lustre* (4).

Saint-Clair. — Ça n'empêche pas que tout va très-bien. Si Valcourt est faible, il sert de poussoir à Saint-Léger. — (*A madame Blinval.*) Dis donc, Blinval, toi qui me disais ce matin à la répétition : *faudra voir à l'huile* (5)... Voilà.

Saint-Léon. — Faut avouer aussi que Saint-Léger est doué d'un aplomb sterling... et il *bat des ailes* (6)... Faut voir !...

Saint-Clair. — Je ne dis pas... — (*A part.*) Mais quand tu feras autant d'effet que ça, toi, les canards porteront des sous-pieds.

Le rideau tombe au milieu des applaudissements. Saint-Clair court féliciter Saint-Léger, qui s'éclipse pour s'habiller et passer à d'autres exercices. Saint-Léon pince les lèvres; la jeune *forte* première en paraît satisfaite, et l'on s'empresse de procéder aux préparatifs du fameux mélodrame qui doit terminer cette soirée si éblouissante pour le trop heureux Saint-Léger de Saint-Albin.

On se dépêche de réparer le tonnerre, qui n'est autre qu'un vieux fauteuil à roulettes, chargé d'un garçon de théâtre, que l'on promène dans la coulisse au moment de l'orage.

On plante les figurants (7), braves villageois bressans qui ne s'attendaient guère aux honneurs du casque et de la cotte de mailles. Pendant qu'on en *chevalerise* quelques-uns, ceux qui sont prêts se font distribuer des armes *pour frapper l'infâme Toraldi lorsqu'il voudra se soustraire à leurs coups en se précipitant dans les sentiers tortueux des roches noires de la citerne du pont du Diable !*

(1) D'avoir un grand succès.
(2) Tu ne me fais pas poser ; tu ne mens pas ?
(3) Qu'il plaît beaucoup.
(4) Il déplaît.
(5) Voir en présence.
(6) Faire beaucoup trop de gestes.
(7) Planter un comparse, le faire grimer, le placer, lui dessiner la marche à suivre et lui donner les indications nécessaires.

La toile se lève, Toraldi-Saint-Léger paraît salué par une salve de bravos ; un silence complet succède à cette entrée bruyante, et Toraldi, frappant le sol du pied, récite la plus ronflante tartine qui ait jamais existé dans le genre mimo-dramatico-rageur.

Toraldi *seul*.

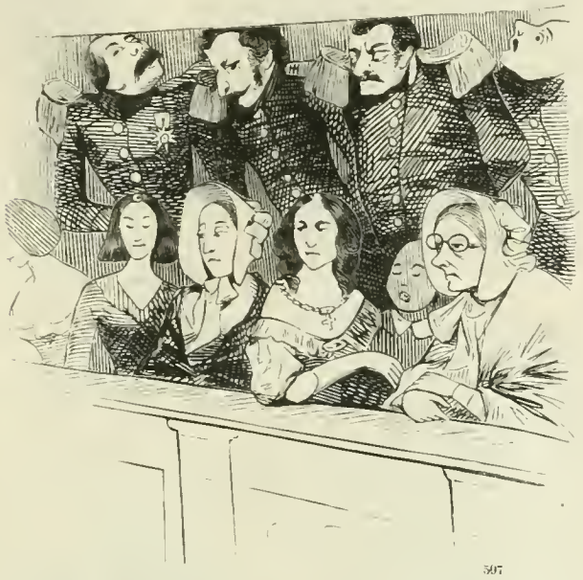
« Je suis seul ! je puis donc bannir en ce moment cette aflrrreuse « contrrrrainte, et livrerrrrr mon âme à cette agitation surrrrna- « turrrrelle qu'il m'eût été impossible peut-être de cacher plus « long-temps... Quelle horrrrible nuit !... quel effrrrrrroyable « songe !... Depuis mon arrivée au *château de la roche Noire*, « depuis que mon alliance avec la belle Rosalvina est enfin irrrré- « vocablement fixée... le souvenir d'une épouse malheureuse et « persécutée me pourrrsuit partout... Affrrrreuse rrrrévélation... « rrrepairrre terrrrible... horrrrible catastrrrrophe... »

(Ici le spectateur a le temps d'aller fumer un cigare de 4 sous, et peut revenir pour entendre la chute terrrible de cet effrrrrayant monologue.) — La voici :

« Cet épouvantable songe, toujourrrrs prrrésent à ma pensée, « serait-il le précurseur du châtiment qui atteint tôt ou tard le « coupable crrriminel !.... Non loin d'un volcan, dont une lave « brûlante venait former à mes pieds un fleuve de feu, j'étais au « milieu de deux femmes éplorées, lorsque... tout à coup !... d'é-

» norrrrmes serrrpents entrrrelacent mon corps et forment autour » de moi mille nœuds qu'il m'est impossible de rrrompre : je lutte » en vain contre ces rrreptiles altérrés de mon sang; et bientôt, » succombant à la douleur de leurs morsures envenimées, je » rrroule ensanglanté dans un torrent de flammes... qui dévorrr- » rent... en un instant... les restes odieux d'un monstrrre dont le » poids fatiguait la terrrre.... »

A ce récit plein d'horreur, les spectateurs frémissent, les jeunes filles pleurent, les mamans pleurent, les messieurs sont émus, et les murs de la salle ne permettent pas aux officiers de la garnison de lever les épaules.



597

La scène d'amour avec la belle Rosalvina produisit encore plus d'effet.

598

Toraldi, près de marcher à l'autel, prononce ces mots : « Venez, jeune fiancée, venez que je vous conduise auprès d'une » mère chérie. » Saint-Léger accompagna cette phrase douce- reuse d'un doux regard de l'œil gauche, tandis que son œil droit roulait dans son orbite avec un courroux si dissimulé, que la salle entière se leva spontanément, et l'on vit tomber le rideau avec deux énormes bouquets et une couronne jointe à un billet lancé du cintre.

Toraldi-Saint-Léger de Saint-Albin et le billet furent redemandés avec des acclamations générales. Le régisseur triomphant s'empressa de lire au public une ode pompeuse en l'honneur de l'immortel Saint-Léger, le vainqueur de la scène bressane. Le directeur Valsain l'appelle son sauveur Le confident Mollard, stupéfait d'un succès si inattendu, se jette à ses pieds, et le pompier du cru essuie les larmes que vient de lui faire verser l'infâme noirceur du *brigand du pont du Diable*.

599

Dans la ville, les enthousiastes épuisent pour Saint-Léger tous les genres d'éloges. On parle de lui offrir un banquet à deux francs par tête ; et le pharmacien voisin du théâtre est obligé de se disputer avec sa femme, qui veut à toute force apprendre à jouer les Rosalvina.

600

Mais il était donné à Briochard de porter un coup terrible à cette réputation déjà si étourdissante : le lendemain de la représentation, le malin voyageur *en couleurs* faisait circuler au café de la Comédie et au café Militaire un exemplaire IMPRIMÉ de l'Éloge en vers du triomphant Saint-Léger.

Il fut alors prouvé d'une manière éclatante que l'ode merveilleuse avait été confectionnée d'avance, et jetée sur le théâtre par le trop maladroit confident Mollard. Saint-Léger lui-même n'avait pas songé à la loi qui exige du typographe une déclaration du nom de son domicile sur toutes ses œuvres ; et le rire fut général quand on vint à lire derrière la fatale poésie ces mots accusateurs :

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36, A PARIS.

Nouvelle manière de lire les vieux Auteurs.

Dessins de M. CHAM, mis sur bois par E. FOREST.

601

Quelle est donc sa pensée ; et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours ?
(*Phèdre*. Acte V, sc. V.)

604

... Sans mon ordre on porte ici ses pas !
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
(*Esther*. Acte II, sc. VII.)

602

... Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement!
(*Iphigénie*. Acte II, sc. II.)

605

.. D'où vient que, d'un soin si cruel,
L'auguste Agamemnon m'écarte de l'autel?
(*Iphigenie* Acte III, scène II.)

603

Seigneur, où courez vous, et quels empressements
Vous dérobent sitôt à nos embrassements?
(*Iphigénie*. Acte II, sc. II.)

606

Eh bien! allons, madame!
Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme!

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

19e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LES

MILLE ET UNE RESSOURCES

DE

JUJUBE BILBOQUET,

Par E. BOURGET. — Dessins de CHAM.

LES

MILLE ET UNE RESSOURCES DU FILS BILBOQUET.

Tarata, ta, ta, ta, ta... bsing... boun... Holà... tsing! tsing! tsing! Taratata!... Messieurs et mesdames; voici l'étonnante, mirobolante et ébouriffante existence de Jujube Bilboquet, fils de l'illustre Bilboquet, le même qui eut l'honneur de travaillierre devant monsieu le mairrrrrre de Meaux qui en a été si content!

Cet incomparable et triomphant rejeton a pris naissance sur un tapis, au carré des Champs-Élysées, par le 67e degré de lassitude de madame sa mère, laquelle venait de se livrer à un grand écart par trop consciencieux qui hâta l'échéance de la dette qu'elle avait contractée avec la nature.

A peine au sortir..... du sein maternel, le petit Bilboquet *pleurait partout*, sans balancier, et tetait à bras tendus,... vers sa nourrice.

La mère Jujube était la gloire de cette famille de saltimbanques.

Fallait-il faire des armes avec *messieurses* les militaires,
Porter des poids de cinquante à l'extrémité de la chevelure,
Tenir une épée en équilibre sur son nez,
Danser sur la corde roide avec et sans balancier,

Elle était toujours là prête à faire l'admiration de messieurses les maçons et de *messieurses* les militaires.

A 58 mois, vers la fin de son premier lustre, le jeune Jujube-Bilboquet habite le sommet d'une échelle, n'ayant pour tout appui que le menton de galoche de M. son papa.

609

Plus tard, il se réfugie sur le sein de sa mère!... et s'y livre à l'étude de la cachucha, et d'une foule d'autre pas qu'il s'efforce de rendre plus ou moins andalous.

610

Son père, sentant le besoin de donner à son fils une éducation en rapport avec les progrès de l'époque, lui enseigne le saut de carpe, la danse sur la corde roide et la manière de saluer le monde d'une façon respectueuse.

611

Petit à petit il le nourrit de la pratique des petits poids de cinquante, et l'initie à l'art d'extirper les molaires, canines et autres, d'avaler les clous sans les mâcher, et de n'avoir pour toute nourriture publique que des pierres à feu, des lapins crus et des poules vivantes.

A l'âge heureux de quatorze ans il mâchait déjà des lames de poignards, déjeunait avec des épées en salade, et exécutait sans balancier tous les tours d'*adraîses* et de *faoûrce*, à l'*instârre* du fameux *Her-kule* dit *Milion de Cretonne*. Lorsqu'il connut à fond les procédés à employer pour construire les femmes *colausses*, et la manière de confectionner les veaux à trois têtes, le père Bilboquet lui annonça qu'il lui avait trouvé une place aussi vacante que publique dans le quartier Saint-Marcel, où il le pria d'exercer le métier d'escamoteur en attendant qu'il pût lui succéder en qualité de saltimbanque. Transporté de joie, le jeune Jujube allait sauter à pieds joints par-dessus le cou de son père, lorsque celui-ci le congédia

612

en lui octroyant sa bénédiction et un coup de pied qui voulait dire, par son application :

Adieu, mon fils, adieu,
A la grâce de Dieu!
Adieu!
A la grâce de Dieu!!..

Jujube Bilboquet, installé sur la place Maubert, y exerce, sous la protection immédiate de M. le préfet de police, la profession aussi peu honorable que lucrative d'escamoteur.

613

Veste de hussard à boutons bombés et à manches retroussées, pantalon garance, chapeau de feutre, foulard *à la Colin*, tel est le costume. Le matériel se compose d'une table sans tréteau ; sur cette table se trouvent trois gobelets, des paquets de poudre dite *à gratter*, des livres de tours, et surtout la petite baguette de Jacob, le sac à la malice et la fameuse poudre de Perlimpinpin... Il faut l'entendre, c'est le moment...

— Ah! *parbleur!* messieurs et dames, en voici bien d'une autre! Et d'abord, à vous qui voulez du nouveau et du beau, je commence par vous dire que je ne suis pas plus sorcier que magicien ; seulement je puis me vanter d'être le seul possesseur de secrets dérobés tant à l'art qu'à la nature. Ces secrets, qui n'en seront plus pour vous, si vous achetez le petit livre que voici, ne se trouvent ni dans le *petit Etella* ni dans le *grand Albert!* Ils sont ma propriété! je les dois à un ex-confrère, aujourd'hui prestidigitateur du roi de Maroc.

Ce petit ouvrage les dévoile tous, ni plus ni moins! Vous y verrez : 1° la manière de rendre les personnes somnambules, et de les faire répondre à toutes vos questions ;

2° La *cuisine infernale!* ou les moyens de retrouver tous les objets perdus dans une omelette soufflée ;

3° La *danse des œufs!* qu'il ne faut pas confondre avec la *danse du panier ;*

4° La seule manière de connaître la véritable signification des rêves et de fabriquer du cirage anglais.

Vous y trouverez aussi la recette d'une composition excellente et peu coûteuse pour détruire les insectes, anéantir les durillons et blanchir les buffleteries de la garde nationale.

Mais, avant tout, vous me direz : Que viens-tu faire sur cette place? Ce que je viens y faire, messieurs? c'est bien simple, le voici : examinez bien, et tâchez de ne rien perdre de ce que vous allez voir et entendre.

Rien dans les mains, rien dans les poches ; attention!... ouvrez les yeux, car j'ai les miens dans mes doigts. Voici le départ

des muscades!... La première se nomme passe, et va voir au Grand-Caire si j'y suis... la seconde, contrepasse; je l'expédie au puissant prince de Monaco; la troisième, vous ne la voyez déjà plus, ni moi non plus... disparue!!!! ni vu ni connu, je t'embrouille!... En attendant qu'elle reparaisse, je vais parler de ma poudre dite *à gratter*... Cette composition amusante donne lieu à une foule de divertissements parfaitement reçus dans la grande société. . Vous êtes à la noce, par exemple; les jeunes filles ont beaucoup dansé, les mamans sont fatiguées de parler... on ne sait plus que faire... Avec ma poudre, vous devenez le boute-en-train de la maison. Vous en répandez çà et là, par-ci, par là, sans en avoir l'air, et vous jouissez immédiatement de la réussite de votre entreprise : la mariée se gratte, le garçon d'honneur se gratte, le marié, le beau-père, la belle-mère, les musiciens, les garçons, tout le monde se gratte. . et vous de rire, pour prouver combien vous vous amusez...

Ce tour de bonne société convient particulièrement aux personnes spirituelles et aux dames du monde... Vous me demanderez sans doute : Combien vends-tu cette poudre agréable? — Je ne la vends pas, Messieurs, je la donne! Je suis pensionné de plusieurs cours très-étrangères pour en faire la distribution aux personnes qui voudront bien, avec la permission de M. le préfet (*il ôte son chapeau*), venir me consulter dans mon cabinet de cartonomancie; là je vous dirai, sans avoir recours au *marque* de café, le passé, le présent et l'avenir : affaire de ville ou de campagne, civile ou militaire; je connais tout... Avant-hier, appelé par la confiance d'une patrouille de la garde nationale, j'ai tiré la bonne aventure *au guet* .. Seulement, si, après avoir appris votre destinée, vous êtes contents et satisfaits, vous m'abandonnerez la faible somme de 2 sous, 3 sous, à votre générosité. Faites-vous servir!...

Dégoûté d'une position aussi terre-à-terre, et sentant le besoin de s'élever, Jujube devient paradiste et le *pitre* d'un directeur de ménagerie. Le grand talent du pitre est de lutter avantageusement à l'aide du larynx, des cloches, des tambours, du clairon, des cris et de la trompette avec les tambours, les clairons, les cloches, les cris et les trompettes des concurrents, qui réclament du public de l'endroit l'*honneur de son auguste présence.*

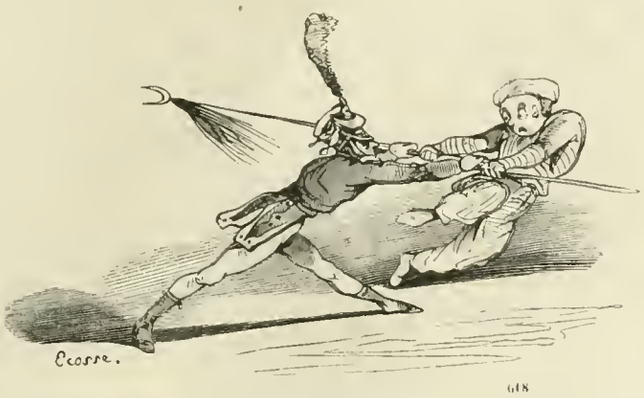
Jujube, qui veut goûter de tout, se fait enduire de cirage anglais et simule de son mieux, au moyen d'une chaîne et d'une massue, la férocité d'un sauvage venu d'une île déserte quelconque.

Touchée du sort de l'infortuné Jujube, une jeune actrice d'un théâtre de boulevard qui passait par là le décide à se présenter au théâtre du Cirque-Olympique pour y débuter dans l'emploi le plus subalterne des pièces militaires. Cet emploi ou noviciat consiste à ramasser les blessés.

Grâce à l'intelligence et au goût qu'il apporte dans l'exercice de ses fonctions, Jujube parvient à quitter l'état de ramasseur de blessés pour passer dans les Prussiens et recevoir tous les soirs, en cette qualité, une *frottée* remarquable des figurants français.

Tourmenté par l'amour du théâtre, l'ambition et le plat de sabre, Jujube travaille nuit et jour le briquet, le bancal et l'*ache*. Il devient de première force sur ce dernier instrument contondant

et se fait remarquer un soir par une exécution remarquable du *combat du Drapeau*.



618

(Ce combat, créé en 1807, fit un effet immense et se replace depuis, avec succès, dans toutes les pièces militaires du Cirque-Olympique.)

Fier de son succès, Jujube demande au régisseur des comparses à passer dans les *Français*. Comme droit à cette faveur, il fait valoir les danses qu'il reçoit depuis trois ans, en qualité de Prussien. La justice de cette demande étant prouvée, et Jujube ayant justifié ses travaux spéciaux, le régisseur refuse net.

Jujube, furieux, rompt avec le Cirque et se décide à entrer comme *Cassandre* au théâtre des Funambules. En cette qualité, il accueille, sans broncher, les coups de batte d'Arlequin, et tombe 360 fois par soirée sur la partie du corps que l'on appelait primitivement au théâtre partie vertébrale inférieure, et postérieurement l'endroit où le dos perd son nom... Jujube a un succès fou.

619

Le nouvel artiste profite des moments de repos que réclame son épine dorsale pour s'élancer dans l'étude des ouvrages nouveaux des vaudevillistes modernes.

Cette littérature, dite légère, a pour base le cancan, partie intégrante de l'art dramatique actuel. Jujube avait eu l'occasion d'en apprécier les magiques effets sur le public des théâtres du Palais-Royal et des Variétés, dans les soirées où il allait prêter sa coopération en qualité de *chevalier du lustre*.

Dans son ingénuité primitive, le pauvre Jujube s'imaginait que, pour *pincer* le cancan dans les règles, il était nécessaire d'être ou d'avoir été l'adepte de M. Bravard (de l'école de Droit) ou de M. Pelletan (de l'école de Médecine). Plein d'un noble orgueil, il se préparait à se préparer aux *examens préparatoires*, lorsqu'un camarade vint le tirer d'erreur en lui disant qu'il suffisait de prendre une *inscription* de cinquante centimes au bal de la Grande-Chaumière, laquelle inscription avait même l'avantage de pouvoir s'échanger contre un riz au gras ou une bouteille de bierre.

Jujube alla mêler ses pas incertains aux pas trop certains de la troupe par trop *folâtre* qui encombre l'école de danse *légère* du boulevard Mont-Parnasse. Mais le pauvre diable n'avait pas assez pris connaissance du Code-Terpsichore; il ne possédait pas le secret de ces pas étudiés qui s'arrêtent juste à temps pour ne pas placer leur auteur dans une fausse position. Jujube, qui y allait de tout cœur, fut appréhendé au corps par un vigoureux municipal, et forcé de passer du violon du bal champêtre au violon de la Préfecture de police.

620

Devenu libre, Jujube abandonne les théâtres secondaires de Paris, part pour Meaux par l'entreprise des Messageries à l'usage de messieurs les troupiers : *Talon, Semelle et Compagnie*.

Arrivé dans cette ville, il figure dans la tragédie de *Glocester* et attrape une indigestion en s'amusant à dégarnir les branches de mûrier avec lesquelles il joue le rôle de la forêt de Westminster.

Jujube, devant jouer le soir même un notaire qui ne dit rien dans la pièce, repasse son rôle, fait vernir ses jambes en guise de bas de soie, se confectionne un jabot, un faux-col et des manchettes en papier Weynen, et se pose des favoris avec les débris d'un vieux manchon.

Au dénoûment d'*Olézina* ou la *Fiancée du Serpent vert*, Jujube, frappé d'une singulière façon par le traître qui a oublié son

arme dans la coulisse, pose la main sur son cœur et tombe en disant : *A moi!... Je meurs empoisonné.*

Pour simuler des bottes de *chevalier de sa patrie*, Jujube cire une paire de bas blancs avec du jaune d'œuf et de l'ocre, et fait sécher le tout sur ses jambes en se promenant une heure sur le poêle du foyer des acteurs.

Poursuivant le cours de ses succès, Jujube joue, à Bar-sur-Seine, Marius à Minturnes, en costume de général de la république. Grande récrimination des lettrés de l'endroit, qui trouvent la couleur locale et historique tant soit peu négligée. Jujube ne perd pas la boule, s'avance fièrement vers le trou du souffleur, et s'adressant au public : — Messieurs, dit-il, en tirant un papier de sa poche, mon engagement, que voici, prouve que la direction m'a engagé à condition de jouer tous les rôles *en général.*

Au dernier acte du *Déserteur*, Jujube, en représentation dans un village breton, se fait fusiller avec le sabre du garde champêtre.

Jujube s'associe une ingénue de rencontre pour *exécuter* avec elle tout le répertoire de M. Scribe, traduit en patois des pays qu'ils parcourent. Ils commencent par jouer, tous deux, *Michel et Christine*. Voici le moyen employé pour se priver du rôle de Stanislas, personnage dont il est impossible de se passer.

Au moment où Stanislas doit entrer en scène, Jujube-Michel s'avance vers Christine et lui dit :

JUJUBE-MICHEL — Tu ne sais pas, Christine!...

CHRISTINE. — Non.

JUJUBE-MICHEL — Je viens de rencontrer Stanislas qui m'a dit de te dire :

(*Il chante.*) Pour un soldat qui n'en a pas l'usage,
Ça gêne un peu; mais, cependant,
Malgré ce surcroît de bagage
Je chemine toujours gaîment.
Désormais, sans risquer d'attendre,
Les malheureux à moi pourront s'offrir,
Car j'ai du fer pour les défendre
Et de l'or pour les secourir,
Et de l'or pour les secourir.

Il chante le couplet et débite toute la scène qui aurait dû être dite par Stanislas... à la scène de Stanislas avec Christine, Jujube-Michel recommence :

JUJUBE-MICHEL. — Tu ne sais pas, Christine?...

CHRISTINE. — Non.

JUJUBE-MICHEL. — Je viens encore de rencontrer Stanislas qui m'a dit de vous dire :

(*Il chante.*) Sans murmurer,
Votre douleur amère
Frapp'rait mes yeux!... Plutôt tout endurer,
Moi, j'y suis fait; c'est mon sort ordinaire :
Un vieux soldat doit souffrir et se taire
Sans murmurer,
Sans murmurer.

Et ainsi du reste, jusqu'à la fin de la pièce. Le public applaudit beaucoup, et n'y comprend rien.

Enhardi par ses essais, Jujube se fait directeur et part pour l'Amérique, où il fait construire un théâtre. Pour se créer une *claque* à bon marché, Jujube fait peindre sur les murs qui entourent les galeries une foule de spectateurs qui applaudissent.

Le jour de l'ouverture, au milieu des acclamations universelles, Jujube est forcé de se retirer sous une grêle de noix de coco qui lui tombent sur la tête, et il se demande si c'est la manière d'applaudir de ce peuple primitif.

Victime d'une affreuse couleur, Jujube épouse une négresse qui devient bientôt sa bête noire.

Revenu des îles, et de ses idées sur le théâtre, Jujube s'établit extracteur de dents.

626

Bientôt il invente un nouveau procédé à l'aide duquel il opère instantanément l'extraction des plus dures molaires sans éprouver la plus légère douleur.

627

Mais il ne tarde pas à dire un éternel adieu aux voyages, et revient à Paris, où il s'établit professeur de déclamation, de bâton, de savate et de bonnes manières.

Hélas! rien ne devait lui réussir, la déclamation est passée de mode, tout le monde connaît les tours de bâton, la savate et les bonnes manières sont enseignées partout : dans la littérature moderne, dans le feuilleton des *Débats*, partout!

Jujube décline, il se fait *allumeur de chalands* pour les marchands de chaînes de sûreté.

Marchand de billets de spectacle *moins chers qu'au bureau.*

Marchand de porte-cigares et cigarettes à 15 centimes.

Il baisse encore, et se fait ouvreur de voitures.

Vendeur de places à la queue des spectacles.

Puis, devenu tout à fait vieux, il se retire des affaires avec une très-honnête misère. Faute d'enfant, il élève un chien, l'adopte, et lui fait partager les fruits de la brillante éducation qu'il a reçue dans son enfance.

Pour contenter ses frivoles desirs,
L'homme insensé vainement se consume ;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs !

(*Esther*, acte II.)

Ah ! dieux !...

(*Andromaque*, acte II.)

NOUVELLE MANIÈRE

DE LIRE LES VIEUX AUTEURS,

Par CHAM.

Mis sur bois par E. FOREST.

Dieux puissants ! quelle etrange pâleur
De son teint tout à coup affecte la couleur !

(*Esther*, acte II.)

Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots !

(*Phèdre*, acte III, scène V.)

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

20e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE.

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

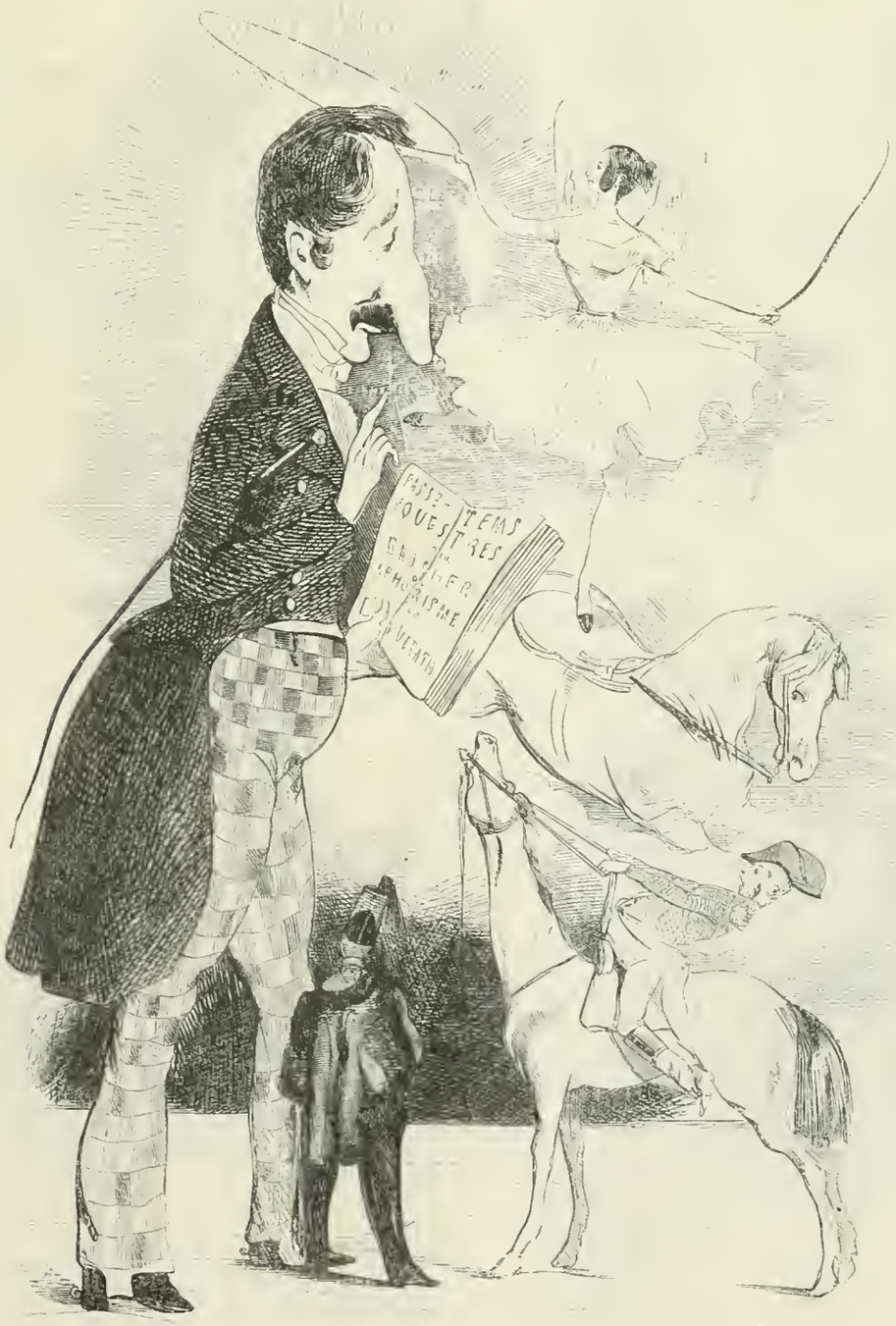
LES

PASSE-TEMPS ÉQUESTRES,

APPLICATION DE LA MÉTHODE BAUCHER, OU DIALOGUE A PIED ET A CHEVAL,

DÉDIÉ A LA CAVALERIE FRANÇAISE.

TEXTE ET DESSINS
PAR LORENTZ.

La vérité a ses *ennemis*,
L'erreur... ses *partisans*.
(Epigraphe de M. Baucher, tirée de M. Baucher, par M. Baucher, dans M. Baucher, pour M. Baucher
(*Méthode d'équitation.*)

Note de l'Éditeur.

Pour l'intelligence de l'article qui suit, il est nécessaire de dire que M. Baucher a publié, sous le titre de *Passe-Temps équestres*, un livre devant lequel ses *partisans* sont à genoux : c'est, à les entendre, la Bible, le Coran, le livre de la loi du peuple hippique. En effet, comme tous les livres écrits par les prophètes, il se compose en entier de maximes, aphorismes, logogriphes et axiomes sibyllins faits pour exercer la sagacité des apôtres. Exemples :

BRIDON.

La nature nous a faits pour vivre en société et *non pour vivre seuls*.

CARACOLER.

La fatuité est un hommage rendu par l'ignorance au talent.

CASSE-COU.

Le corps ne doit pas être la dupe de l'immortalité de l'âme.

CHATOUILLER.

L'indiscrétion irrite la susceptibilité des esprits faibles et se fait mépriser des esprits forts.

CHEVAL ENTIER A UNE MAIN.

L'accusateur qui confond les noms et les lieux ne mérite aucune confiance.

COURSE.

La volubilité du langage est souvent nuisible pour soi et plus souvent incompréhensible pour les autres.

PARTISAN.

La nation la plus orgueilleuse est forcée d'abaisser son arrogance devant l'ennemi généreux qui, après l'avoir vaincue, *embellit ses domaines et rehausse sa dignité*.

Quatre-vingt-dix-huit pages sont toutes remplies de pareilles moralités équestres; mais hâtons-nous de déclarer que l'auteur n'a pas voulu laisser à l'arbitraire l'interprétation de son cours, il l'a fait suivre de notes explicatives dans le genre de celles-ci :

CASSE-COU.

On peut, sans être taxé de poltronnerie, ne pas être le bourreau de son corps et être un *casse-cou* raisonnable.

PARTISAN.

Le cheval *Partisan* est d'une race pure et d'origine anglaise. On le crut d'abord indomptable. Le fini de son éducation démontre le contraire, et, loin que la privation d'une liberté dont il abusait le rendit informe, il excita l'admiration générale : toutes ses poses sont devenues gracieuses et tous ses mouvements réguliers.

Les *Passe-Temps équestres* se terminent par la musique également équestre de M. Paul Cuzent.

PREMIÈRE LEÇON

DE PHILOSOPHIE ÉQUESTRE ET D'ÉQUITATION LITTÉRAIRE.

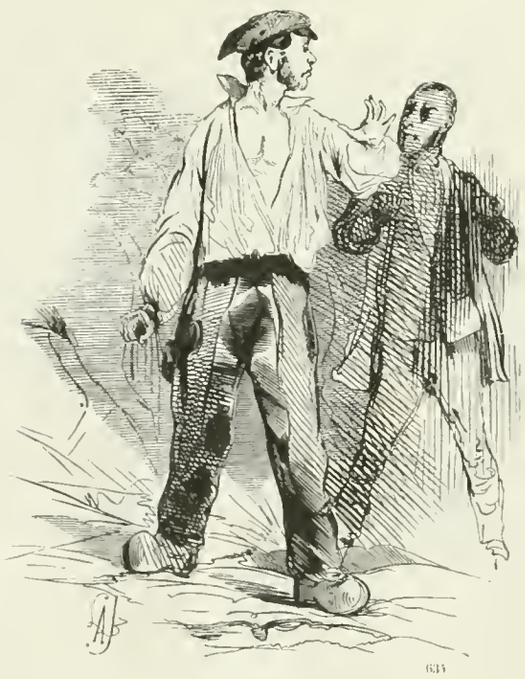
(La scène se passe au manége Peu lié.)

PERSONNAGES : le Professeur, un Officier, un Soldat. — **PERSONNAGES MUETS** : Partisan et d'autres élèves.

LE PROFESSEUR. — Mon officier, me feriez-vous l'honneur de me dire ce que c'est qu'un bridon?

L'OFFICIER. — C'est une lanière qui s'adapte immédiatement aux extrémités latérales de la barre du mors.

LE PROFESSEUR. — Cette définition est, certes! très-satisfaisante; mais si vous aviez lu mes *Passe-Temps équestres*, vous sauriez, par mon *aphorisme-bridon* (*page* 41), que « *la nature nous a faits pour vivre en société et non pour vivre seuls.* »



Voilà que je vous mets à découvert une des nombreuses subtilités de mon équitation; et voici pourquoi tous les officiers qui ont monté à cheval jusqu'à ce jour ne savent pas monter à cheval du tout... Vous croyez naïvement que le bridon est une lanière, tandis que c'est tout simplement un des principes de la nature, une des essences essentielles de notre vie matérielle et sociale. Pénétrez-vous, *au préalable*, de cette idée, et faites-

moi l'honneur et l'amitié, mon officier, de me dire ce que vous entendez par un cheval qui fait l'action de *caracoler*.

L'Officier. — C'est un cheval qui se livre, dans un infiniment petit espace de temps, à presque toutes ses allures... sans distinction ni règlement de ces mêmes allures.

Le Soldat. — Mon officiir y barle comme ain lifre!...

Le Professeur. — Ne pouvons-nous donc conclure de là, comme dans mes *Aphorismes*, *page* 43, que « *la fatuité est un hommage rendu par l'ignorance au talent...* »

636

Le Soldat. — Moi pas rentre di tout hommache au talent.

Le Professeur. — Taisez-vous, militaire, s'il vous plaît, et lisez mes *Aphorismes*...

Le Soldat. — Moi pas safre lire...

Le Professeur. — Lisez-les tout de même... Pardon, mon officier... si vous voulez le permettre, nous allons continuer... Qu'entendez-vous par casse-cou?

L'Officier. — Un homme de cheval, solide autant qu'audacieux... habitué autant qu'imprudent...

637

Le Professeur. — C'est bien, mon officier, très-bien...

Le Soldat. — Ah! foui, c'est très-p en.

Le Professeur. — Taisez-vous, militaire, s'il vous plaît, et ne parlez pas sans qu'*au préalable* on vous en ait donné permission.

Le Soldat *à part et en murmurant. — Sapre-mâtin!... moi fouloir te fichre à chefal mon sâpre dans t'fentre.*

Le Professeur. — Pardon, mon officier, si ce militaire m'a interrompu... Mais reprenons... et nous dirons (*même page* 43) que non-seulement le casse-cou est imprudent et audacieux, mais que « *le corps ne doit pas être la dupe de l'immortalité de l'âme.* »

638

Le Soldat. — Moi pas safre di tout ce que fouloir tir le... cuyer.

(L'officier reste quelque temps pensif... et pousse un long soupir!!!)

Le Professeur. — Mon officier, *au préalable* nous allons donner à la leçon une tournure d'agrément qui prêtera du charme, je l'espère, à sa monotonie habituelle... Veuillez, mon officier, m'exprimer ce que vous entendez par cette coquette cavalcade, gracieuse partie de nos carrousels... qu'on appelle contredanse.

639

L'Officier. — On entend par contredanse la réunion de cinq figures dansées... par quatre ou huit personnes... cavalières et cavaliers... le pantalon... l'été... la poule... la pastourelle... le final...

Le Soldat. — La culotte... la pelle saisson .. le poulette... la petite démoicel. . et le galopate... Connu ! ..

Le Professeur. — Militaire, taisez-vous *préalablement*, s'il vous plaît.

Le Soldat, *à part, en murmurant. — Moi fouloir te flanquer a chéfal mon sâpre dans l'fentre.*

Le Professeur. — Très-bien, mon officier... Mais permettez-moi d'ajouter, avec mon aphorisme... que « *la gaieté qui se rattache à la raison a le double avantage de plaire et d'instruire...* » Nous passerons de suite, mon officier, à un exercice dandy... qui est hérissé de difficultés et de dangers.... la course au clocher....

650

Le Soldat. — Moi pas sâfre courir à chefal dans les claugers !...

L'Officier. — Étant choisi au hasard... un clocher dans la campagne... Le premier cavalier arrivant... par toutes voies quelconques... est reconnu gagnant du prix proposé...

Le Professeur. — Certes, oui, mon officier ; mais, *au préalable*, n'oubliez pas que « *c'est empiéter les décrets suprêmes que d'exposer son présent et son avenir au mépris de la nature et des arts...* » (*Page* 50.)

L'Officier. — Très-bien (*à part* : Le diable si je comprends !).

Le Professeur. — Que pensez-vous, mon officier, d'un cavalier qui se laisse désarçonner ?

Le Soldat. — C'être pas hun gavalier.

Le Professeur. — Taisez-vous, militaire, s'il vous plaît.

L'Officier. Je pense que cet événement peut devenir compromettant pour sa personne...

Le Professeur. — Très-bien... très bien... très-bien... — « *et qu'on est étranger à tout sentiment profond quand, sans motifs plausibles, on se détache de la foi jurée.* » (*Pag.* 52 *et* 53.)

651

(L'officier, ici, ouvre de grands yeux et commence à être fort étonné... Le soldat bourre sa pipe... Pendant ce temps l'officier reprend ses sens...)

Mon officier, que feriez-vous à un cheval qui vous détacherait une ruade ?

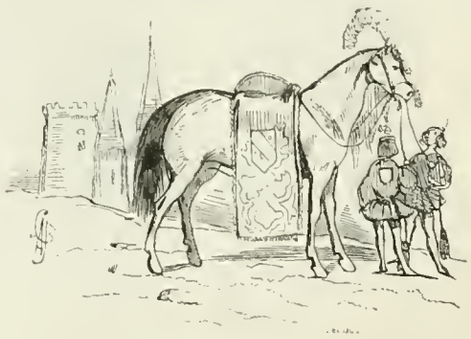
Le Soldat. — Moi, je l'enleverais avec le pridon, ferme ! et je lui flanquerais une ponne attaque d'éperons...

652

Le Professeur. — *Au préalable*... je vous répéterai que ces leçons d'équitation philosophique ne s'adressent point à vous.... Je donne ces leçons pour qu'elles vous soient transmises après... L'officier a la complaisance de me prêter le corps d'officiers de cavalerie française pour en faire mes répétiteurs ordinaires... je le remercie infiniment de son extrême bonté.... et, *au préalable*, je vous reprie instamment de vous taire, militaire.... s'il vous plaît... (*Le soldat grogne*. Moi fouloir, etc.) — Mais, mon officier, n'oubliez pas (*page* 53) que « *le malavisé qui répond à vos procédés par des impertinences n'a nul droit à vos égards...* » Et pour la ruade elle-même (*page* 90), « *l'esprit a ses débordements quand il n'est pas contenu dans les limites du respect...* » Ces maximes posées, mon officier, je vous demanderai la permission de ne pas vous adresser de question, et de vous donner de suite une idée nette de l'énorme responsabilité sociale de l'écuyer... et j'espère que mon aphorisme, toujours pris dans mes *Aphorismes*... satisfera complétement votre intelligence. Écoutez bien, s'il vous plaît, et pénétrez-vous... (*le soldat se rapproche d'un air curieux*) : « *Celui qui manque à ses engagements d'honneur est d'autant plus criminel... qu'il est certain de n'être pas traduit en justice.* » (*Page* 57.) — (*Satisfaction affectée de l'officier et du soldat.*)

Et, profitant de votre admiration, mon officier... j'ajouterai encore pour l'équitation (*page* 51) : « *La considération que l'on doit à la vieillesse n'oblige point à partager ses erreurs ; on doit se servir de son expérience pour discerner le mensonge de la vérité et s'élancer vers le progrès de toutes ses forces!!!!* »

Je vais demander, *au préalable*, à monsieur l'officier, la permission de commettre une petite digression, et lui dire, à propos du *gras de jambe*... une de ces pensées difficiles à rencontrer dans un cerveau ordinaire... *Gras de jambe* (*page* 70) : « *On peut attendre au lendemain si l'on est porteur de mauvaises nouvelles..... mais si elles sont agréables, il faut s'empresser de les annoncer...* » ce qui n'empêche pas la haquenée (*page* 71) d'être le « *piédestal du foyer où certains bâtards prirent naissance...* » et



655

nous verrons alors (*page* 72) qu'au haras « *les illusions de la jeunesse s'évanouissent peu à peu devant l'âge mûr, et cèdent la place à la triste réalité...* » Naturellement conduit du haras au manége... nous y voyons parfaitement... que... « *quelques travers que l'on rencontre dans le cours de la vie, il faut marcher droit son chemin et proclamer la vérité à qui veut l'entendre...* »

Le Soldat. — Moi pas fouloir ententre di tout fous...

Le Professeur. — Militaire, je vous le répète encore, ne parlez pas, s'il vous plaît, sans qu'*au préalable* on vous ait permis d'adresser vos réflexions au *maître*. M. Gaussen, mon élève et ami, dans sa gracieuse préface, vous a appris que je suis un homme de génie... est-ce à moi de vous le rappeler!... Soyez respectueux pour le maître... mon ami...

Le Soldat. — J't'en fichtre!...

Le Professeur. — C'est bon... Si vous m'avez aussi bien compris que vous en avez l'air, mon officier, je vous dirai, *au préalable...*

(Ici entre un palefrenier.)

Le Palefrenier. — Monsieur l'officier, une personne est là qui désire vous parler.

L'Officier. — Faites entrer.

(Entre un maréchal-des-logis. — Chacun se salue avec les égards dus à son rang.)

Le Maréchal-des-logis. — Mon officier, j'ai servi dans la cavalerie, j'ai été trente ans comptable... je ne trouve rien d'admirable comme la méthode Baucher... je demande à passer général. (*Historique.*)

(L'officier fait un geste, le sous-officier se retire un peu rouge... le professeur conduit ce dernier jusqu'à la porte... le chapeau à

la main... le sourire à la bouche... et lui fait présent d'un magnifique exemplaire des *Passe-Temps équestres*, broché en papier, orné de l'adresse de l'auteur, avec un portrait de *Partisan* sous M. Baucher... — Le tout couronné de la musique de M. Paul Cuzent.)

L'Officier. — Continuez, s'il vous plaît... monsieur Baucher...

Le Professeur. — Que pensez-vous de ce militaire, mon officier? il a l'air noble et décidé...

L'Officier. — Oui, décidé à passer général.

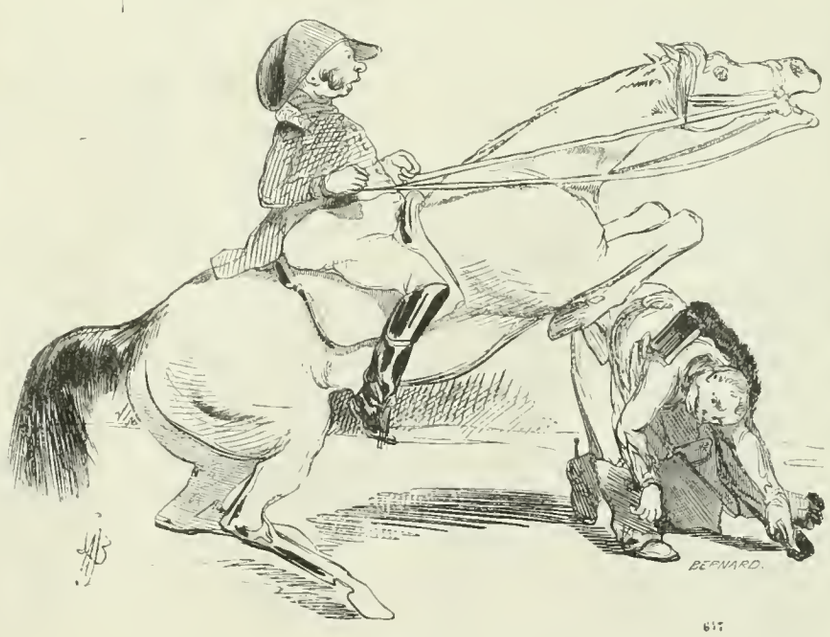
Le Professeur *après quelques instants d'hésitation*. — Continuons, mon officier. Je vais arriver brusquement.... à la *maxime-palefroi*, et je prendrai plaisir à vous apprendre que « *le nom est le souffle de l'homme, la chose le souffle de la nature : le premier s'envole et le second reste...* » (*Page* 81.) — Ce que vous comprendrez aisément, si vous voulez bien avoir la complaisance de vous mettre au *pas...* « *Car le calme est indispensable pour la méditation...* » (*Page* 81.)

Ici l'officier est surpris par une boutade de son cheval... qui s'est élancé sur le professeur pour le presser dans ses bras... Ce témoignage d'admiration pour le *maître* a failli compromettre l'existence de l'officier, qui vient de prendre la *cinquième rêne...* Le *maître* adresse cette parole mémorable à son illustre élève : « *La science met sur la même ligne le pauvre et le riche... Il faut apprendre pour savoir...* » (*Page* 89.)

Ces paroles flattent sans doute la vanité du cheval... qui lance une ruade terrible sous l'officier... Celui-ci tient ferme des genoux, et le *maître* lui dit d'un œil sardoniquement goguenard et normand :

— Je vous l'avais *préalablement* appris... « *L'esprit a ses débordements quand il n'est pas contenu dans les limites du respect...* » (*Page* 90.)

Le cheval de l'officier est tellement gonflé par ces paroles, qu'il franchit le soldat qui ramassait sa pipe... aussi franchement qu'une barrière... le *maître* s'écrie : « *Les sentiments et l'intimité ne sont réels qu'autant qu'ils aident et secourent la bonne foi qui réclame leur assistance.* » (*Page* 91.)



L'Officier. — Heureusement que j'avais une *selle* que je connaissais bien...

Le Professeur. — « *On ne connaît les amis qu'après les avoir mis à l'épreuve.* »

(L'officier, le soldat et le professeur sourient à cet aphorisme, échappé de la *page* 92 des *Passe-Temps équestres*, toujours... Alors l'officier s'arrête et descend de cheval légèrement, sans le secours de l'étrier, en voltigeur.)

Le Professeur. — Bien! très-bien!... Et sachez, *au préalable*... que pour voltiger... « *il faut joindre l'esprit à l'art pour captiver les faveurs du public et se rendre digne de ses suffrages.* »

643

L'officier applaudit à cette maxime et prie instamment M. Baucher de vouloir bien monter Partisan devant lui.... M. Baucher se met en selle, lève les yeux au ciel... Et du doigt montrant Partisan... il prononce la dernière sentence de ses Aphorismes :

« PARTISAN.

« *La nation la plus orgueilleuse est forcée d'abaisser son arrogance devant l'ennemi généreux qui, après l'avoir vaincue, embellit ses domaines et rehausse sa dignité...* »

619

Ici on entend dans les cieux la musique de M. Paul Cuzent,.. Le soldat monte à cheval pour suivre son officier... et il ne fumera la pipe qu'il a bourrée qu'en rentrant au quartier... L'officier est allé déjeuner... et revient immédiatement après,,,

SECONDE LEÇON.

Le Professeur. — Bonjour, monsieur l'officier; avez-vous bien déjeuné?

L'Officier. — Très-bien, *maître*...

(Le professeur salue le soldat... Le soldat reste fixe et immobile... et porte la main à son rouleau. Le professeur est charmé de cette marque de déférence militaire.)

Le Professeur. — Mon ami, à cette seconde leçon vous pouvez... si l'officier le permet... vous permettre quelques observations... Pourtant, *au préalable*... je vous prierai d'en être sobre.

Le Soldat. — Nous sont... accoutumés à être sopre, au quartier...

(Cette naïveté fait sourire le professeur... mais de ce sourire qui caractérise les intelligences supérieures.

Le Professeur. — Mon officier, donnez-vous la peine de vous asseoir, s'il vous plaît. (*L'officier s'assied... Le soldat se tient debout et rebourre sa pipe.*) — Mon officier, à cette seconde leçon je vais m'occuper spécialement des progrès que j'espère faire faire à l'équitation militaire.

L'Officier. — Très-bien.

Le Professeur. — Occupons-nous du *rassembler*, si vous voulez bien le permettre. D'abord je vous dirai (*page* 94) avec ma méthode d'équitation, à l'article *Rassembler* (épigraphe tirée de mes *Passe-Temps équestres*) : « *Le mérite ennoblit la pauvreté, séduit tout ce qui l'approche et embellit tout ce qu'il touche.* » *On a beaucoup parlé du* RASSEMBLER, *comme on a parlé de* Dieu *et de tous les* MYSTÈRES *impénétrables à la perception*

humaine, etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc.

L'Officier — Très-bien ! très-bien !

Le Soldat. — Je gombrends pas.

Le Professeur. — Ayant saisi tous les avantages de cette définition... je suppose l'armée française en présence de l'ennemi; en Afrique, par exemple, où chevaux et cavaliers sont prompts comme l'arbalète et la flèche... Hé bien, au commandement de marche... qu'arrivera-t-il ? Voyons... pardon, mon officier... vous permettez ! (*Au soldat.*) Qu'arrivera-t-il ?

Le Soldat. — Il arrifera qu'on tira marche et en afant ! housard !... à mort et à la rintintin ! pu d' pétouins, nom d'un chien. Tiens, mauricaud, à toi c' contr' d' carte-là... Y a pas d' tout ça... j' connais pas tes yatagans; pare mon bancal... Maure-Mort...

Le Professeur. — Ça n'est pas cela... ça n'est pas cela du tout... Les chevaux reculeront et feront des flexions d'encolure...

L'Officier. — Mais quel avantage ?...

Le Professeur. — Le voici...

(Le soldat écarquille les yeux, grogne et tire sa moustache... en passant sur le tabac de sa pipe bourrée son pouce, qu'il mouille de temps à autre avec sa langue.)

Le Professeur. — Il arrivera que les cavaliers, forcés de s'occuper de la précision qui doit présider à l'exécution de ce mouvement, le feront avec une grande pureté, et auront par conséquent tout le temps nécessaire pour réfléchir au danger auquel ils vont se livrer...

Le Soldat. — Et pendant c' temps-là les Pétouins y nous ficheront... une folée de poids ferts en plomb qui nous criplera la carcagnole...

Le Professeur. — D'abord, militaire, *au préalable*, je vous prierai de m'expliquer ce que vous entendez par... carcagnole...

Le Soldat. — La tête donc, fichtre ! parlant par respect, mon officiir.

Le Professeur. — Eh bien ! alors, cela vous mettra *préalablement* du plomb dans la tête, et vous serez moins inconsidéré... (*Le professeur sourit de cette dernière plaisanterie. Le soldat grogne dans ses dents :* Moi fouloir te flanquer, etc.) — Je suppose encore... qu'un cavalier soit attaqué isolément par un cavalier bédouin... Au bout de dix petites minutes au plus, le cavalier aura *rassemblé son cheval*... Pendant ce temps, le Bédouin aura *rassemblé* d'autres Bédouins.

Le Soldat. — Et le cafalier sera f... fichu... pardon, mon officiir...

Le Professeur. — Non pas !... Mais la gloire qu'il acquerra à vaincre... se sera accrue du nombre de ses ennemis !

Le Soldat. — Merci, pien opliché !...

Le Professeur. — Militaire ! si je vous ai engagé à faire des observations... *au préalable* je vous prierai de vous servir d'expressions moins choquantes pour la langue française, que je révère et que j'honore comme écuyer littérateur... Je sais, mon officier, qu'il y aura bien des chevaux dérangés par la lourde et campagnarde main de nos braves guerriers... Mais alors on pourrait faire demander à l'émir une suspension d'armes afin de remettre... de réquilibrer... ces nobles animaux, faussés par la main de cet autre animal... l'homme ! comme dirait M. de Buffon. (*L'officier paraît s'intéresser vivement aux discours du professeur.*)

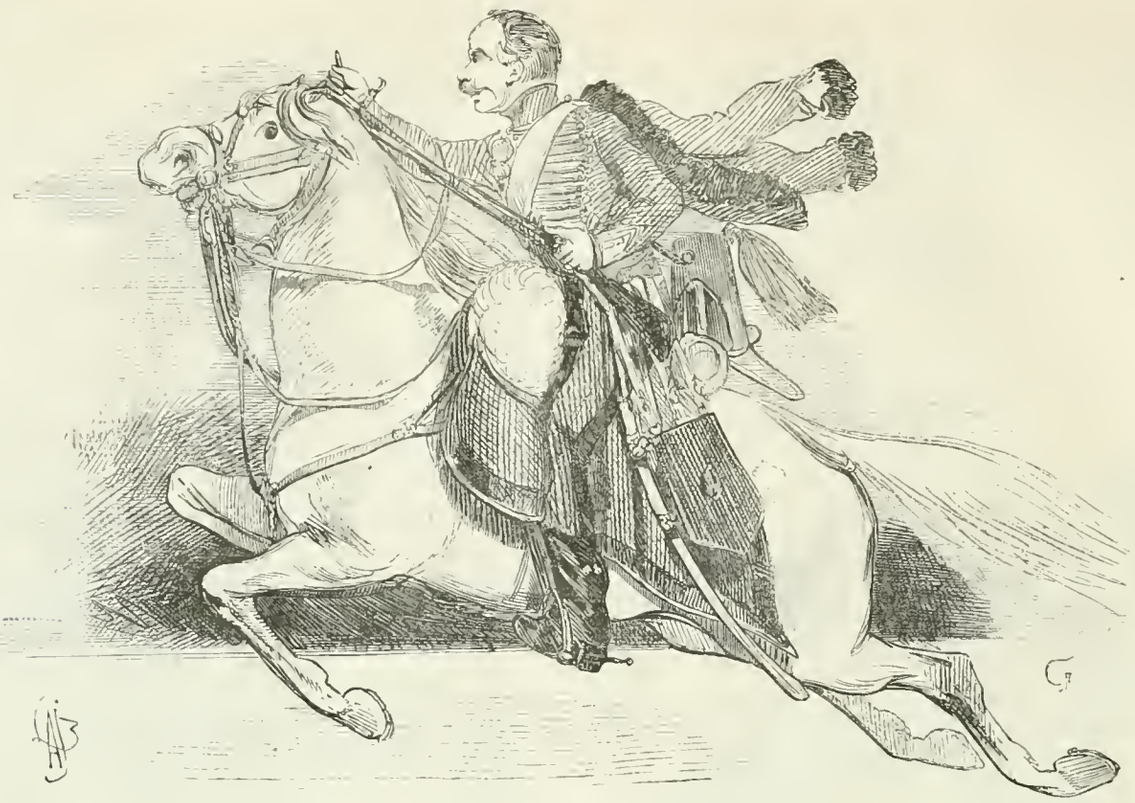
Le Soldat. — Mais si le mir ne feut pas accorder la souppension ?

Le Professeur. — Il l'accordera !... l'Arabe est aussi noble dans l'adversité que dans la prospérité... Alors, mon officier... c'est là, c'est là seulement que nous saurons la valeur de l'équitation française... Loin de moi les souvenirs des écoles de Versailles... des La Guérinière... des Pluvinel... des Newcastle... Ils ne sont plus ! ils ne sont plus !... Et si vous voulez le permettre, mon officier, je vais vous faire travailler à cheval... et en place... sans bouger... dans une chambre de six pieds carrés...

Le Soldat. — Foui, mais afec vos quatre mains et fos quatre jampes !...

Le Professeur. — Comment !

Le Soldat. — Non; fos deux mains et vos deux jampes, c'est assez pour être emparrassé,.. et vot' sapre ! et vot' carapine ? et vos pistolets ? et vot' paquetage ? et vot' lance ! et les chocs des chenoux dans les rangs ? et les déplacements d'assiette à cause des coups de chenoux ? et les coups de fourreau de sapre qu'actionnent les cuefaux ? et les coups d' pieds d' chefaux mourants dans les rangs ? et les boulets de canon ? et les ennemis chargeant à grand tremplement de cafalerie ? et le pruit de la pataille, tonnerre ! et la folie de la cuerre ?... et les chefaux qui pertent la tête ! Vous n' savez pas cela, fous, mon fieux... c'est pas vot' état... Vous croyez qu'on trafaille defant le Pétouin d'Afrique comme defant le Pétouin de Paris ? Non, ma braf' homme... C'est plus commote de toucher du chefal à quatre mains aux feux des quinquets qu'aux feux tes canons... C'est moi qui fous l' dis, un ancien de la fieille... (*Le soldat s'élance sur son cheval et se lance à fond de train dans le manége.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! là... là... là... hup... cs'cs'cs'cs'c'... la crise... contre Pétouins...



saprez... pointez... ferme là... du collier... hup... (*Il fait des moulinets.*)

Le Professeur. — Mais vous allez vous casser le cou .. (*Le soldat s'exalte de plus en plus.*) Vous allez vous briser la tête...

Le Soldat. — Allons tonc... c'est rien qu' ça! hup! la crise contre Pétouins... Charchez... arrrrrrrche!...

Le Professeur. — Vous allez casser les jambes de votre cheval...

Le Soldat. — Arrrche la crise... ferme là... en afant, et des jampes... nom de nom!... (*Cheval et cavalier s'abattent sur une des tribunes du manége.*)

Le Professeur. — Je vous l'avais bien dit!...

(Cheval et *cavalier* se relèvent comme l'éclair. Le soldat touche de l'éperon les flancs du cheval, qui repart avec une nouvelle ardeur... Les naseaux soufflent... s'enflamment... et le soldat sabre à tort et à travers... Puis il laisse tomber son sabre... retenu au poing par la dragone... il tient la bride avec les dents... et fait la manœuvre du mousqueton au galop. . en manœuvrant son cheval avec la tête et les jambes... il arrive à fond de train sur le professeur et s'arrête court dessus... en laissant tomber son mousqueton... enlève le professeur sur le devant de son paquetage... et lui dit :)

— Fous êtes ma priçonnier... nom dę nom!

(Après, le soldat saute de cheval... offre poliment son sabre et son mousqueton au professeur...)

— Eh pien, ma fieux, faites-en autant et fous serez cafalier ; mais afant ça, faut apprendre le maniement d'armes! et puis encore aller à la tistripution chenérale tes tragées du pathème du soldat!... et foilà l'enflé!... ce que moi guite de la fieille, je te propose... et j'te fas vlanquer mon sapre tans le fentre... pour te rire, si tu feux... en manière te tuel... à mort... pour s'amuçer...

(Le professeur sourit de ce sourire particulier aux intelligences supérieures... L'officier sourit... Le soldat rit... rit... rit... tombe sur une chaise et casse sa pipe... Le professeur rit beaucoup de cet accident... Le soldat se relève en grommelant dans ses dents ;)

— Moi fouloir vlanquer à toi, cuyer... moi à cheval, mon sapre tans l'fentre!...

(Mais le professeur s'avance sur le soldat en laissant tomber ces paroles prophétiques... tirées de sa dédicace à M. Ernest Leroy :)

— *C'est vous qui, indirectement, serez le propagateur de ma méthode, et l'*Éducation *de Partisan servira de* fanal aux naufragés!!...

Morale.

Tous les aphorismes du monde, quelque prétentieux, raisonnables, justes ou absurdes qu'ils soient, ne feront pas que M. le vicomte d'Aure ne soit un écuyer savant et improvisateur, — M. Pellier un écuyer souple et cosmopolite, — M. Lattry, l'écuyer des gens du monde, et M. Baucher un écuyer admirablement patient et fin.

En un mot, il y a plusieurs façons de monter à cheval, comme il y a plusieurs façons d'avoir du talent.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

21e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

SIMPLE RÉSUMÉ

DE TOUS LES AGRÉMENTS ATTACHÉS A LA CHOSE,

AVEC CETTE ÉPIGRAPHE :

« La vie n'est qu'une garde plus ou moins prolongée,
» qu'il faut monter proprement, et descendre sans taches. »

Par ÉMILE MARCO de SAINT-HILAIRE. — Dessins de Ch. VERNIER.

« Ah! quel plaisir!.... Ah! quel plaisir!.... Ah! quel plaisir d'être soldat!.... Ahhh! quel plaisir d'être soldat!... Ahhhhh! quel plaisir d'être soldat!.... »

C'est ce que M. Scribe, de l'Académie française, a dit, en manière de refrain, sur un air de feu Boïeldieu, avec accompagnement de trombone, de cymbales et de grosse caisse de première nécessité ; mais c'est aussi ce qu'il n'a pas suffisamment prouvé.

Si on s'en rapporte aux discours de ces troupiers d'autrefois, passés aujourd'hui à l'état de grognards fossiles, ils font de la vie militaire le tableau tout à la fois le plus flatteur, le plus enchanteur, le plus consolateur et le plus tentateur qui soit sous le casque des cieux. Ils vous disent, absolument comme M. Scribe, toujours musique de feu Boïeldieu :

« Lorsque nous eûmes fait la conquête du royaume des Prus-
» siens, en Prusse, je m'infiltrai dans un superbe château, qui
» n'était pas fort, appartenant à une jeune Berlinoise riche
» comme un vieux *Crésu*. Ce cantonnement était des plus agréa-
» bles Imaginez-vous que, soir et matin, je buvais la goutte
» de coquette-*joillieuse* dans un verre de cristal en diamant, et
» que, à l'ordinaire ordinaire de mon dîner, on m'apportait des
» purées de *truffles* à la fleur d'orange, espèce de capilotade
» si délectable, qu'il n'y avait alors que les maréchaux de
» l'Empire qui eussent le droit de manger de cette ratatouille,
» que le diable en eût pris les armes, attendu que je n'ai
» jamais chéri la *truffle* en général, et qu'en particulier je préfère
» les pommes de terre au lard : voilà ma manière de penser. »

Ou bien un autre vous contera, de cette manière, le grand désastre de la campagne de Russie :

« Bref! le petit caporal, dira-t-il en portant la main à son
» front, voulut prendre Moskow ; et nous autres, gros talons
» de cuirassiers, nous entrâmes dans la première redoute, avec
» nos chevaux, absolument comme une fourchette dans du beurre
» frais. Mais voilà que le commandant de place, appelé *Roston-*
» *chien*, brûle nos logements sans même avoir égard aux canti-
» nes et aux cantinières... Ce fut comme un feu d'artifice de six
» lieues de tour, avec une pluie continuelle de fer fondu et une
» averse de maisons qui sautaient en l'air. Mais minute!... cette
» chaleur diminua crânement ; et, avant l'heure convenue, il fit si
» froid que la glace nous brûlait les doigts lorsque nous y tou-
» chions. Enfin nous arrivâmes au passage de l'*abbé Rézinet* où
» jamais, non, jamais, au grand jamais! on ne vit un pareil miro-
» ton d'hommes, de caissons et de chevaux fricassés dans de la
» neige! Ce fut là que tous les canons se noyèrent sans qu'on pût
» porter secours à un seul. »

Maintenant, écoutez ce simple tourlourou coiffé d'une casquette, et qui, dans un groupe de camarades à tournures plus ou moins grotesques, parle avec vivacité à celui d'entre eux dont la tête est couverte d'un casque de cuir bouilli ; il lui fait l'énu-

64

mération (non pas au casque) des vexations, tribulations, persécutions, mystifications et punitions qu'il a eu à supporter. Or, le catalogue doit en être long, à en juger par l'échantillon que voici.

Quoique partisan de la gloire, comme tout Français doit l'être de naissance, le conscrit devient excessivement ému quand, escorté du vertueux gendarme cantonal, il se trouve en présence du maire de son endroit, orné de tous les insignes de sa charge, vieux joufflu à la vue courte, aux cheveux rares, à l'abdomen en pain de sucre, et que ce dernier appelle d'une voix chevrotante :

— Fran... an... çois Mar... ar... gou... ou... lin !

— Frrrrrrançois *Margotin!* répète le gendarme, doué d'un organe de chantre de paroisse, en écorchant le nom du jeune récipiendaire.

— Présent ! répond Margoulin.

Et, d'un pas incertain, le conscrit s'approche d'un trépied en forme d'appareil à faire mitonner le bitume Seyssel.

Alors l'autorité représentative lui dit en prose :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Margoulin, haletant, plonge la main droite dans le sac, en retire un numéro qu'il remet, sans oser le regarder, à l'impassible officier municipal ; celui-ci l'approche aussitôt de ses lunettes :

— Nu... u... méro qua .. a... tre ! s'écrie-t-il en ouvrant une bouche de carpe qui se pâme.

— Le bonnet carré du commissaire ! dit entre ses dents le vertueux gendarme, qui pratique assidûment le noble jeu de loto.

A cet arrêt de Numéro 4 !... Margoulin, stupéfait, sent, pour nous servir de l'expression de J.-J. Rousseau, ses jambes flageoler sous lui ; et sa main gauche, perdant connaissance, laisse échapper son feutre de soie... Le facétieux gendarme le ramasse et, pour consoler Margoulin, lui dit d'un ton doctoral :

— Jeune homme, il fallait bien que ce numéro *sortasse*.

Mais le vin d'Argenteuil vient bientôt, par ses fumées consolatrices, dissiper les sombres idées qui pullulent dans la tête de Margoulin. Étayé d'un conscrit, comme lui *tombé au sort*, et tous deux le chef surchargé de ces rubans échevelés qui donnent à leur coiffure l'apparence de ces boîtes d'oublis à l'aide desquelles on tire les macarons dans les foires, Margoulin et son ami parcourent la grande rue du village, qu'ils *festonnent* de droite à gauche, *et vice versâ*, en chantant à gorge déployée et d'une voix capable de faire tourner une sauce blanche.

Ah ! quel plaisir d'être soldat ! ou bien, s'ils sont complétement ivres, le refrain de la *Marseillaise*.

656

Cependant Margoulin espère que la toise lui sera plus favorable que le sort. D'après un conseil paternel, il se recoquille et rentre, le plus qu'il peut, la tête dans l'estomac. Il arrive ainsi au *conseil de révision* avec son camarade. Là, Margoulin se débarrasse de ses vêtements et, dans le costume de pur sauvage, sans porter le moindre ornement en usage chez cette classe de la société non civilisée, il se livre, pieds et poings libres, à l'examen du scrupuleux officier de recrutement qui le prend par les épaules, lui applique, avec un coup de genou dans le ventre que celui-ci rentre, une croquignole sous le menton et, au moyen de ce double procédé, l'allonge de trois pouces, en lui faisant atteindre ainsi, sous la toise nationale, la taille exigée par la loi et les règlements militaires ; puis il prononce ce *jugement sans appel :*

— Propre au service !

Enfin arrive ce qu'on appelle le quart d'heure de Rabelais, c'est-à-dire le moment où il faut acquitter la dette de *la patrie*

Aux grands hommes peu *reconnaissante!...* Margoulin reçoit, avec un sac de peau de veau non doré sur tranche, les embrassements de sa mère, un livret, les adieux touchants de Denise, sa promise qui pleure à verse, et une première indemnité de route de quinze centimes par lieue de poste. Puis le sergent conducteur, cherchant par tous les moyens légaux à calmer la douleur du conscrit, lui pose amicalement la main sur l'épaule, en lui parlant en ces termes :

— Séchez vos larmes, jeune villageois. Vous allez quitter indéfiniment la carrière de plâtre de votre bourgeois pour parcourir la carrière de l'honneur! Au *lieu* de servir les maçons, vous allez servir la patrie : elle paie moins cher, c'est vrai; mais en revanche, elle ne vous en sait pas plus de gré, ce qui est très-avantageux pour la comptabilité de la nation. Rappelez-vous que c'est à la parade que vous devrez vous appliquer à être flambant relativement à la tenue, qui est, chez le militaire, d'une sévérité analogue à celle que déploient les supérieurs pour le repos de l'État. Un poil de la moustache d'un grenadier ou d'un voltigeur venant à dépasser l'alignement rigoureux de ce plus bel ornement physique et visuel de la nature, peut faire consigner le caporal, le sergent, le lieutenant, le capitaine, le commandant et ainsi de suite, toujours en remontant, jusqu'au ministre de la guerre inclusivement, je vous en préviens. Abstraction faite de ce léger désagrément, vous allez mener la vie la plus agréable : vous n'aurez à penser qu'à vos corvées, à vos effets d'habillement, à votre fourniment, à vos inspections, à votre instruction, à vos gardes et à vos exercices; en un mot, vous serez parfaitement libre et satisfait : seulement, il faut du tempérament, souvenez-vous-en!

Ayant dit, le sergent fait aligner ses hommes, les compte et les numérote comme on fait d'un troupeau de moutons; puis, après ce commandement :

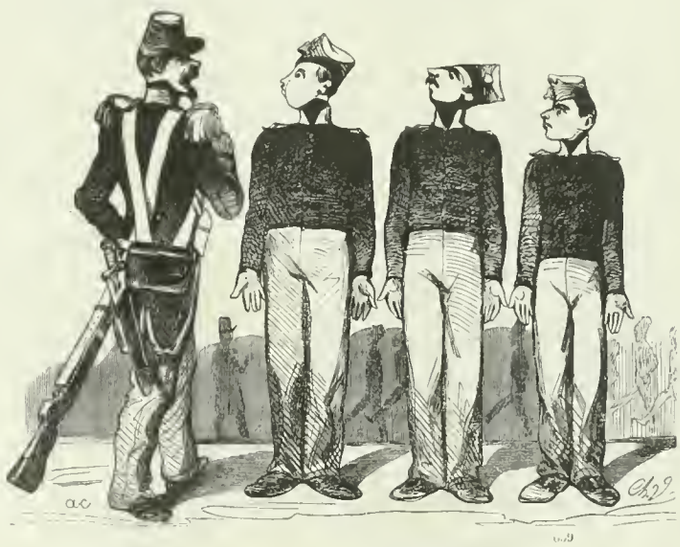
— Attention!...

Il ajoute :

— En avant!... Pas de faiblesse!... Marche!

A ce calembour parfaitement incompris par le détachement, les conscrits partent au pas de course, en marchant incessamment, les uns et les autres, sur les talons de leurs chefs de file respectifs.

Après une promenade, non d'agrément, de cent quatre vingt-sept lieues, entrecoupée de *haltes*, d'*étapes* et de *séjours* plus ou moins enchanteurs, effectuée dans l'espace de deux mois, le détachement arrive enfin au dépôt du régiment dans lequel il doit être incorporé. Immédiatement introduit dans une caserne, on laisse Margoulin, moulu et presque fourbu, dormir vingt-quatre heures de suite sans débrider; puis, affublé d'un pantalon, d'une veste et d'un bonnet de police, un sous-officier instructeur s'empare de lui et de deux de ses compagnon de voyage, et, pendant le premier mois, s'applique, durant quatre heures par jour, tout en recommandant à ses nouveaux néophytes d'avoir constamment les yeux à quinze pas de la tête, de leur faire faire *tête droite!... tête gauche!...* charmant exercice qui procure d'abord



aux trois guerriers en herbe le coup de soleil inévitable, puis le torticolis de rigueur.

Dans le cours du second mois, le sous-officier enseigne à Margoulin tous les pas possibles, voire même le pas de Basque et le pas de bourrée : le pas de faiblesse est seul prohibé. La fin de chacun de ces passe-temps se termine invariablement par cette recommandation :

— Au commandement de halte!, rapportons vivement le pied qui est à terre à côté de celui qui est en l'air, et restons là, fixe et mobile!

Enfin, le troisième mois, il lui met un fusil en mains propres et lui enseigne, au fur et à mesure, la manière de s'en servir, en lui prouvant que le maniement d'armes n'est encore qu'un jeu innocent comparé au grand jeu de la guerre, dont tous les coups se compliquent de coups de tête, de coups de main, de coups durs et de beaucoup d'autres coups, parmi lesquels figurent en première ligne une foule de coups de canon.

Ces trois mois écoulés, le studieux Margoulin croit être arrivé au terme de ses études scientifiques; il est cruellement désabusé en apprenant qu'il n'en est encore qu'à l'A, B, C du métier. Il supporterait patiemment toutes ces épreuves si elles n'étaient entrelardées de corvées extrêmement multipliées, qui lui font par trop souvent sentir que l'apprentissage de la gloire n'est pas toujours à l'eau de rose, surtout lorsque, armé d'un seau, il va purifier ces réduits hospitaliers où il n'est pas permis, même aux princes de la terre, d'aller à cheval.

650

De même que feu M. de Pourceaugnac disait :

— Si quelqu'un me fait quelque chose, il aura affaire à lui ;

Le colonel d'un régiment dit à ses officiers :

— Si vos hommes ne sont pas propres, c'est à vous, messieurs, que je m'en prendrai.

Ainsi lorsque vient l'inspection du lieutenant-colonel et, comme nous l'avons dit plus haut, si ce dernier croit s'apercevoir que les buffleteries de Margoulin ne sont pas comme la robe de Marie (de l'opéra peu comique), *d'une entière blancheur*, ou que le pompon de son schako n'est pas posé très-perpendiculairement, il prend la peine de le redresser lui-même, en priant très-poliment le commandant, qui aligne ses hommes, de garder les arrêts pendant vingt-quatre heures seulement.

Celui-ci, très-contrarié, fait appeler le capitaine de la compagnie de Margoulin et, ainsi de suite, le capitaine fait mander le lieutenant, qui envoie chercher le sergent, qui dit au caporal, qu'il a été chercher lui-même :

— Le nommé Margoulin avait ce matin, à l'inspection du lieutenant-colonel, des buffleteries équivoques et un nez qui n'emboîtait pas dans le rang ; je vous consigne pour huit jours.

Le caporal exaspéré monte à la chambrée, et, apercevant Margoulin occupé à écrire à sa payse, pour lui assigner un rendez-vous prochain, il lui frappe sur l'épaule de façon à lui faire faire un pâté sur son poulet en lui disant d'un ton qui ne permet pas de réplique :

— *Fichtre!* vous n'êtes qu'un propre à rien : quelle était cette tenue de farceur, ce matin à la parade, que vous aviez un œil qui n'était pas à son chef de file?... Vous irez à la salle de police pour deux jours.

— Moi!...

— Pour quatre jours.

— Mais...

— Si vous dites un mot de plus, je vous infiltre au cachot.

En attendant, sous la conduite de ce même caporal, comme on voit un peu brutal, il va querir à la manutention quelques centaines de kilogrammes de pain ou de pommes de terre non frites, ou enfin toute autre provision de bouche, telle que bois à brûler, paillasses ou manches à balai ; et revient au quartier se constituer prisonnier, les épaules chargées d'un sac qu'un mulet d'Espagne pourrait à peine traîner.

662

A ces petites misères de la vie de soldat, qui se reproduisent exactement plusieurs fois par semaine, viennent se joindre les tribulations de circonstance imprévues.

Dans l'infanterie, le candide tourlourou est apte à recevoir de son sergent quelques bourrades ; là se bornent les désagréments passagers auxquels le rendent en butte les devoirs de sa charge ; mais dans la cavalerie, c'est différent : le soldat a affaire aux hommes et aux bêtes et réciproquement, comme on dit mathématiquement parlant. Pour peu que le cheval qu'il panse, sans penser à mal, ait le caractère fait à l'instar de celui de l'homme, c'est-à-dire qu'il soit susceptible, colère, rancuneux, en un mot qu'il ait un vice quelconque, l'animal lui applique alors un vigoureux coup de pied, là justement où le dos change immédiatement de nom,

et lui enlève, avec son estime, un morceau de pantalon ou quel-

ques onces de chair. Trop heureux souvent d'en être quitte à si bon marché, le cavalier généreux se console aisément de cette espèce d'échec et mat parce que, chez le militaire français et susceptible, le sentiment passant avant tout, il ne peut pas dire franchement qu'il ait été blessé au cœur.

Il arrive aussi quelquefois que l'infortuné est forcé d'entrer à l'hôpital pour une cause toute contraire et totalement indépendante de sa volonté : une congestion cérébrale, une phlogistique laryngienne ou tout simplement une engelure au talon. Dans ce dernier cas on traite le malade d'après la méthode employée à l'égard des caniches : une diète sévère, rien que de l'eau à boire et beaucoup de repos. Ce régime le met à même, juché sur son tabouret, de réfléchir profondément, les deux mains croisées sur les jambes, aux bizarreries de la nature et aux voluptés de ce monde.

665

Mais l'intrépide hussard, à peine sorti de l'hôpital, est désireux de faire admirer sa belle tenue ; il sollicite la faveur insigne d'aller porter à son capitaine, qui se promène tranquillement dans les environs de la ville, son sabre accroché d'un côté et son épouse de l'autre, un ordre du commandant. Aussitôt qu'il aperçoit ce chef déboucher dans la plaine, il se hâte ; mais, novice et inhabile qu'il est encore à promener son sabre à son côté, l'arme s'embarrasse dans ses jambes, lui fait perdre l'équilibre et il tombe sur le nez... C'est d'autant plus humiliant que le capitaine

666

qui a vu la chute de ce... Niagara, lui adresse pour tout compliment de condoléance ces paroles peu encourageantes :

— Hussard ! vous êtes un imbécile en huit lettres... Comment ! vous n'avez que deux jambes et vous trouvez encore le moyen de les emmêler !... Puisque vous ne savez même pas vous tenir d'à-plomb sur vos pieds, comment ferez-vous donc pour aller à la selle ?... Afin de vous l'apprendre, je vous consigne de garde d'écurie pendant huit jours.

« Si l'amour n'existait pas, a dit jadis un célèbre maréchal de France totalement inconnu dans l'histoire, il faudrait l'inventer à l'usage des militaires qui tiennent garnison. »

Ce philanthropique maréchal avait raison, parce que les militaires ne peuvent penser à rien lorsqu'ils ont pansé leurs chevaux, astiqué leur fourniment et brossé leurs effets.

En effet !... De nos jours, la payse est la providence vivante du soldat plus ou moins expansif ; malheureusement aussi, cette payse est quelquefois coquette. Elle prête volontiers, pour commencer, l'oreille tout à la fois à l'infanterie, à la cavalerie, à l'artillerie, à la gendarmerie, voire même aux sapeurs qui ne sont pas du génie !...

Margoulin avait découvert dans sa garnison une payse dont le village n'était guère éloigné du sien que d'une soixantaine de lieues — mais quelles distances l'amour ne rapproche-t-il pas !... — Cette payse, ayant nom de Félicité, était, comme elles le sont toutes par état, bonne d'enfant ; et, par nature, jolie, rondelette et excessivement brune. Margoulin l'aima tout d'abord avec frénésie, sans se montrer trop jaloux des assiduités d'un gentil hussard que Félicité lui avait juré, sur les cendres de sa mère — qui se portait à ravir — être un sien cousin issu de germain, et de plus un *fréquenteur pour le bon motif*. Margoulin, accoutumé à vaincre les obstacles, sauta à pieds joints par-dessus le motif, quelque bon qu'il fût. Alors Félicité, ne sachant auquel accorder la préférence, les écouta tous deux ensemble et séparément, en se contentant, pour seule et unique réponse à leurs doux propos, de tenir modestement les yeux baissés sur sa couture.

666

Jusque-là tout allait bien : fantassin et cavalier faisaient l'amour en partie liée. Ils étaient ce qu'on appelle *manche à manche*, lorsque Margoulin voulut jouer la belle dans toute l'acception du mot.

Il avait entendu dire à un fourrier de sa compagnie, véritable casse-cœur de caserne, qui mettait son seul bonheur à faire le malheur de toutes les payses d'alentour, que la beauté se montrait toujours sensible à la poésie. Margoulin, disons-nous, crut donc avancer ses affaires en adressant à l'objet de ses feux croisés une épître en vers excessivement libres et ainsi conçue :

J' m'appell' Margoulin, n'y a pas long-temps q' j' su s dans la troupe,
J'ai d' l'amour dans l' cœur,
Qu' c'est ell' qui cause mon malheur.
J'en perds l'appétit... Que j' n'aime p'us la soupe !
Si j' vous poss'd' pas,
Vous s'rez l'auteur de mon trépas !

Mais voyez les femmes!... Oh! les femmes!... — quelle différence avec les hommes!... — Félicité, poussée par un sentiment de vanité, ayant eu l'indiscrétion de montrer cette orientale tourlourienne au hussard, celui-ci trouva la poésie de Margoulin intempestive, et demanda au fantassin, d'un ton impératif, réparation!

— Ce n'est pas tout, ça, méchant *Marcassin*, lui dit-il en langue vulgaire, je veux...

— J' m'appelle Margoulin, interrompit le poète tourlourien; vous l'avez vu dans ma *verfisification*.

— Eh bien! soit, va pour *Maringouin;* je veux m'aligner z-avec vous. Allons!... parez tierce, fendez-vous et *payez* carte.

Ce qui voulait dire, en parlant à mots couverts : « Régalez-moi d'un volatile quelconque, accommodé à votre choix. » Mais Margoulin, qui n'était pas si canard sauvage qu'il en avait l'air, comprit l'apologue, et répondit au hussard en se croisant les mains sur le dos comme Napoléon :

— Je ne me fendrai de rien du tout, et je vous paierai la chatte. Après cela, si vous n'êtes pas content et satisfait, vous pouvez aller vous faire... raser; vous en avez le droit.

667

Le propos était délicat; aussi le hussard répondit-il, rouge de colère et en se croisant les bras sur la poitrine, absolument de même que Napoléon :

— Vous en êtes un autre!...

Puis il y eut des paroles légères et de gros mots échangés; finalement l'infanterie et la cavalerie se seraient prises aux cheveux, si la sévère titus d'ordonnance n'y eût mis bon ordre. Pendant ce temps un paisible sapeur du régiment de Margoulin, qui riait incognito dans sa barbe rousse, survint et profita habilement de l'incident pour enlever la payse, dans l'intention bien méritoire de la dérober aux explications qu'aucun des rivaux n'aurait songé à lui demander.

Les deux champions, calmés par l'évaporation de leur Hélène, convinrent d'oublier leur Félicité mutuelle et allèrent étancher leur soif de vengeance dans un cabaret voisin. Mais le vin, comme l'amour, fait également perdre la tête : en rentrant au quartier, Margoulin, un peu asphyxié, regarda de travers le sergent du poste qui, complétement à jeun, l'engagea à entrer incontinent à la salle de police, bien que celui-ci lui donnât sa parole la plus sacrée qu'il n'y avait pas eu, de sa part, préméditation dans son regard. Le sergent ne le poussa pas moins par les épaules, beaucoup plus rudement qu'une exquise politesse ne l'eût exigé, et lui dit, en lui fermant la porte sur le dos :

668

— Allons! point de pourparlers indigestes, ou sinon je vous fais *infuser* au cachot.

Et Margoulin, dégrisé et désillusionné, chanta au violon, sur sa lyre, ce refrain amphibologique de sa composition, qui respirait les sentiments les moins belliqueux :

Ah! quand donc, qu'avec *Félicité*,
Je serai *délibéré* de mon congé!

Devenu moins voluptueux, Margoulin passa dans une compagnie de voltigeurs et son régiment vint à Paris. Or, le voltigeur est par esprit de corps esclave de la consigne; la sévérité qu'il déploie dans l'exercice de ses fonctions s'augmente de l'insouciance de son co-camarade grenadier de la garde nationale. Aussi, en faction aux Tuileries, traitait-il de Turc à Maure les chiens qui s'y présentaient, pour s'y promener, lorsqu'ils n'étaient ni muselés ni attachés.

Un jour qu'il était de garde à la grille du Pont-Royal, une douairière d'un faubourg quelconque se présente, tenant sous un bras le plus méprisable doguin à poils ras qu'on pût voir, et sous l'autre bras un riflard aussi respectable par ses blessures que par ses nombreux services.

— Les bêtes n'entrent pas!... crie Margoulin à la bonne dame du plus loin qu'il l'aperçoit.

Et en même temps il fait résonner les capucines de son fusil de même qu'une vieille marmite fêlée.

— Insolent! fait la douairière en lançant à Margoulin un regard de travers.

— Je vous récupère que vous ne passerez pas!... répète le scrupuleux voltigeur en croisant la baïonnette.

— Et de quel droit?...

— Du droit qu'ont les chiens de ne pas-t-entrer z-ici.

A ces mots la douairière laisse tomber son doguin, qui se met à aboyer après Margoulin.

— Si votre animal avance tant seulement d'une semelle, ajoute celui-ci, je l'empale à la manière orientale.

A cette menace, ne se possédant plus, celle-ci saisit son riflard à deux mains et charge sur Margoulin.

Ce fut alors que l'impassible grenadier, sortant de sa guérite

669

et de son caractère, passa un bras autour de la taille de l'héroïne, et parvint à faire rentrer le calme dans ses esprits en la mettant dehors.

« Il y a des gens qui volent partout, excepté au combat, a dit encore un grand moraliste qui a beaucoup écrit sur l'art militaire. Les fricoteurs du camp de la Lune chantent depuis plus de vingt-cinq ans : Volons à la frontière! mais ils trouvent plus agréable de voler dans Paris. »

Ces paroles sévères devaient s'appliquer sans doute, non à nos braves soldats, mais à cette classe d'industriels qui se glissent dans leurs rangs sous le prétexte de *remplaçants*, et désertent inopinément dès qu'ils ont touché la frontière et le prix de leur marché.

Il est de fait que ce que le soldat aime avant tout, c'est l'entrée en campagne. La vie de garnison lui semble dure : il monte trop de gardes, il est trop passible de la salle de police, enfin il est trop *chagriné de service*.

Au camp, il faut qu'il soit tout à la fois terrassier, charpentier et couvreur.

Les cantonnements l'ennuient, parce que, dit-il, c'est toujours la même chose pour changer.

Mais en campagne, quelle différence! Tous les agréments de la vie lui sont offerts : il pleut, il fait ou trop froid ou trop chaud, il a toujours soif ou faim; et le bivouac, sauf les rhumatismes, développe les facultés de l'homme, rafraîchit le sang et pousse à l'industrie.

Lorsqu'un ordre du jour apprend à un régiment qu'il va partir pour l'Afrique, les soldats, en masse, poussent un hourra d'acclamations unanimes; puis, le jour du départ, le colonel prononce ces mots sacramentels :

— Par le flanc gauche (ou droit)... pas accéléré... marche!...

A ce commandement, le tambour-major lève au-dessus de son épaule sa longue canne à pomme d'argent, les tambours battent, et les soldats emboîtent, quelquefois en boitant, le pas, pour aller combattre les Africains et les Marocains.

— Ah! satané farceur de Mahomet, tiens bien ton bonnet! s'écria Margoulin en mettant le pied sur la rive étrangère.

Cependant, la première fois qu'il se trouva en présence des Kabyles, il fut saisi tout à coup d'une sorte de stupeur, et d'une émotion qui ressemblait fort à ce que nos praticiens appellent, dans leur argot scientifi-médico-légal une *contractibilité abdominale*, et que nous autres nous appelons sans prétention et sans fard la *colique*. Margoulin, disons-nous, ressentit donc d'incessantes tranchées, quoique retranché qu'il était; et plus

670

d'une fois il fut forcé de déposer son sac pour... reprendre ses esprits. Mais, bientôt familiarisé avec toutes les exigences du climat, après avoir fait avec honneur la chasse aux chiens à la porte des Tuileries il fit avec courage, aux Portes-de-Fer, la chasse aux Bédouins.

Au bout de six ans, Margoulin revint dans son pays natal, couvert de... poussière, avec huit pouces de plus et un œil de moins. La première personne qu'il aperçut sur la place du village fut sa fiancée, toujours aussi fidèle, mais en revanche beaucoup plus maigre qu'à l'époque de son départ : n'importe.

A cette vue Margoulin demeura comme en contemplation, et, ouvrant un œil énorme avec une bouche *idem* :

671

— Denise! lui dit-il, me revoilà; me remémores-tu?

— Ah! Dieu de Dieu! c'est François, mon petit François!... exclama celle-ci, ne pouvant revenir de sa frayeur.

— C'est moi en personne naturelle. Veux-tu toujours de moi pour nous épouser? En ton absence, ma Denise, je suis resté vierge et martyr, foi de François qu'a ta foi!

. . . . . .

Aujourd'hui Margoulin, marié, a abandonné la carrière des armes pour reprendre sa carrière à plâtre, et, à l'en croire, il trouve cette dernière carrière de beaucoup préférable à la première, c'est-à-dire à celle des armes.

LES

MÉTAMORPHOSES DU JOUR,

PAR

Grandville.

Mises sur bois par E FOREST

L'école de natation.

J'y vendrais plutôt ma dernière chemise, d'abord!

Vo insulté milady?...

Tu veux m'empêcher de chanter, grand serin!.. — Je t'dis de t'taire, vilain merle!!

L'attente d'un convive.

Imprimerie par Bethune et Plon à Paris

22e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

UN

VOYAGE D'AGRÉMENT A PARIS,

Par Louis HUART. — Dessins par DAUMIER.

Il est convenu parmi les Français qui descendent tristement le fleuve de la vie tout le long du Rhône, de la Moselle ou de la Dordogne, que les habitants de la grande ville dont la Seine arrose les bords peu fleuris sont les êtres les plus fortunés du globe.

Paris est l'Eldorado de tous les rêves départementaux, la terre de Chanaan de toutes les imaginations provinciales, et il n'est pas un Strasbourgeois, un Romorantinois ou un Carcassonnois qui n'ait fait le vœu de faire un voyage d'agrément à Paris avant de mourir. — Infortuné! tu ferais mieux de garder tes illusions jusqu'à ton dernier soupir.

Je parle surtout du petit rentier ou du modeste employé qui n'apprend à connaître les délices de Paris que dans quelque hôtel bancal orné d'un estaminet borgne, — et qui, en fait d'agrément, ne peut se permettre que le restaurant à trente-deux sous, le parterre de l'Ambigu, et l'ours du Jardin-des-Plantes; car pour le riche, Paris est toujours *un pays de Cocagne*, mais il serait moins exact d'ajouter :

Sans sortir de la ville il trouve la campagne.

à moins que les jardins poudreux et gringalets des hôtels du faubourg Saint-Germain, à moins que leur végétation étiolée et rabougrie, ou que les paysages épinards de l'Opéra ne soient considérés comme de légitimes représentants des prés, des champs et des bois que le peuple parisien ne connaît que de nom.

Revenons à notre modeste voyageur. A force d'économies pendant toute une année, il est parvenu à réaliser cent écus, et il a résolu de les manger à Paris pendant six semaines. — Voilà notre homme parti par une diligence Laffitte et Caillard; et comme il est avide d'impressions de voyage, il grimpe sur l'impériale où il se trouve en compagnie de quatre personnes dont un conducteur, deux remplaçants alsaciens et un bouledogue anglais.

Le conducteur passe son temps à tourner la mécanique, à payer les relais, à descendre et à remonter; les Alsaciens fument tout le jour et toute la nuit; le chien gratte ses puces et fait souvent pis que cela.

Voyageur, conducteur, remplaçants et bouledogue sont remués, serrés, heurtés comme une salade, ce qui fait que tout le long du chemin il n'a vraiment que des *compressions de voyage...*

Heureux encore si, pendant son sommeil, une malle ne lui dégringole pas sur l'estomac, car généralement cet accessoire procure un cauchemar peu flatteur.

Mais deux nuits sont bientôt passées, — du moins à ce que disent en pensant au pauvre voyageur ceux de ses amis qui, par hasard, pensent à lui. Après quarante-huit heures de route, c'est-à-dire de cahots, de chaleur étouffante, ou de froid, de pluie ou de poussière, le touriste provincial saute d'allégresse sur l'impériale. — Il aperçoit les minarets de la ville orientale nommée Paris!... c'est-à-dire, en langue vulgaire, les tours tristes

et brunes de Notre-Dame, les hauts-fourneaux des fabriques, précédés, accompagnés et suivis d'une immense forêt de cheminées de toutes grandeurs et de toutes noirceurs....

Notre homme ne se tient pas de joie, il est heureux comme un sultan des *Mille et une Nuits*, et rien ne manquerait à son bonheur s'il avait songé à s'approvisionner de pastilles du sérail, attendu qu'il est obligé de se boucher hermétiquement le nez en traversant le bois de Bondy, ce *Campo Santo* des chevaux parisiens non embaumés par M. Gannal.

Mais, heureusement! quand le voyageur arrive à La Villette, il reconnaît que ça ne sent plus le vieux cheval. C'est une nouvelle odeur et une nouvelle impression de voyage. Cette odeur-là porte un nom gentillet, elle se nomme *poudrette*.

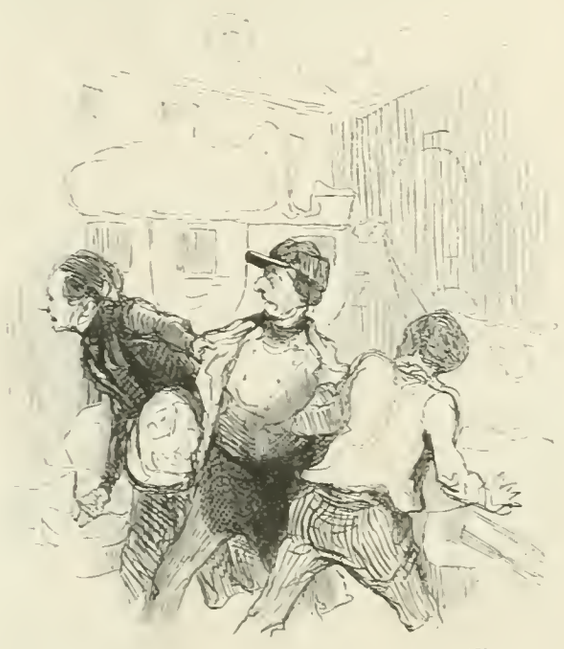
Le premier monument qui frappe ses yeux à son entrée dans la capitale, c'est un temple grec dont les prêtres sont en habit vert-bouteille et en casquette goudronnée. — Ces personnages arrêtent l'étranger et lui demandent s'il a quelque chose à leur déclarer. — L'étranger ouvre de grands yeux, et, voulant répondre à cette politesse par une phrase équivalente, il leur déclare que franchement Montfaucon est un voisinage bien désagréable.

Le fonctionnaire public vert-bouteille ne se contente pas de cette déclaration, et, fouillant dans la poche de notre voyageur, il en retire un demi-saucisson non entièrement consommé en route, en vertu duquel il dresse procès-verbal contre le délinquant qui a voulu faire tort à la ville de Paris de deux centimes et demi.

Nouvelle impression de voyage.

Mais l'autorité vert-bouteille des barrières de Paris a quelquefois égard à l'ignorance et à la bonne foi du voyageur, qui en est quitte alors pour trente francs d'amende.

Arrivé dans la cour de l'hôtel des messageries, l'hospitalité parisienne se manifeste à l'égard du voyageur avec une force



qui dépasse tout ce qu'on raconte de plus fabuleux de la part des montagnards écossais, — quinze maîtres d'hôtels plus ou moins garnis viennent assaillir notre homme pour lui offrir des appartements, des chambres, des cabinets, le tout pour presque rien; et à défaut du voyageur, il semble que chacun d'eux veuille emporter dans son établissement au moins un pan de sa redingote ou un fragment de son parapluie. — C'est un spectacle aussi attendrissant que déchirant!

A peine installé dans une des chambres du maître d'hôtel qui est parvenu à l'enlever à la force du poignet, notre homme demande le chemin du Palais-Royal!

Pour le provincial, tout Paris se résume encore dans le Palais-Royal, palais enchanté qui n'est plus guère enchanteur, — et qui, de toutes les merveilles célébrées par les historiens, n'a conservé que son canon qui part toujours très-régulièrement à midi quand le gardien n'oublie pas de mettre sa pipe sur la lumière

Les beaux yeux des Parisiennes ne tardent pas à exercer leur influence magnétique sur le moral du voyageur, qui, pour se métamorphoser en Joconde, et afin de mieux courir de la brune à la blonde, entre dans un magasin de tailleur à prix fixe et choisit l'habit bleu le plus barbeau qu'il peut trouver, — moyennant soixante-quinze francs. — Bon marché inouï; mais ce vêtement a été confectionné par les pauvres prisonniers qui ont oublié de coudre les boutons et de soigner les coutures. — ce qui fait qu'à

peine sorti de la boutique notre nouveau dandy est suivi par cinq ou six gamins se permettant de plaisanter sur la solution de continuité qui s'est déjà manifestée dans le dos du promeneur.

Il faut bien pardonner à de pauvres prisonniers de ne se servir que de pauvre fil.

En ayant soin de faire recoudre entièrement son habit et de faire repasser à l'indigo le drap qui déteint déplorablement toujours par suite des larmes dont l'ont inondé les pauvres prisonniers, notre homme finit par avoir un habit de soixante-quinze francs passable, mais qui lui revient à cent deux francs.

Sans sortir du Palais-Royal, le voyageur peut se livrer aux délices d'un dîner à 40 sous où l'on a quatre plats au choix, — au choix du restaurateur bien entendu, car tout ce qu'on demande au garçon vient toujours de finir. — Ce qui fait qu'au lieu d'une julienne on vous apporte une purée aux croûtons, et en place de saumon à l'huile on vous sert de la gibelote de lapin.

Par exemple, des biftecks, il y en a toujours! — Cela tient peut-être à ce que les dîneurs, même les plus crocodiles, ne parviennent jamais à les entamer.

Mais on a le droit d'envelopper proprement ce bifteck dans une feuille de papier et de l'emporter en province pour s'en faire confectionner un paire de bretelles en caoutchouc.

En sortant du *restaurant*, — nous nous servons de ce mot parce que la langue française, dans sa pauvreté, ne nous en fournit pas d'autre, — le voyageur va se placer à la queue de l'Opéra, et pendant une heure il éprouve le divertissement d'être bousculé par deux ou trois cents autres futurs spectateurs ; mais avec de la constance il finit par arriver jusqu'au bureau pour s'entendre dire par le buraliste : — Monsieur, il n'y a plus de billets.

Notre homme revient donc à son hôtel sans avoir pu entendre Duprez, — et chose plus terrible, deux jours après il parvient à entrer à l'Opéra pour entendre Marié.

La visite des monuments publics prend toutes les premières journées du provincial à Paris : — il se lève à six heures du matin pour courir de la colonne de la Bastille à la colonne de la place Vendôme, et de la fontaine des Innocents à la fontaine Molière. — Ce n'est pas que ça l'amuse infiniment, attendu qu'il n'est ni architecte ni fontainier ; mais il est à Paris pour voir, et il voit.

Quant au Jardin-des-Plantes, c'est différent ; il y a là des émotions pour tout le monde, — depuis celui qui aime la camomille jusqu'à celui qui aime les singes.

Quelquefois l'éléphant vous fait bien une cravate de sa trompe, mais c'est encore une émotion et une impression de voyage.

Il va sans dire que le voyageur qui est à Paris pour son agrément se rend religieusement à l'hôtel des Invalides pour voir les *cendres de l'Empereur* et la grande marmite. — Par malheur, les cendres sont invisibles, et l'invalide qui s'est offert pour l'introduire dans la cuisine lui annonce que la fameuse marmite est à l'étamage depuis quinze ans, tellement il y a d'ouvrage ; mais il lui montre une des trois cents casseroles qui la rempla-

cent, — et le voyageur, qui est à Paris pour son agrément, donne trente sous pour voir une casserole!

Le lendemain, autre déception dans le même quartier : — voulant emporter une idée grandiose de la représentation nationale et de l'éloquence parlementaire, notre voyageur va faire queue à la porte de la Chambre des députés; et après deux heures

d'attente, il entre enfin dans la salle, et, le cœur tout palpitant d'émotion, il prête l'oreille aux accents éloquents de l'orateur qui monte à la tribune. — C'est M. Durand (de Romorantin) qui demande que le chemin de fer du centre passe par Romorantin.

Légèrement mystifié, notre homme sort de la Chambre des députés; et, voulant se rendre à la Madeleine, il a l'imprudence de demander son chemin à un jeune Parisien en blouse et en bonnet grec, qui s'empresse de lui donner des indications qui, après deux heures de marche, l'amènent devant l'éléphant de la place de la Bastille.

Notre homme en est quitte pour revenir chez lui en se promenant tout le long du boulevard, et il profite de l'occasion pour s'acheter une chaîne de sûreté qui lui sera fort utile quand il aura remplacé la montre que les compères du marchand viennent de lui enlever pendant qu'il faisait son emplette.

Vexé d'avoir fait une longue course inutile et d'avoir été volé, notre homme veut se donner l'agrément de retourner chez lui en omnibus; et comme il demeure aux environs du Palais-Royal, il profite du passage d'un omnibus pour monter dans cette voiture qui le conduit aux Gobelins.

Heureusement qu'en arrivant auprès du Jardin-des-Plantes il reconnaît son erreur : il s'empresse de descendre de voiture et se trouve culbuté au beau milieu de la rue. — C'est ce que les conducteurs d'omnibus appellent descendre les voyageurs.

Grâce à Dieu! le visage n'a pas porté. Le voyageur profite de son retour par le quai des Orfévres pour entrer chez un *daguerréotypeur* afin d'offrir son médaillon à la dame de ses pensées. — Mais malheureusement l'artiste en protochlorure met notre homme face à face avec le soleil; et comme il

est difficile de mirer ses yeux dans les yeux de cet astre sans faire une légère grimace, le médaillon obtenu ne présente qu'une ombre chinoise qui semble reproduire un monsieur fort laid qui a la colique.

689

Voulant visiter tous les monuments de Paris, l'imprudent voyageur s'aventure un soir dans la salle de l'Odéon, et, par un fait bien facile à prévoir, pendant qu'il dort sur une banquette, une foule de rats ont l'audace de s'attaquer à lui, attendu qu'il n'y a pas un chat dans la salle.

690

Pour continuer à bien s'amuser à Paris, notre homme songe enfin à faire les trois cent soixante-sept commissions dont il a été chargé par ses amis et par les amis de ses amis. — Pendant trois jours il ne sort de la *graine de moutarde* que pour courir chez le marchand de *maillechort*, sans oublier de prendre en passant cinq flacons de *racahout des Arabes*,

Deux clysoirs artésiens,

Une boîte de graine de.... l'*orgueil de la Chine*,

Six pots de la véritable graisse d'ours de Delignou,

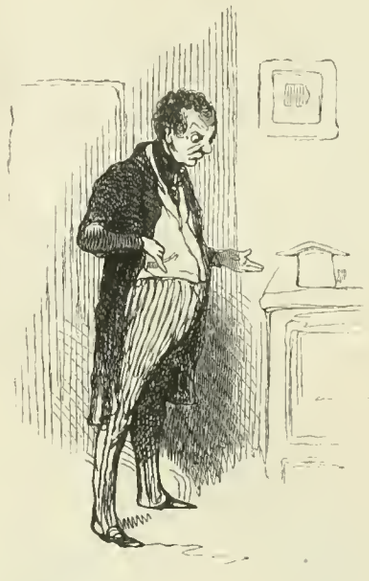
Quelques faux-cols de crinoline (durée 5 ans),

Le traité des maladies de *peaux*, par M. Giraudeau de Saint-Gervais, orné du portrait de l'auteur et d'une ode sur la teigne, par feu Barthélemy,

Un paquet de crayons de Johnston, un de Robertson et un de Blagueston pour en faire la différence,

Une boîte de pilules purgatives, recommandées par le célèbre docteur Tartempion.

Enfin, après onze jours de séjour à Paris, notre homme s'aperçoit qu'il ne lui reste de ses trois cents francs que tout juste



691

ce qu'il lui faut pour payer sa place à la diligence; et, blasé sur tous les plaisirs de la capitale, il retourne joyeusement dans sa ville natale, — pour peu qu'il n'ait pas eu l'idée de joindre à tous ses agréments l'agrément bien plus grand encore d'aller se promener sur un chemin de fer.

692

Rentré dans son gîte, on le voit souvent, par une réaction assez commune, vanter la grande ville, ne plus tarir sur les merveilles de la capitale, sur les plaisirs qu'il a bus à longs traits; sur ses succès dans la haute société, ses bons mots, ses fines reparties, ses aventures galantes, etc., etc. Ou bien, il devient franchement l'ennemi de Paris, qu'il juge tout entier par ce qu'il en a vu et auquel il préfère de beaucoup les charmes de sa localité.

ATALA

OU LES

AVENTURES DE LA FEMME SAUVAGE,

Histoire brodée par M. de Chateaubriand, mais ramenée à la plus exacte vérité par

CHAM, petit-fils de **CHAMTAS** dit **CHACTAS**.

(SUITE.)

Nous avons laissé les fugitifs dans un fiacre : arrivés à la lisière d'un bois, Chamtas, qui n'avait pas de monnaie, payâ la course avec la plume rouge qui surmontait sa tête sauvage et barbare.

693

Débarrassé des regards importuns du cocher, Chamtas devint aimable et pressant : Atala parla comme un livre, attirant, repoussant, ranimant et détruisant les espérances de son amant. « O mon jeune ami, lui disait-elle, je t'aime comme l'ombre » dans la canicule! Tu es beau comme le désert avec ses sables » et ses vents. Oui, j'ai vu les chèvres de la montagne; j'ai entendu les propos des vieillards embêtés de la vie; mais la » douceur des biques et la sagesse des vieux sont moins plaisantes que tes paroles .. Aussi, mon beau Chamtas, je ne » serai jamais ton épouse! »

694

Le temps se passait ainsi délicieusement à deviser sur l'amour... Et comme Chamtas était fort mal couvert, Atala lui faisait un manteau en bois de frêne, et lui brodait des chaussettes en poil de porc-épic. — De son côté Chamtas allait aux provisions et rapportait, pour le dîner du soir, des tripes de roches et des écorces d'arbres.

Cependant nos amants platoniques voyageaient ainsi depuis vingt-sept soleils. Chamtas commençait à trouver la course un peu longue et le but un peu éloigné. Atala faiblissait, faiblissait, lorsque, fort heureusement pour la malheureuse innocente, un orage effroyable éclata sur la forêt et l'embrasa.

695

La tempête, l'incendie du bois, les effets de la foudre dans cette forêt vierge, l'effroi des bêtes féroces et le calme de l'amour au milieu de ces sublimes et terribles tableaux, ne sont pas de notre ressort; c'est dans M. de Chateaubriand que nous vous conseillons de les lire. Reprenons le simple et naïf récit.

Chamtas devenait de plus en plus entreprenant et Atala faiblissait de plus en plus... Tout à coup, patatrara! la foudre sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière et brise un arbre aux pieds des fugitifs... Ils re-fuient, ô surprise!... dans le silence qui succède, ils entendent le son d'une clochette et les aboiements d'un chien... Ce chien approche, il est suivi d'un vieux dont les cheveux et la barbe sont dégouttants d'eau.

— Vieillard, s'écrie Chamtas, vous ne craignez donc ni les rhumes de cerveau ni le tonnerre!... — Jeune homme, lui répond le vieux, un Frrrrançais ne craint personne! Ces paroles saisirent le cœur de Chamtas, et des larmes d'admiration tombèrent de ses propres yeux.

— Mes pauvres chats, dit encore le pasteur, je suis le curé d'un petit village de sauvages comme vous. Mon presbytère n'est pas loin, je vous offre le beefteack de l'amitié. — Ils acceptèrent.

696

697

Après une demi-heure de marche fort peu amusante dans les sentiers non pratiqués de la montagne, ils arrivèrent à la grotte du solitaire. Elle était meublée d'une natte de feuilles de papaya, d'une calebasse, de quelques écuelles de bois et d'une bêche. La table était un bloc de pierre et les chaises étaient pareilles. Le vieux se hâta d'allumer du feu, il broya du maïs entre deux pavés, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire dans la cendre, après quoi il le servit tout brûlant à ses hôtes.

Puis, on se coucha.

693

Au milieu de la nuit Atala se lève, cherche le solitaire; mais il était allé contempler les étoiles, elle se recouche et l'infortuné Chamtas n'attribua cette insomnie qu'au désir de faire un petit bout de conversation, ou au besoin de prendre l'air.

Le lendemain il se réveilla aux chants des oiseaux-moqueurs et des cardinaux (espèce de pierrots américains) qui gazouillaient comme des pies borgnes tout autour de la grotte.

Il cueillit une rose de magniolia et la déposa humectée des larmes du matin sur la tête d'Atala endormie.

699

Ensuite il chercha son hôte et le trouva la robe relevée dans ses deux poches et fumant une cigarette sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse.

Comme Atala dormait encore ils résolurent de faire une petite promenade avant le déjeuner, et à cet effet ils se dirigèrent vers le village dont le père Aubry était curé.

Ce village barbare était situé au bord d'un joli lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de rosiers et de chênes verts.

Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils accoururent au-devant de lui, heureux et souriants. Les autorités du village, le maire, le commandant de la garde nationale vinrent le complimenter et le haranguer.

700

701

Dans cette pauvre peuplade de sauvages régnait la simplicité du jeune âge : des arpenteurs (sauvages), avec de longues chaînes, allaient mesurant le terrain ; des arbitres (sauvages) établissaient les premières propriétés et des gardes champêtres (sauvages) veillaient à la conservation des récoltes.

Partout on voyait les épis rouler à flots d'or sur le tronc des chênes abattus, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait la charrue (sauvage) se promener lentement entre les débris des racines; on entendait gronder les forges (sauvages) et les coups de la cognée faisaient mugir les échos.

702

Le naïf Chamtas, qui ne s'était pas attendu à rencontrer cette civilisation sauvage, errait avec ravissement au milieu de ces riants tableaux.

Mais, hélas! en rentrant à la grotte un tableau d'un autre genre attendait ce malheureux, Atala éprouvait des coliques atroces.

Vainement le père Aubry recourut à tous les moyens pharmaceutiques dont il pouvait disposer.

703

Rien n'y put faire, c'était une colique de miserere.

704

Chamtas fut inconsolable.... Ça ne durera pas, lui disait le vieux; l'amour, le chagrin, j'ai connu ça, moi, ça finit comme tout le reste.

Cela dura cependant... huit jours, au bout desquels Chamtas partit.

Un journal qui tomba sous sa main lui fit naître le désir d'utiliser en France la beauté de son physique et ses moyens de séduction, attendu que ces agréments sont fort appréciés de cette spirituelle nation.

Il s'engagea dans la ligne où il eut une foule de succès, et fit un nombre effroyable de *malhureuses* qui ne *se périrent* pas comme Atala, car ce n'est pas la mode en Europe. Mais elles lui donnèrent une fort grande quantité d'enfants, et il vécut parfaitement *hureux*.

Eugène Forest, dessiné par lui-même.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

d'AUBERT et Cie, place de la Bourse.

Histoire de Napoléon racontée par un soldat. Ce charmant petit livre de M. de Balzac, illustré par M. Lorentz, est déjà fort connu; plusieurs éditions ont été épuisées, et les éditeurs se trouvent dans la nécessité d'en faire une nouvelle qui vient d'être mise en vente cette semaine. Prix du volume 1 fr.

Les Comédiens de Paris, galerie de costumes en pied dessinés par M. Dollet et d'une ressemblance frappante. Cette collection se continuera à un fort grand nombre de dessins.
Chaque feuille, coloriée avec soin, se vend 1 fr. 50 c.

MM. Aubert vont donner un très-beau pendant à leur Panorama intérieur de Paris qui a été si bien accueilli du public.

Le Musée des Enfants pour 1843 paraît par livraisons de 50 c. Il se composera de 12 livraisons, et sera complet dans le courant d'octobre. Le premier volume de ce genre, publié en 1833 par MM. Aubert et Cie, était bien inférieur à celui ci, et il se vendit néanmoins à 10,000 exemplaires.

Imprimé par Bethune et Plon à Paris

25e LIVRAISON. — PRIX : 50 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

PIERROT EN AFRIQUE,

PARADE** jouée aux **Funambules** par **DEBUREAU.

DESSINS DE M. CHAM.

LE TRIOMPHE DE PIERROT.

PIERROT EN AFRIQUE,

MIMODRAME

Orné de changements à vue, combats de sabre à quatre, moulinets, sauts de carpe et autres divertissements africains.

L'Afrique est transportée aux Funambules, la colonie française occupe un littoral de huit pieds carrés (vieille mesure). La Casauba est peinte à la détrempe, le désert est d'un effet surprenant; il règne de la première à la seconde coulisse de droite.

Abd-el-Kader commande une armée de marchands de pommes de terre frites et de négociants en sucre d'orge.

Les Français sont figurés par une noble génération de marchands d'allumettes chimiques allemandes.

Les femmes du sérail exhalent une odeur asiatique de hareng et de picton à S.

Donc, — nous sommes en Algérie, à Constantine ou ailleurs. — La ville est aux champs, les Français qui l'assiègent se battent comme des Turcs. Deux Maures — vivants, — qui ont seuls échappé au carnage, viennent raconter les malheurs de leur patrie.

711

De ces deux guerriers, l'un n'est rien moins qu'Abd-el-Kader... il vient en boitant, car il est blessé au bras droit... La blessure est grave, la princesse *** déchire un morceau de son vêtement pour en couvrir la plaie du sultan. — Combien la décence n'eût-elle pas eu à souffrir si Abd-el-Kader fût arrivé criblé de blessures!!

L'orchestre des Funambules exécute un de ces jolis petits airs sans nom qu'on n'entend que là, — ou bien au Théâtre-Français.

Abd-el-Kader, ainsi que la pantomime expressive vous le fait comprendre, est passionnément amoureux de la princesse ***, mais affreusement jaloux d'un aimable voyou arabe que vous apercevez dans le fond. Une rixe est inévitable, lorsqu'un prisonnier frrrançais vient faire diversion à la scène.

712

Le prisonnier, c'est Pierrot-Debureau, qui s'est trop avancé sur les derrières de l'armée.

Tout enfariné qu'il est, Pierrot n'est pas blanc; les Arabes se proposent de pratiquer à son endroit une fastidieuse décapitation.

Par bonheur, les quatre marchands d'allumettes, qui représentent l'armée française, se font jour au travers des titis arabes et Pierrot retrouve sa liberté.

Les Algériens abandonnent la princesse ***, que Pierrot présente à son capitaine comme une femme fort aimable et très peu sauvage.

713

Engourdi par un regard oriental et voluptueux, le galant militaire est entièrement subjugué.

La belle, qui a laissé ses z'-hardes dans la Casauba, demande un sauf-conduit que le capitaine s'empresse de lui accorder.

714

L'officier écrit ce sauf-conduit de sa propre main ; Debureau, indiscret et léger comme un véritable pierrot, le lit de ses propres yeux, ce qui donne lieu à la scène mimique ici représentée.

715

Cependant l'armée française, continuant sa moisson de lauriers, se dirige vers le palais du dey d'Alger, qui vit encore (les auteurs des Funambules sont peu forts sur l'histoire ou peu scrupuleux).

Le malheureux dey s'enfuit, seul, à pied, comme un simple marchand de dattes, laissant ses trésors, ses femmes et ses

716

esclaves à la merci du vainqueur; mais il tombe dans les mains de Pierrot.

717

Ici les amateurs de genre applaudissent un admirable combat de savate qui se termine par une véritable roulée.

Pierrot mime parfaitement la scène que tout le monde connaît.

Chauvin, *criant à son camarade Ganivet.* — Arrive donc! arrive donc! je tiens le dey d'Alger, je l'ai fait prisonnier!

Ganivet. — Bon! amène-le...

Chauvin. — Je ne peux pas, il ne veut pas me lâcher.... Arrive donc!

Bientôt les Arabes accourent à l'aide de leur sultan, Pierrot tire son coupe-chou et se prépare à une lutte à mort.

718

L'arme se brise dans sa vaillante main ; accablé par le nombre, mais toujours frrrançais, le fusilier se saisit d'un manche à balai oublié sans doute par le concierge du palais, et tient tête à quatre Bédouins altérés de son sang.

719

Héros de Pixérécourt, ombres errantes sur le boulevard du crime, et vous, Tautin, Térigny, Gougibus (1), vous tressaillez au bruit de ces combats à quatre, de ces combats à moulinet qui firent trente ans votre gloire!

(1) Anciens acteurs des vieux mélodrames.

Pierrot écrase ses adversaires, ou plutôt les assomme, et rejoint le corps d'armée.

Étourdie par le bruit du canon et par la fusillade, épouvantée par les cris des mourants, la belle sultane s'enfuit à rebrousse-poil ; c'est-à-dire que, malgré les tendres sentiments que son cœur éprouve pour le charmant officier d'infanterie, dans son trouble elle se jette au milieu des féroces Bédouins.

Abd-el-Kader s'en saisit, et va l'emporter dans sa tanière, lorsqu'un jeune Arabe, rallié aux intérêts de la France, tire bravement en l'air et brûle la cervelle au tyran africain.

720

Pierrot, qui n'en a pas fini avec la gloire et la victoire, continue à se distinguer et devient — comme Henri IV — le point de mire, — le but d'un nouveau Ravaillac, d'un fanatique mahométan, au poignard duquel il échappe à force de grimaces

721

Las d'une lutte qui pouvait fort mal finir, Pierrot prend un parti définitif, il embroche son assassin.

722

Le fort est assiégé, Debureau monte à l'assaut et entre le premier dans la place.

723

Il est nommé dey d'Alger et de Navarre, porté en triomphe, fêté, adulé, et revêtu des insignes de ses hautes fonctions.

724

Pierrot accepte ces honneurs avec le sentiment de son mérite, et néanmoins avec une bonhomie qui lui concilie tous les cœurs.

Abd-el-Kader est probablement enterré, probablement l'ex-dey se retire dans le désert ou prend le parti de venir embaumer de pastilles du sérail les carrefours parisiens; probablement encore l'officier épouse la sultane favorite. — L'auteur laisse toutes ces conjectures s'établir dans la tête du spectateur. — Pierrot, Pierrot seul occupe la scène, — et vraiment c'est justice, car Pierrot est on ne peut plus divertissant.

Le voici installé dans les fonctions de sultan, qui consistent, comme chacun sait, à fumer le chibouke, à contempler les houris de son harem et à s'égayer de leurs danses légères.

De charmants pages africains, choisis par la direction du théâtre dans la riche population du faubourg Saint-Antoine, apportent au monarque et sa pipe culottée et de magnifiques coussins pour reposer ses augustes membres.

725

Puis vient un repas splendide auquel Pierrot fait tant d'honneur que son abdomen prend immédiatement des proportions colossales.

726

Cette faculté du *couscoussou* de développer ainsi les régions intestinales, peut-être aussi l'ennui qui accable les grands de la terre, et certainement l'amour de la gloire, qui ne meurt jamais dans un cœur vrrrrraiment *francé*, dégoûtent Pierrot du rang suprême : il a *gouverné sans peur*, il *abdique sans crainte*.

Mais toujours désireux d'assurer le bonheur de ses sujets, il les réunit et leur fait connaître les charmes du cancan, cette danse de caractère, qui va se répandre du Môle algérien aux extrémités du désert, et former le lien de deux peuples si bien faits pour s'estimer, est par lui exécutée avec tout le chic, avec tous les gestes qui ont immortalisé le nom de M. Alexandre Chicard de Paris.

727

Analyser une pièce des Funambules, c'est une absurdité aussi grande que la pièce elle-même, nous en convenons; mais pour donner une idée de Debureau, de ce grimacier spirituel, de ce Pierrot bien supérieur à sa position acrobatique; en un mot, pour servir de cadre aux poses et gestes de ce véritable acteur jeté par le sort sur les plus méchants tréteaux de Paris, il fallait bien suivre autant que possible le fil de la parade dans laquelle nous l'avons fait figurer.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

d'AUBERT et Cie, place de la Bourse.

Les Contes du Grand-Papa, beau volume grand-in-8°, composé de 40 contes, par MM. T. Castellan, — Ortaire Fournier, — Léon Guérin, — Michelan, — Mme Foa, et autres, orné de 40 lithographies, par MM. V. Adam, — Beaume, — Charlet, — Jules David, — Grenier, — Madou, et autres artistes. Prix, 10 fr.

Les Contes de la Bonne Maman, publiés l'an dernier et exécutés par les mêmes auteurs et artistes, ont été traduits en espagnol et en italien; l'édition française en est déjà complétement épuisée.

SATAN

OU

LE PACTE INFERNAL

DESSINS DE M. EUSTACHE.

Pour bien connaître Debureau, il faut le voir dans un rôle de Pierrot primitif. Voici une de ses dernières parades.

Un jeune villageois est amoureux de Colombine, — fille de Cassandre. Le père surprend les amoureux dialoguant des bras et des jambes (seul dialogue permis aux Funambules). — Sa présence les fait fuir, mais Némorin revient après le départ du tyran domestique et se livre au désespoir... Satan, M. le Diable lui-même, en personne, sort d'un trou et vient proposer à l'amant un petit contrat synallagmatique, en vertu duquel, en échange du bonheur, le villageois vend son âme.

728

Le contrat signé, Némorin est, par la grâce du diable, transformé en Arlequin... Les deux contractants se quittent les meilleurs amis du monde, et M. Satan reprend le chemin de ses domaines.

Arlequin frétille dans sa nouvelle peau, essaie son pouvoir et enlève Colombine.

Ici, force coups de batte qui produisent des changements à vue et d'autres miracles de toutes sortes.

Cassandre et son futur gendre, l'inévitable marquis, se mettent à la poursuite des fugitifs; ils sont accompagnés de Pierrot, le groom, l'homme de confiance, le factotum de Cassandre. Lassés d'une course inutile, ils reviennent au gîte et se reposent assis chacun sur une borne, lorsque paraît un effroyable spadassin qui leur cherche dispute et paraît surtout en vouloir à la vie du marquis. Celui-ci le renvoie à Cassandre, qui le renvoie à Pierrot. — Pierrot paraît peu disposé à la chose...

Cependant il se décide et choisit le pistolet.

729

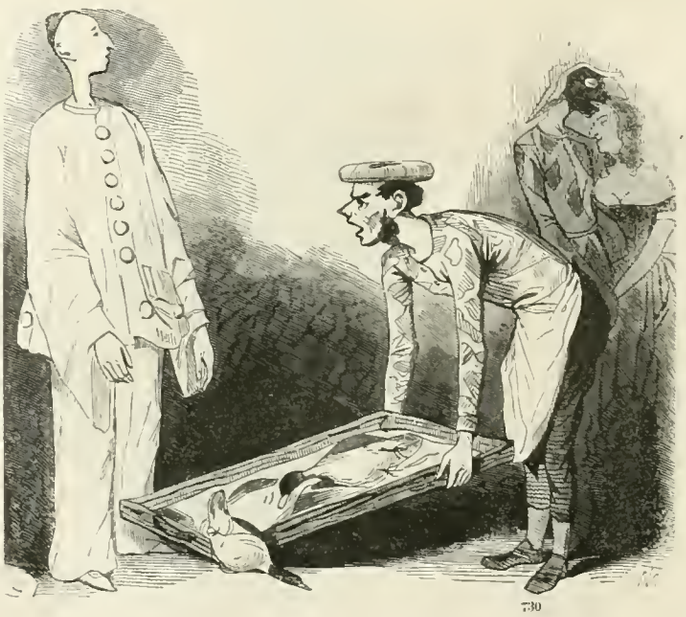
Les deux adversaires sont en présence, le spadassin doit tirer le premier. — Le coup part et Pierrot reçoit la balle... dans son bonnet qui est emporté à cent pas, mais qui revient fidèlement se replacer sur la tête de son maître.

Colombine, effrayée par la détonation et craignant pour les jours de son amant, sort de sa cachette et vient se jeter dans les bras d'Arlequin.

Grand combat, tiraillements pratiqués sur la malheureuse amante que s'arrachent Cassandre, le marquis, Pierrot et Arlequin. Celui-ci reste vainqueur, Cassandre et le marquis sont chassés et rossés.

Cassandre est de plus blessé par Pierrot, qui s'est tourné contre son maître et a pris parti pour les amants.

Pierrot, bourrelé de remords, pleure sa faute et finit par essuyer ses larmes afin d'aider un rôtisseur à recharger sa manne que, dans la bagarre, il a laissée tomber. Mais au moment où il accomplit cette bonne action, il aperçoit Arlequin et Colombine qui se promènent sur le champ de bataille : ses remords se réveillent et il laisse tomber le panier.

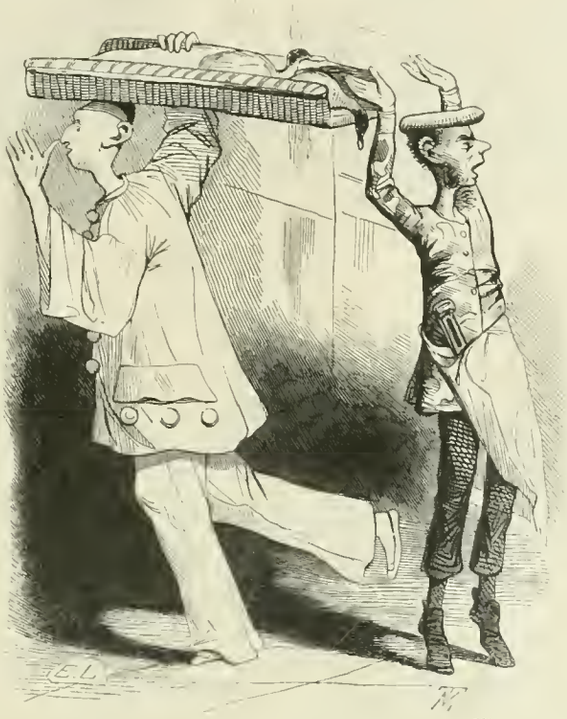


730

Fureur du rôtisseur.

Explications mimiques de Pierrot, qui raconte les causes de sa distraction.

Le rôtisseur se baisse et se retourne pour recevoir son panier sur la tête ; Pierrot pousse plus loin la complaisance, il se charge lui-même du fardeau et s'enfuit.

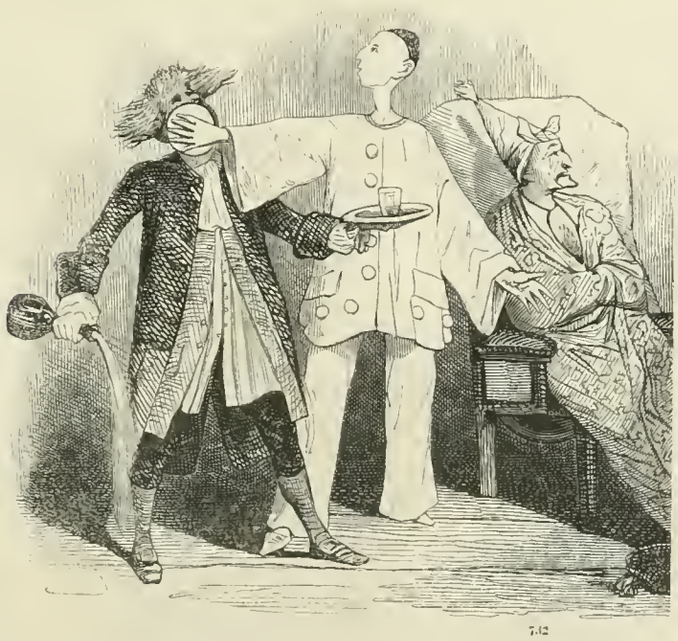


731

Tous ces graves incidents font partie obligée de la parade ; ce sont les traditions de l'endroit, comme les soufflets et les coups de pied au bas postérieur du torse.

Cassandre, le père infortuné, est bien dangereusement malade, il espère mourir d'un instant à l'autre malgré les soins empressés du marquis et de Pierrot.

Arlequin, déguisé en docteur allopathique, ordonne l'application d'un emplâtre sur le ventre du moribond. — Pierrot, n'approuvant pas ce remède, en fait l'essai sur le nez d'un fidèle domestique.



732

Ce mode d'application réussit complétement ; Cassandre est guéri, Pierrot lui a sauvé la vie.

Revenu à la santé, le malheureux père se met de nouveau à la recherche de sa fille ; mais il est faible, il est en convalescence, et il éprouve le besoin de remplacer la tisane par le beefsteack. — Pierrot, craignant pour son maître une indigestion qui peut lui devenir fatale, boit et mange tout ce que Cassandre a fait apporter. « Je prendrais bien encore quelque chose, » paraît dire le vieillard. « Prenez mon bras, » lui répond son valet scandalisé d'une pareille gourmandise.

Le régime et l'exercice profitent au père de Colombine ; il se porte à ravir, et, tout en cherchant sa fille, il cultive et protège les beaux-arts.

Un célèbre sculpteur lui propose l'achat d'une statue de grande valeur ; Cassandre admire l'esquisse du chef-d'œuvre, et Pierrot donne son avis sur le mérite de l'ouvrage.

733

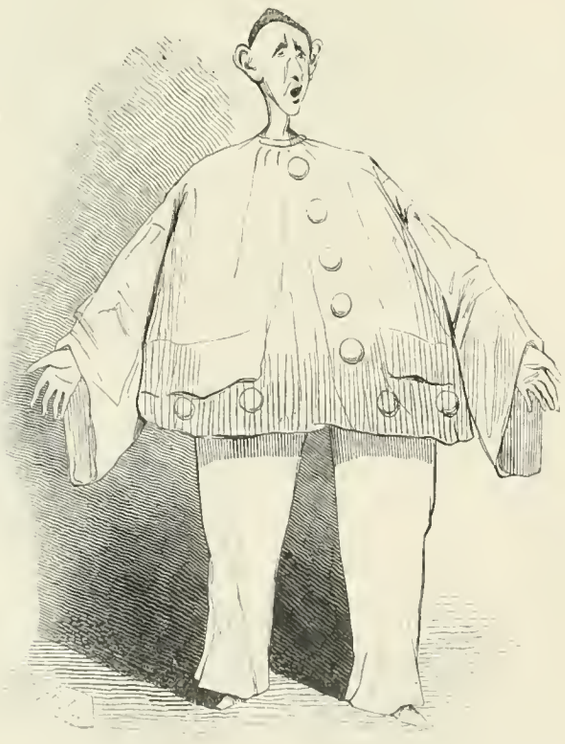
La statue est achetée : c'est une statue mécanique, un automate qui joue plusieurs tours à son propriétaire,

734

et qui finit par danser à la grande jubilation de Pierrot, qui, d'abord, se contente d'admirer les pas de la statue, et finit par les imiter, les dépasser même, et se livrer à une cachucha parisienne tellement légère et *intempestive* que l'autorité se voit forcée d'intervenir dans l'intérêt des mœurs.

735

Soit l'effet de la danse excentrique, soit l'effet du violon, le dîner de Cassandre tourne sur le cœur du pauvre Pierrot, les gaz se dilatent et son *ventre prend du corps*, comme disent les bonnes femmes. Un habile vétérinaire le guérit par un remède proportionné au volume abdominal.



Mais la guérison ramène la gloutonnerie, et bientôt Pierrot, qui a encore dérobé à quelqu'un son repas, se remet à manger et boire. Deux singuliers convives viennent lui demander leur part du festin.

737

Arlequin le délivre ; et, par reconnaissance, Pierrot délivre Arlequin du diable, en brûlant le contrat synallagmatique.

738

Le marquis est chassé ; Arlequin et Colombine sont unis par Pierrot, qui leur promet un bonheur sans nuages.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris.

24e LIVRAISON. — PRIX : 30 CENTIMES. CHEZ AUBERT, PLACE DE LA BOURSE

MUSÉE PHILIPON.

ALBUM DE TOUT LE MONDE.

LES CHASSEURS PARISIENS,

Par E. BOURGET. — Dessins de CHAM.

Parmi les gens qui saluaient l'ordonnance annonçant l'*ouverture de la chasse*, personne n'était plus empressé, plus enchanté, plus reconnaissant envers le préfet de la Seine, que le sieur Oscar Beurdelet, électeur, et de plus inventeur d'un cirage-vernis, qui avait jeté un nouvel éclat sur la gloire de son arrondissement. M. Beurdelet est un de ces industriels qui, sous le prétexte plus ou moins bien fondé qu'ils comprennent leur époque, font circuler, à Longchamps, une ribambelle exorbitante de voitures vernies, indiquant le prix du leur et la manière de s'en servir.

Oscar, comme ses confrères, n'avait fait que copier un célèbre industriel anglais qui, depuis Douvres jusqu'à Londres, a fait couvrir tous les murs de la route de cette simple annonce :

Robertson's Imperial-blacking
Picadilly street, number 299.

Depuis deux mois, Oscar Beurdelet s'était rendu le sommeil impossible à force de songer aux délices de la chasse. *Ce plaisir des Rois*, auquel il allait se livrer, agissait tellement sur son cerveau, que, toutes les nuits, sa femme se sentait réveillée par les cris de *Tayaut! tayaut! Cherche! pille! apporte!* et par mille autres exclamations que l'approche de l'ouverture lui faisait jeter à tout moment. Le féroce Tape-à-l'Œil, pauvre braque mâtiné, futur complice de l'immense destruction commise par l'intrépide Oscar, recevait à chaque instant de son maître des caresses et la promesse qu'il lui taillerait une rude besogne au jour de l'ouverture. Il faut dire aussi qu'Oscar Beurdelet se flattait d'avoir le coup d'œil un peu juste. En qualité de chasseur de la garde nationale, il avait fait ses preuves. Bien souvent il avait été le roi de sa compagnie au tir à la cible, et il n'attendait que le signal donné par la préfecture de la Seine pour aller *dégotter* les malins qui devaient, avec lui, aller chasser le gibier au delà des confins du territoire de Gonesse.

Tous les dimanches, depuis le premier mars, Oscar allait s'exercer et se faire le coup d'œil en tirant des hirondelles chez M. Malaurain, son beau-père, négociant en vins, tenant le gros et le demi-gros à la gare de Bercy.

En passant, il n'est pas inutile d'annoncer à nos lecteurs que la chasse au filet, que des gens font par état aux hirondelles des environs de Paris, n'a pas d'autre but que de faire livrer ces vo-

latiles, sous le nom spécieux de mauviettes, aux Brillat-Savarin des restaurants à 32 sous. Quand cette sorte de restaurateurs est suffisamment pourvue et que la chasse a été abondante, la femme du chasseur se rend sur la place de la Bourse, et là... elle spécule sur le bon cœur des passants en criant aux dames qui veulent bien l'entendre :

« Allons, mesdames, la liberté à ces pauvres prisonnières pour » 2 sous, on les lache pour 2 sous, qui veut les délivrer?... » Allons, mesdames! »

741

Mais revenons au chasseur Oscar, qui ne s'exerçait ainsi que pour avoir le droit de traiter de mazettes ses futurs compagnons d'ouverture. C'est avec orgueil qu'il avait décliné sa profession à la face de la préfecture, alors que le préposé aux ports d'armes lui octroyait, pour 15 francs, une feuille de papier qui invitait les autorités civiles et militaires à laisser circuler librement, et avec un fusil de chasse, le sieur Oscar Beurdelet, négociant, demeurant à Paris, âgé de 36 ans :

Nez gros,
Bouche grande,
Oreilles *idem*.
Signe particulier : une fraise sur le nez.

— Crresti! s'écria Beurdelet en sortant de la préfecture et malgré la joie que lui causait la possession de ce fameux *laissez-passer*, voilà un fameux rapport pour le gouvernement! Tout en calculant ce que devait rapporter à l'état une rame de papier dont la demi-feuille se vendait 15 francs, Beurdelet était rentré chez lui et procédait à l'inspection de tout l'harnachement auquel il se condamnait pour aller dévaster la plaine de Gonesse. L'industrie des quincailliers qui font spécialement l'*article chasse* a poussé au suprême degré l'art de faire des outils pour serrer d'autres outils destinés à ouvrir, fermer, ou nettoyer les outils accessoires de l'outil principal. L'attirail complet d'un chasseur, tel que le représentent les marchands d'objets de chasse, pèse environ quarante kilogrammes et coûte, prix moyen, six cent cinquante francs.

Ajoutez à cela ce que coûte l'éducation d'un véritable chien d'arrêt, et vous comprendrez le ferblantier parisien partant pour la chasse avec son fusil de garde nationale, une giberne en guise de carnier, et suivi d'une foule de chiens d'emprunt d'autant moins coûteux qu'ils sont plus ou moins savants.

742

Enfin, le jour tant désiré était arrivé, et la nuit qui l'avait précédé avait été, pour madame Beurdelet, la plus orageuse de toutes. Oscar n'avait cessé de parler à sa femme du *coup du roi*, de la perdrix qui *fait le mouchoir*, et vingt fois il avait réveillé Tape-à-l'Œil qui, en récompense de ses futurs services, avait été admis à venir attendre l'aube du jour dans la chambre à coucher de M. et Mme Beurdelet.

743

L'aube arriva! Oscar, se jetant à bas du lit, réveilla la maison, fit claquer son fouet pour réveiller définitivement Tape-à-l'Œil, et se mit en marche pour arriver à l'endroit où il devait retrouver M. Malaurain, son beau-père, M. Miroton, son voisin, et plusieurs autres amis avec lesquels, pour se mettre en chasse, il devait procéder tout d'abord à la poursuite d'un coucou.

En coucou.

Oscar Beurdelet, — Malaurain, — Miroton, ferblantier. Collinet, tapissier, — Le petit Miroton, — Le Cocher, — Un Lapin.

Les chasseurs et les chiens encombrent la voiture. Le cocher, qui a promis de partir de suite, essaie de découvrir un dernier voyageur.

Malaurain. — Allons donc, cocher, sacristi!

Le Cocher. — Doucement, les pratiques, on marche à la minute ; laissez-moi attraper un lapin.

(Un individu se présente, et grimpe à côté du cocher; Tape-à-l'Œil, qui l'aperçoit, se met à aboyer.)

Beurdelet. — Veux-tu t' taire, gredin de chien!

Collinet. — C'est l'impatience qui lui fait *donner de la voix.*

Beurdelet. — Parbleu! on vient de parler de lapin, il est déjà en arrêt... Veux-tu te taire, animal!

(L'exemple de Tape-à-l'Œil gagne les autres chiens, qui se mettent tous à hurler.)

Malaurain. — Quel tapage!... Qu'est-ce que ça sera donc en plaine?

Le Lapin *fredonnant* :

Allons, chasseur, vite en campagne;
Du cor n'entends-tu pas le son,
Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton.....

Collinet. — Entendez-vous? le lapin qui fait le plaisant! Malheureusement pour lui, il a un chat dans la gorge.

Tous, *riant.* — Ah! fameux, celui-là!

Le petit Miroton. — Papa, fais donc finir Fricot. . Y veut manger ma poche... et lécher mon pistolet.

Miroton. — Pourquoi laisses-tu prendre les pans de ta veste? Tu sais bien que je t'ai donné le saucisson à garder.... A bas, Fricot! à bas les pattes, sapristi!

Malaurain. — Comment, monsieur Miroton, vous laissez cet enfant porter un pistolet?

Miroton. — Certainement. Ne faut-il pas qu'il apprenne à chasser? Je veux le former au noble métier des armes.

Beurdelet. — Pourvu qu'il ne se blesse pas.

Le petit Miroton. — C'est papa qui l'a voulu; moi, je voulais n'emporter que des pétards pour tuer un cerf.

— Le Lapin, *fredonnant*.

Il était un p'tit homme
Qui s'appelait Toto,
Carabo;
Il allait à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi....

Collinet. — Décidément, le lapin se moque des chasseurs...

(Une détonation se fait entendre dans la plaine qui borde la route.)

Beurdelet. — Sont-ils heureux, ceux-là! ils sont déjà à la besogne... En brûlent-ils de la poudre!...

Malaurain. — Allons, bon! voilà un chasseur qui va tirer sur un monsieur qui est là-bas. Vous ne le voyez pas? Il est assis là... il lit son journal. (*Criant de toutes ses forces*) Hé! là-bas!! hé!...

Tous, *spontanément.* — Hé! chasseur! ne tirez donc pas!... bigre! il y a quelqu'un, là, derrière!... Faites donc attention... il y a du monde...

Aux cris du cocher et des voyageurs, le monsieur, surpris, se lève... le chasseur le reconnaît pour un bipède non emplumé, le salue, et s'éloigne.

Beurdelet. — Mâtin! il ne fait pas bon à se promener par ici aujourd'hui.

Le petit Miroton. — Ah! papa, regarde donc tous ces pierrots qui se sauvent.

Collinet. — C'est que c'est vrai; j'ai envie de tirer dessus...

Le Cocher. — Doucement, bourgeois, et les Mazeppa?.... C'est pour le coup qu'ils prendraient le mors au dent.

Beurdelet. — D'ailleurs, c'est indigne du coup de fusil... Moi, mon plus petit gibier, c'est la caille. Le reste ne vaut pas la peine qu'on se donne.

Collinet. — Tout beau, Diamant, tout beau!

Malaurain. — Ah! nous voici arrivés! j'aperçois la maison de Flocart.

Tous. — Hop, cocher, hop!... Arrêtez!... Ah!.. Enfin!...

(Tous les chasseurs descendent; on tire les chiens à terre.)

Le Cocher. — Faudra-t-il venir vous reprendre, bourgeois?

Malaurain. — Oui, ce soir à dix heures; vous nous attendrez ici.

Beurdelet. — Oui; mais, faites-y attention, nous serons plus chargés (*Avec malice.*) Surtout ne prenez pas de lapins; nous en aurons toujours assez.

Le Lapin — Prends-y garde! dans une plaine où il n'y a pas un chat.

Les chasseurs se dispersent dans la plaine, en se dirigeant vers la demeure de Flocart. On entend bientôt une détonation générale.

Le Cocher *souriant et fouettant ses chevaux.* — Vont-ils en démolir!

Le Lapin. — Je t'en fiche! S'ils rapportent une seule pièce, les grenouilles porteront des spencers.

Qui n'a pas vu les plaines des Vertus, de Grenelle ou d'Ivry le jour de l'ouverture de la chasse, ne peut se faire une idée du spectacle qu'elles présentent au point du jour. Déjà la plaine de Gonesse était en feu, et, quand nos chasseurs arrivèrent, il fallait braver, pour pénétrer jusqu'à la maison du père Flocart, le feu croisé d'une myriade de tireurs. Faute de gibier, les chasseurs parisiens deviennent féroces et ils déchargent leur colère et leur

cendrée sur le premier objet qui passe. Le moindre petit moineau devient le point de mire de cent coups de fusil. Dans une telle bagarre, et avec une absence aussi complète de perdrix rouges, de faisans et de grives, une alouette devient une pièce royale. Tombe-t-elle par hasard sous le coup d'un chasseur intrépide qui visait une hirondelle, tout le monde se précipite, la mêlée devient souvent générale, et la plaine ouverte au plaisir de la chasse prend l'aspect d'un champ de bataille.

746

Le chasseur autorisé, muni de ses papiers en règle, lutte avec les éléments et l'absence du gibier ; l'Actéon de contrebande est de plus obligé de lutter avec des gardes aux manières plus que champêtres.

747

Nos chasseurs, tout en chassant leurs chiens devant eux, arrivèrent à la demeure de Flocart. Ce dernier était un vieux routier, connaissant bien son affaire. Grâce à ses relations commerciales avec MM. Beurdelet, Malaurain et Miroton, il avait cru devoir les inviter à venir ouvrir la chasse avec lui. Pour ne pas perdre sa journée, Nemrod-Flocart s'était promis de faire passer à sa troupe le Rubicon de Gonesse : le canton y était meilleur, et il y avait même quelques vieux *capucins* (1) dont il voulait faire son profit à la barbe de ses compagnons de chasse. Après la *goutte de blanc* de rigueur, on se mit en marche.

A vous, messieurs, s'écria Flocart en entrant en plaine ; et en même temps il détacha ses deux coups sur une bande de perdreaux qui se levait devant eux, dans un champ de betteraves. Deux autres coups de feu suivirent rapidement... Sac à papier mâché! fit Beurdelet, dire que j'avais oublié de mettre mes capsules! Est-on bête à ce point-là.... Apporte! apporte! continua

(1) Lièvre, terme consacré.

Flocart, qui avait fait coup double, et qui ramassait le gibier que son chien déposait à ses pieds.

— Diable! dit Collinet, pourvu que Diamant, au moment de rapporter, ne fasse pas le mort, comme le chien de M. Alexandre Decamps, vous savez, monsieur Malaurain?

748

Malaurain. — Ah, oui! un petit chien savant qui sautait pour le roi quand son maître voulait le battre à la chasse ; j'ai bien ri quand j'ai lu dans Walter Scott...

Beurdelet. — Ça serait cocasse tout de même. Heureusement que Tape-à-l'Œil n'a pas ce défaut-là, lui. Depuis un mois je l'exerce dans ma chambre à me rapporter toutes sortes d'objets, mon parapluie, mes bretelles, et mille autres choses... Oh! j'ai bien pris mes précautions...

Flocart. — C'est égal, nous ne reviendrons pas *bredouille* (1).

Beurdelet — Si vous ne revenez pas bredouille, vous, moi je ne reviens pas d'avoir fait chou-blanc.

(On entend crier, au bout de la plaine : — *Au lièvre! au lièvre!*)

Flocart. — Au lièvre!... attention!... il vient vers nous, c'est un bouquin!

Beurdelet. — A nous, là! chaud! chaud! (*Il tire et le manque.*) A vous donc, vous autres!

Miroton *le tirant et le manquant.* — Il est blessé!

Collinet *tirant.* — J'ai vu du sang! (*Il se met à courir.*) C'est à moi!

749

(1) Terme emprunté au jeu de trictrac. *Revenir bredouille* signifie ne pas rapporter une seule pièce.

Malaurain *ajustant le lièvre.* — A moi !... pan ! (*Il tire, le lièvre continue de se sauver.*) Dans les oreilles !... Ah ! le gredin !

(Il tire, et envoie quelques grains de plomb juste au-dessous du carnier d'un ami du père Flocart. Ce chasseur juge qu'il est plus prudent de rentrer, et abandonne la chasse.)

Flocart *s'accroupissant pour laisser arriver le lièvre, qui va droit à lui.* — Attends, va !... (*Il tire, le lièvre est roulé.*) Apporte ! apporte !

Beurdelet, *bas à Collinet.* — C'est stupide, ça, d'inviter les gens à venir à la chasse pour ne les laisser rien tuer.

Collinet. — C'est vrai ! c'est le père Flocart qui ramasse tout ; faites-vous beaucoup d'affaires avec lui ?

Beurdelet — Mais, oui, assez... je lui achète toutes ses côtes de mouton pour fabriquer mon cirage...

Collinet. — Ah ! vraiment ?... Alors, il devrait avoir plus d'égards pour vous.

Beurdelet. — C'est ce que je disais.... s'il ne me laisse pas tuer quelque chose, je lui ôte ma pratique d'abord ; qu'il y fasse bien attention !

Collinet. — Et vous aurez raison.

Beurdelet. — Je n'ai pas envie de faire comme ces chasseurs qui dépensent 700 fr. d'attirail pour venir acheter, après ça, leur gibier à la Vallée. J'ai fait des dépenses, moi ; il faut que je m'en retire.

Collinet. — Moi, à votre place, je le lui dirais !

Beurdelet. — Non, voyez-vous, ça aurait l'air exigeant.... mais je le lui ferai comprendre.

(Un coup de feu part à quelques pas ; tous les chasseurs s'apprêtent, quand le petit Miroton arrive portant triomphalement un mulot qu'il vient de tuer.)

750

—Papa ! je ne l'ai pas manqué, moi !

Miroton. — Tiens !... Médée qui vient de tuer un rat.

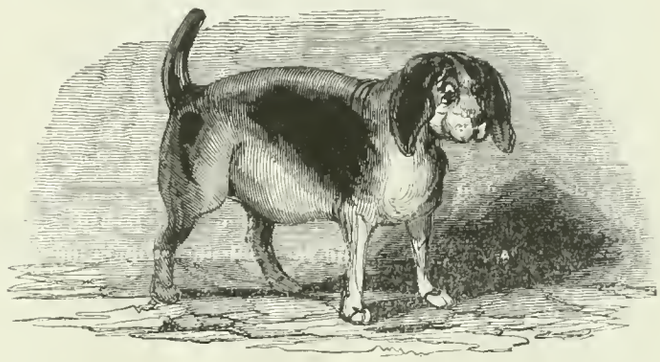
Le petit Miroton. —J' vas le mettre dans le carnier.

Miroton. — Du tout... allons donc... Ah, ben ! qu'est-ce que dirait madame Miroton si je lui rapportais un rat de la chasse... Veux-tu jeter ça par terre !...

Flocart. — Messieurs, nous voici au rendez-vous ; si vous m'en croyez, nous allons casser une croûte.

Beurdelet.—Ah ! oui, bravo ! comme à la guerre ou au corps de-garde : On boit la goutte, on casse la croûte !

On forme un cercle, Flocart verse à boire, M. Beurdelet, plus chasseur que jamais, se laisse aller à un excès d'admiration pour Tape-à-l'Œil. « Il est bon là, allez, ce scélérat de Tape-à-l'Œil, et il a un nez !... faut voir. . Un jour, chez moi, il me prit une fantaisie singulière ; j'eus envie de manger du lapin aux pruneaux. Ma femme, qui me pardonne tout, s'était bien gardée de me contrarier ; de sorte que Tape-à-l'Œil et moi nous avons tout dévoré... Eh bien ! vous me croirez si vous voulez ; mais, depuis ce moment-là, chaque fois que nous sortons, quand il passe devant un épicier, ce gredin de Tape-à-l'Œil se met en arrêt sur tous les pruneaux. »



751

Tout le monde. — Allons donc !

Collinet. — Quelle charge !

Flocart, *qui vient rendre à Beurdelet la monnaie de sa pièce.* — Du tout, messieurs... ce que dit là M. Beurdelet n'est rien auprès de l'histoire d'un chien que j'avais et qui se nommait Stop (qui veut dire Arrête !). Un jour, en revenant de la chasse, je regardais un chasseur malheureux qui déchargeait sa rage sur

752

la tête d'un chat qu'il venait d'apercevoir à l'entrée du village. J'oublie mon chien, qui venait de se mettre à mon insu en arrêt sur un lièvre ; j'étais harassé, je rentre chez moi, je me couche, et le lendemain, pressé par mes affaires, je pars pour Paris.... je monte sur l'impériale de la première diligence, et une fois sur la route... qu'est-ce que j'aperçois au milieu de la plaine ? mon satané chien... toujours là... immobile comme un pieu, et tenant un arrêt aussi solide que la veille...

Tous. — Ah ! pas possible !...

Flocart. — C'est si vrai, que j'ai été obligé de descendre de voiture, de rentrer chez moi prendre mon fusil, et d'aller tuer le lièvre... qui le tenait là... cloué... Sans cela, lièvre et chien ne voulant pas céder, ils étaient capables de mourir de faim en présence l'un de l'autre.

753

Malaurain. — Allons donc... Quelle plaisanterie!...

Beurdelet. — Du tout, ce n'est pas étonnant ; tous les chiens d'arrêt en feraient autant.

Collinet. — Ah, voilà bien les hommes! Mais c'est très-rare... au contraire... et, comme le disait un garde de ma connaissance :

La critique est aisée, et l'*arrêt* difficile.

On buvait à l'esprit caustique du sieur Collinet, lorsque le petit Miroton arriva tout essoufflé, en s'écriant : Un chevreuil! un chevreuil!... Je viens de le voir en face, dans la garenne. — Allons donc! dit Flocart en riant de voir ses compagnons se précipiter avec leurs fusils vers le petit bois indiqué.... Du chevreuil à Gonesse! la bonne farce!... Mais il n'était pas donné à ces messieurs de Paris d'accomplir un si beau fait d'armes... Un chasseur, qui avait entendu crier . Au chevreuil! venait de tirer sur quelque chose de fauve qu'il avait vu remuer à travers un taillis, et ces messieurs de Paris arrivèrent juste à temps pour contempler un jeune veau qui se roulait en beuglant sur le bord de la garenne.

754

Filons! dit Flocart. Laissons ce monsieur se débattre avec son veau et le propriétaire. D'ailleurs le temps se passe, et il faut nous dépêcher de visiter un regain de ma connaissance où nous sommes sûrs de voir au moins deux ou trois lièvres.

Ceci était lancé particulièrement à l'adresse de Collinet, à qui Flocart, qui lui en voulait, avait ménagé un bon tour de sa façon.

Le jour de la Saint-Louis était la fête d'un petit village près de Gonesse, et ce jour-là, parmi les montreurs d'animaux et les faiseurs de tours, le père Flocart avait été visiter la baraque d'un individu, propriétaire d'une troupe de chiens savants et d'un lièvre sachant battre le tambour, et même, au commandement de son maître, tirer un coup de pistolet. La fête de ce petit pays ayant lieu pendant les deux premiers dimanches de la chasse, le père Flocart avait voulu tirer parti de la présence dans le village de cet ingénieux bateleur. Il l'avait donc accaparé pour la journée et l'avait décidé à se prêter à une petite manœuvre d'une originalité excessive, si elle réussissait. Cette manœuvre consistait à placer à côté de son pistolet et de son tambour le maître-lièvre comme un lièvre au gîte. Près de là, mais caché, se trouvait le propriétaire de l'animal, posté de façon à pouvoir faire agir son élève comme il l'entendrait. Quelques grosses mottes de terres dissimulaient tout ce que cette surprise pouvait avoir de préparé. De son côté, comme cela avait été convenu avec le bateleur, le père Flocart, pendant le déjeuner sur l'herbe, était parvenu à faire remplacer la poudre du fusil de Collinet par de la poudre éventée. Toutes les batteries étant dressées, le père Flocart, qui n'avait cessé, depuis le matin, de plaisanter Collinet sur sa maladresse, s'écria tout d'un coup : — Tenez, messieurs, vous venez d'entendre M. Collinet dire qu'un lièvre n'était dignement tué que lorsqu'il est frappé en courant... Eh bien! d'ici j'en aperçois un au gîte.... je vous parie qu'il ne le tue pas ; c'est plus difficile que vous ne croyez. — Allons donc! vous plaisantez, dit Collinet en redressant ses lunettes.... Et, d'abord, où le voyez-vous, ce lièvre? — Là. — C'est vrai ... attention! dirent tous les chasseurs. — Minute, messieurs, ne bougez pas, reprit Flocart ; il y a un pari entre M. Collinet et moi, il faut le laisser s'exécuter. Marchons dessus.

755

Collinet, qui avait aperçu l'animal, fit faire arrière à son chien, commanda le silence, et s'avança à pas de loup en retenant sa respiration. Puis, quand il fut à distance, il ajusta le lièvre qui se passait tranquillement les pattes sur le nez.

— Pan!... attrape!... dit-il en forçant de l'index la gâchette de son fusil Robert.

— Pan!... fit le lièvre, qui venait de recevoir le signal de son maître, et se mit à battre du tambour pour célébrer son triomphe. Mais Collinet, qui s'était élancé, avait laissé retomber son arme,

et tous les chasseurs se roulaient à l'aspect de ce combat si singulier.

756

Le plus implacable railleur fut sans contredit Oscar Beurdelet ; aussi Collinet, qui n'était pas le plus maladroit de la bande, s'en vengea-t-il en lui faisant tuer, au retour de cette chasse malheureuse, un lapin de clapier qu'il avait lâché en compagnie de sept autres dans le petit verger de Flocart, où Beurdelet avait été chercher dans le sommeil un oubli momentané de son guignon.

757

Oscar, réveillé par ce gibier domestique, envoya, à dix pas de distance, tout son plomb dans la tête du premier venu.

758

Mais quelle ne fut pas sa surprise et le rire du rancunier Collinet, quand Tape-à-l'Œil se mit en devoir de rapporter un lapin de chou, au cou duquel il y avait une petite faveur rose soutenant cette adresse :

OSCAR BEURDELET

TIENT CIRAGE, VERNIS, ALLUMETTES CHIMIQUES,

Rue Saint-Martin, 109.

Fait tout ce qui concerne son état, et des envois en province.

759

Le père Flocart, tout en invitant les chasseurs à recommencer le lendemain, leur fit manger tout le gibier qu'il avait tué ; et la bande, de joyeuse qu'elle était, fit, toute désappointée, sa rentrée dans ce même coucou que vous connaissez, mais qui revenait, rigoureusement parlant, privé de toute espèce de lapin.

Comme cela se pratique toujours, tous nos chasseurs se séparèrent pour courir, chacun de son côté, chez les marchands de gibier de la Halle ou de la Vallée. Oscar, lui, se rendit chez Desforges, marchand de comestibles du boulevard Poissonnière. Un gros monsieur était dans la boutique, en train de marchander un homard magnifique. Oscar choisit des perdreaux, fit son prix en même temps que le monsieur se décidait à prendre le homard ; et, après avoir enveloppé le tout dans du feuillage, le marchand plaça le gibier d'Oscar dans sa carnassière.

Collinet arriva le premier chez lui, et présenta à sa femme un lièvre magnifique, mais déjà tellement faisandé, que madame Collinet ne put s'empêcher de lui dire : « Peste ! mon ami, quand donc as-tu tué ce lièvre-là ? — Ce matin même, reprit Collinet ; je l'ai tué à la première heure du jour. — Vraiment ? Eh bien, il était temps, reprit-elle naïvement ; car si tu l'avais tué seulement ce soir, on n'aurait jamais pu le manger... » Mais ce n'était rien auprès du désagrément qui devait arriver à Oscar Beurdelet... le dieu du guignon devait lui porter le dernier coup ; et lorsque, en rentrant, il laissa à sa femme tout le plaisir de visiter sa chasse, elle tira du carnier le homard du gros monsieur, que le marchand de comestibles, par distraction sans doute, lui faisait rapporter comme ayant été tué sur le territoire de Gonesse.

760

Oscar furieux rossa son chien, retira sa pratique au père Flocart, et revendit le lendemain tout son appareil de chasse ; tout en maudissant le ridicule impôt du port-d'armes, il le déchira et

Jura, quoiqu'un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LES

MÉTAMORPHOSES DU JOUR,

PAR GRANDVILLE,

Mises sur bois par E. FOREST.

761

A l'avenir, les voleurs auront une plaque avec un numéro.

763

Arrivez, arrivez, nourrice... Dieu! comme y ressemble à mosieu!

762

De l'ensemble donc, fichtre!!

764

Les lumières leur font mal.

Imprimé par Bethune et Plon, à Paris

Special
Folio
88-B
17163 v.1

THE GETTY CENTER
LIBRARY